

LES VEILLÉES

D'UNE

FERTÉ

MÈRE DE FAMILLE

SEPT NOUVELLES

PAR MADAME MANCEAU

Maîtresse de Pension

Sixième Édition



PARIS

A LA LIBRAIRIE DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE

E. DUCROCQ

Successeur de P.-C. LEHUBY

35, RUE DE SEINE, VIS-A-VIS LA RUE JACOB

VILLE DE PARIS
BIBLIOTHEQUE
CENTRALE
DU 5^e ARRONDI^s



LES VEILLÉES

D'UNE

FERTÉ

MÈRE DE FAMILLE

SEPT NOUVELLES

PAR MADAME MANCEAU

Maitresse de Pension

Sixième Édition



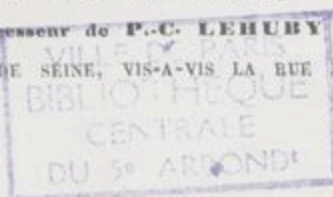
PARIS

A LA LIBRAIRIE DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE

E. DUCROCQ

Successeur de P.-C. LEHUBY

55, RUE DE SEINE, VIS-A-VIS LA RUE JACOB



A MES CHÈRES ÉLÈVES.

O vous ! dont je guide l'enfance
Vers le travail, vers la science,
Ces fonds qui ne manquent jamais ;
Lorsque vous répondez à mes tendres souhaits,
Je vous dois une récompense.
Agréez donc, ouvrez avec ardeur
Ce fruit de mes loisirs, ce gage de tendresse ;
Et si ce livre sert à former votre cœur,
A préserver du mal votre ardente jeunesse,
Je l'aurai fait pour mon bonheur !

SEPT NOUVELLES POUR L'ADOLESCENCE

LA JALOUSIE

Angélique était le premier enfant, l'enfant chéri de M. et M^{me} Aubert ; sa figure charmante, ses grâces ingénues, l'expression de son âme aimante, qui apparaissait dans ses doux regards, dans ses moindres mots, dans ses incessantes caresses, tout les ravissait en elle. Trop jeunes tous deux pour savoir modérer leur satisfaction, leur bonheur de posséder une si intéressante petite fille, ils en faisaient l'objet unique de leur joie et de leur amour. Tout ce qu'elle disait ou faisait en l'absence de l'un était répété par l'autre avec admiration ; tous deux en jouissaient avec un plaisir indicible, et ces récits valaient à l'enfant des millions de caresses.

La petite n'en paraissait que plus aimante et que plus aimable ; aussi quand des personnes sensées les engageaient à modérer cette exaltation, qui pouvait nuire un jour à leur fille, ils ne comprenaient rien à ces remontrances ; et, persuadés que la nature l'avait comblée de ses dons les plus parfaits, ils continuaient de la considérer comme leur bien le plus précieux. « Jamais, jamais, se disaient-ils, nous ne pourrions aimer de même un autre enfant. »

Ils ne savaient pas encore que l'amour paternel ou maternel est le sentiment par excellence ; qu'il s'étend à tous les êtres qui en sont les objets, sans perdre de sa force par l'habitude ni par les soins multipliés qu'il impose. Cela est si vrai que de vieux parents, à l'âge où les autres sentiments semblent s'assoupir, retrouvent encore tout le feu, toute l'activité de leur jeunesse pour chérir leurs petits-enfants.

Angélique avait quatre ans lorsque madame Aubert lui donna une petite sœur ; et quoique cet événement lui fût présenté d'avance sous le jour le plus agréable, la petite fille ne put voir avec plaisir un autre enfant presque toujours dans les bras de sa mère, y usurpant ses droits, et lui ravissant ainsi une partie de la sollicitude maternelle.

Était-elle sur les genoux de son père, il interrompait ses ris, ses jeux et les baisers qu'il lui donnait pour regarder avec intérêt cet autre petit être qui dormait dans son berceau ou sur le sein de sa mère. Leur jeune Hélène

faisait-elle entendre l'un de ces cris si communs à cet âge, tous deux pressaient ses petites mains, touchaient son front avec inquiétude. Angélique ne connaissait pas toutes les maladies qui peuvent atteindre la première enfance ; elle ne savait pas deviner ce qui pouvait ainsi préoccuper ses parents ; tout ce qu'elle comprenait, c'est qu'elle n'était plus l'objet unique de leur affection ; et dès lors son amabilité, si charmante, se changea en pleurs, en bouderies, en inégalité continuelle de caractère.

Sa sœur, d'une complexion plus délicate que la sienne, réclama longtemps les soins les plus empressés de ses parents : nouveaux sujets de larmes pour la petite jalouse, qui, par un instinct machinal d'amour d'elle-même, contractait un défaut dangereux, une maladie de l'âme qui pouvait y dessécher la source du bien et le germe des plus doux sentiments de la nature.

Ses parents s'affligeaient du changement survenu en elle ; mais ils espéraient qu'à mesure que la raison éclairerait son esprit, elle guérirait la plaie de son cœur, et lui rendrait ce qu'elle annonçait de bon et d'aimable dans sa première enfance.

Cependant le temps, en développant les facultés de la petite Hélène, la rendait aussi gracieuse, aussi charmante que l'avait été sa sœur. Sa gaîté, sa vivacité, sa douceur, sa précoce intelligence enchantaient son père et sa mère. Une cruelle expérience leur ayant appris qu'il est nuisible de faire voir toute la tendresse qu'on porte à un enfant, ils restreignaient l'effusion de leur amour ; ils craignaient d'ailleurs d'irriter la susceptibilité d'Angélique, qu'ils aimaient également, et tâchaient d'être extrêmement circonspects dans les marques d'affection qu'ils donnaient à sa sœur.

Celle-ci était si gentille pourtant par ses aimables reparties, si intéressante par son heureux naturel, que le sourire de leurs lèvres ou les larmes qui brillaient dans leurs yeux, ou seulement leurs regards approbatifs, apprenaient à leur autre malheureuse enfant ce qui se passait dans leurs cœurs. C'étaient autant de traits aigus qui perçaient le sien et qui lui faisaient connaître tous les tourments de la haine et de l'envie.

Les amis intimes de la famille, s'apercevant de la tristesse, du dépérissement d'Angélique, ne tardèrent pas à en deviner la cause. « Mettez cette enfant en pension, dirent-ils, cela changera ses idées, portées douloureusement sur un seul objet. — C'est ce que nous avons l'intention de faire, répondaient les trop faibles parents ; mais elle est encore si jeune ; comment nous en séparer ? »

Un mal inquiétant survenu aux yeux d'Angélique, et augmenté par les pleurs qu'elle répandait souvent, les força d'ajourner la détermination qu'ils auraient dû prendre plus tôt. Pendant ce temps leurs soins redoublèrent en raison de leur inquiétude, et leur fille put reconnaître combien elle leur était chère.

Cette pensée lui venait quelquefois, et la rendait honteuse de son injustice à leur égard. Quand, un bandeau sur les yeux, elle était conduite par son père ou sa mère, quand elle entendait leur douce voix la questionner sur ses souffrances, qu'elle sentait leurs mains mettre des compresses rafraîchissantes sur ses yeux en feu ; quand elle les entendait refuser toute partie de plaisir pour rester auprès d'elle, quand ils lui racontaient ou lui lisaient des histoires propres à l'égayer, elle les bénissait dans son cœur et rendait grâce à Dieu de lui avoir donné de si bons parents.

Mais sitôt que sa jeune sœur venait détourner pour un instant leur attention des soins qu'elle croyait lui être exclusivement dus, lois même qu'elle entendait le faible bruit du baiser qu'ils lui donnaient, le feu du dépit couvrait son visage et lui enflammait de nouveau les yeux, puis les larmes amères qui en sortaient lui causaient des douleurs inouïes.

Pour lui éviter de nouvelles souffrances et la guérir de la cruelle maladie morale qui aggravait ses maux physiques, ses parents se déterminèrent à envoyer pendant quelque temps la petite Hélène chez une de leurs parentes, dans une campagne éloignée de Paris, leur résidence habituelle. Ainsi, par amour pour une enfant qui ne leur causait le plus souvent que des peines, ils se privaient de la vue de celle qui par sa gentillesse enchantait leurs regards, et par son heureux naturel charmait à tout instant leurs cœurs.

Telle est la tendresse d'un bon père et d'une bonne mère ; c'est un désintéressement généreux et héroïque, une abnégation continuelle de ce qui leur plaît pour l'utilité de ce qu'ils aiment. Oh ! qu'ils sont ingrats les enfants qui ne savent pas comprendre tant d'amour !

Quand Angélique n'eut plus près d'elle un objet de comparaison de ce que peut un attachement si parfait, elle jouit avec délices de celui de ses parents, et la paix rentra dans son âme.

Cet état de calme lui rendit peu à peu la santé et l'usage de ses yeux ; cependant il resta sur l'un d'eux une petite taie qui, en grandissant, pouvait avoir des suites fâcheuses.

Lorsque Angélique ne laissa plus d'autre inquiétude à ses parents que cette tache à peine visible encore, ils songèrent à rappeler près d'eux leur

autre fille ; qui avec les bons paysans au milieu desquels elle se trouvait, devait prendre un jargon et des manières tout à fait opposés aux leurs.

Ils crurent de leur devoir, auparavant, de parler raison enfin à leur fille aînée. « Ma chère enfant, lui dit son père, je suis persuadé que tu ne peux douter de notre tendresse pour toi ; c'est toi qui la première a fait battre notre cœur d'un amour tellement grand, tellement profond, que je ne saurais te le dépeindre, mais dont nos soins si tendres et si constants ont pu te fournir la preuve. — Ah ! oui, s'écria Angélique en serrant la main de son père et de sa mère, je vous dois pour ainsi dire deux fois la vie, et je ferai tous mes efforts pour embellir à mon tour la vôtre. — Je ne doute pas de tes bons sentiments, ma bien-aimée ; pourtant, il est en toi une funeste disposition qui nous fait gémir chaque jour et empoisonne notre bonheur de famille. Tu comprends de quoi je veux parler, mon Angélique ; ne feras-tu nul effort sur toi-même pour chasser de ton cœur la honteuse jalousie qui s'en est emparée pour ton malheur et pour le nôtre ?

« — O papa ! ô maman ! suis-je maîtresse de moi-même quand je vous vois prodiguer à ma sœur les mêmes caresses et les mêmes soins qu'à moi ? Je vous aime tant, que je voudrais vous voir m'aimer par-dessus tout !

« — Tant que tu n'as été qu'une enfant ! interrompit sa mère, tu ne pouvais comprendre les devoirs, les obligations d'un père et d'une mère, et je conçois que lorsque, toute petite, tu nous a vus nous occuper d'un autre être que toi, tu as pu en éprouver du déplaisir ; mais à présent que tu as du jugement, tu dois comprendre que si de bons parents sont l'image de Dieu sur la terre, ils doivent, comme lui, répandre leurs bienfaits et étendre leur amour sur tous ceux qui leur doivent l'existence. En agir autrement, ne serait-ce pas s'aliéner le cœur même des plus favorisés de leurs enfants, s'il était possible qu'il y en eût ? car la justice est l'aliment de tout ce qui est beau, de tout ce qui est bien. Comment, si l'on ne les estimait pas, chérir ses parents autant qu'ils doivent être aimés ?

« — Tiens, ma chère fille, reprit M. Aubert en conduisant Angélique près d'une cage qui renfermait une couple de serins ; examinons ces oiseaux : tant que leurs petits seront tout jeunes, tu verras leur père et leur mère voler constamment à leur nid, soit pour leur donner la becquée, soit pour les réchauffer sous leurs ailes ; mais lorsque ceux-ci pourront se passer de tous ces soins, et qu'il surviendra une autre couvée, le serin et la serine les reporteront sur les autres objets de leur tendresse, qui les réclameront à leur

tour. Ceci est une loi immuable de la nature : il ne faut donc pas que parmi les enfants des hommes les aînés s'étonnent et s'affligent de l'affection de leurs parents pour les plus petits. Mais l'amour paternel dans les hommes, bien plus perfectionné, bien plus durable que l'instinct, néanmoins si touchant, des animaux, s'étend, se propage à tous les êtres qui réclament leurs soins, en demeurant toujours aussi fort, aussi grand, aussi invariable pour ceux même à qui ils deviennent inutiles. Que dis-je ! inutiles ; si les bons parents n'éprouvent plus une aussi grande préoccupation pour les besoins matériels de leurs premiers-nés, que de sollicitude, que de sacrifices pour leur instruction ! Que de travail, de privations ils s'imposent pour leur assurer une existence heureuse, indépendante ! Je ne citerai que nous, mon amie : ta mère et moi nous pourrions vivre à l'aise avec le bien que nous avons ; mais tu grandis, ainsi que ta sœur : il nous faut les moyens de payer ta pension, et ensuite la sienne, dans une bonne institution, de vous y donner à grand prix des maîtres distingués, de vous amasser à chacune une dot ; je vais pour cela me livrer à des spéculations commerciales, qui me raviront peut-être mon repos de corps et d'esprit ; qui m'exileront souvent de mes foyers, et priveront ta mère de sa sécurité, de ses douces habitudes de famille, etc. Crois-tu qu'elle et moi, en agissant ainsi, nous ferons moins pour nos chères filles que nous ne l'avons fait dans leurs premières années ? Et s'il nous survenait un troisième enfant, faudrait-il que toutes deux vous fussiez jalouses des soins assidus qu'il réclamerait à son tour, et dont vous n'auriez plus besoin ?

» — Je comprends cela, répondit Angélique ; si j'avais à présent un petit frère ou une petite sœur, je crois que je l'aimerais beaucoup, et que je prendrais plaisir à vous seconder pour l'élever ; mais je n'ai pas été maîtresse de mes premières impressions, quand j'étais petite, et ce n'est pas ma faute si je ne puis chérir ma sœur. — C'est que tu n'as jamais réfléchi au bonheur que tu as de posséder une compagne, une amie, une compagne de tes peines et de tes plaisirs, ni au devoir que t'impose le titre de sœur.

« Dans peu la religion t'apprendra à la connaître, et tu sauras que le Seigneur commande à tous les hommes de se chérir comme des frères, à plus forte raison il impose cet amour fraternel à ceux qui le sont en effet.

« Mais, sans cette obligation que nous fait la charité, un penchant naturel attire ordinairement les uns vers les autres tous ceux qui sont issus de mêmes parents, élevés sous le même toit, avec les mêmes soins et le même amour. Ce sentiment rend plus vifs les plaisirs de l'enfance, et plus douces

ou moins amères les joies ou les adversités qui peuvent survenir dans un autre âge.

« Tiens, lis ces vers de la Morale de l'Enfance, ils semblent faits exprès pour te développer la pensée que je cherche à t'exprimer :

Combien on doit aimer ses frères et ses sœurs !
Que ces liens sont doux ! Ensemble dès l'enfance,
Unis par le devoir, unis par la naissance,
Où trouver des amis, et plus sûrs et meilleurs ?

« — Ah, papa ! ah, maman ! je sens toute mon injustice à l'égard d'Hélène, je tâcherai de la réparer ; il me semble même que je désire revoir ma petite sœur, pour m'habituer à l'aimer, comme j'aurais dû toujours le faire.

« — Bien ! bien ? dirent ses parents émus, sois toujours ainsi, telle que tu dois l'être, et tu redeviendras notre fille bien-aimée, comme tu l'étais dans ton enfance »

Le désir de satisfaire ces tendres parents et de corriger son cœur du défaut qu'elle commençait à reconnaître en elle lui fit souhaiter en effet le retour de la jeune exilée. Il fut convenu qu'Angélique accompagnerait sa mère, qui devait l'aller chercher.

Madame Aubert ne retrouva plus Hélène ce qu'elle était en partant, c'est-à-dire une petite Parisienne blanche, mignarde, élégante dans sa tournure ; mais une petite paysanne hâlée, joufflue et costumée comme les gens du pays (car la bonne parente chez qui elle était, soit pour conserver ses vêtements intacts, soit pour la mettre plus à l'unisson de ses compagnes de jeu, l'avait fait habiller à neuf, à la manière des enfants du pays. Madame Aubert n'en eut pas moins de plaisir à la revoir, car elle lui parut très-bien portante, ainsi que toujours bonne et gentille. Angélique rit beaucoup de la métamorphose : l'aspect de sa sœur lui donna d'autant moins d'ombrage, que son amour-propre lui disait qu'elle-même était alors beaucoup plus jolie et avait l'air beaucoup plus distingué qu'Hélène. Mais quand elle entendit leur cousine faire à sa maman l'éloge du caractère de cette bonne petite,

devenue le bijou de tous les habitants du village, à commencer par M. le curé, qui s'était fait un plaisir de lui apprendre à lire et à écrire ; quand elle vit sa mère pleurer de joie à ce discours, se récrier sur les progrès rapides de l'enfant ; quand elle comprit que sa cadette de quatre années en savait presque autant qu'elle, car son mal d'yeux avait ralenti ses progrès, elle sentit les tourments de la jalousie rentrer dans son cœur.

Honteuse d'un tel sentiment, elle s'efforça de le cacher ; mais sa souffrance intérieure altérait ses traits, ôtait à son esprit sa vivacité, et la rendait si différente d'elle-même, que plusieurs gens de la ferme ne purent s'empêcher de dire, avec leur grosse franchise : « Oh ! pour c't'elle-là, elle n'est pas si gentille, si avisée que l'autre. Comme elle est soucieuse et peu avenante ! »

Madame Aubert leur fit signe de se taire ; mais le coup était porté. Angélique avait entendu ce propos, et ne s'en montrait que plus triste et moins aimable. Ces bonnes gens la regardaient d'un air curieux, qui semblait interroger sa conscience pour savoir le sujet de son mépris. Ils ne tardèrent pas à le deviner ; ils se firent signe d'un air d'intelligence et de chagrin. Un vieillard respectable, le patriarche du hameau, crut même devoir lui adresser ces mots : « C'n'est pas bien, mam'selle, vous avez de l'envie. C'est un grand péché devant Dieu, ça, ça vous perdra... Croyez-moi, chassez c'te mauvaise pensée... J'ons huit enfants qui s'aiment tretous ; vous n'êtes que deux, et vous ne vous aimeriez pas ! fi-donc... » L'humiliation accrut la douleur d'Angélique. Dès lors elle ne fit plus que tourmenter sa mère pour revenir à Paris, malgré la beauté de la campagne, qui d'abord l'avait charmée. Ainsi le trait aigu qu'on porte dans l'âme empoisonne tous les plaisirs qu'on pourrait goûter.

A peine de retour à la maison paternelle, elle fut placée dans un bon pensionnat ; car il était plus que temps de s'occuper de son instruction. Le désir qu'elle avait de se distinguer par quelque savoir et quelques talents l'empêcha de trop s'affliger de quitter son père et sa mère. Un autre sentiment moins louable servit à rendre son œil sec en se séparant d'eux : elle n'allait plus être témoin de leur affection pour Hélène...

Elle-même fut surprise de se trouver si peu sensible à cette séparation, et quand elle en reconnut la principale cause, elle rougit de comprendre combien sa fatale passion altérait dans son cœur les affections de la nature.

Le soir, à genoux auprès de son lit, pour la première fois hors du toit paternel, elle fit amende honorable devant le Seigneur d'un si coupable

sentiment, lui promit de s'efforcer de le déraciner de son cœur, lui demanda la grâce de persévérer dans ses bonnes résolutions et de lui faire commencer une nouvelle ère d'innocence et de bonheur.

Le remède le plus efficace contre les maladies de l'âme, c'est la ferme volonté de s'en guérir. Dès cet instant la cure semble presque opérée dans le cœur d'Angélique.

Le désir de faire une bonne première communion vint encore redoubler son désir de ne plus retomber dans le malheureux penchant qui l'avait maîtrisée jusqu'alors.

« Non, je ne veux pas être un ange rebelle, s'écriait-elle quelquefois dans son profond repentir ; c'est parce qu'ils enviaient le pouvoir du Seigneur qu'ils se sont révoltés contre lui ; je ne veux pas être un Caïn, effrayant le monde par son crime épouvantable, ni ressembler aux frères de Joseph, qui auraient pu être bons et ne sont devenus méchants que par leur affreuse jalousie. »

Le cœur rempli d'une crainte si salutaire d'un désir si fervent de devenir juste et bonne, elle parut se corriger tout à fait tant que durèrent les exercices relatifs à sa première communion, si bien que ses parents eurent le bonheur de la lui voir faire avec la piété convenable.

Heureux jour, qui grava profondément le désir du bien dans son âme et pouvait par la suite le lui faire accomplir ! pourquoi ne fus-tu pas de plus longue durée que toutes les autres journées ! Hélas ! incompréhensible fragilité du cœur humain ! à mesure qu'Angélique s'éloigna de cette époque remarquable et qu'elle eut encore le bonheur de s'approcher de la sainte table, sa ferveur, son humilité furent moins grandes, elle se montra moins en garde contre l'esprit malin, qui lui suscita de nouveaux accès de jalousie.

Si ce ne fut pas toujours contre sa sœur qu'elle ressentit cet injuste sentiment, puisqu'elle en fut longtemps séparée, et que lorsque Hélène entra en pension, cette petite ne put être de sa classe, ce fut aux compagnes de son âge, à celles qui lui disputaient ou lui enlevaient des succès, qu'elle porta envie.

La tendresse même qu'elle avait pour ses parents, et qui lui faisait désirer de leur causer de la joie pour les distraire de leurs affaires, dont ils lui paraissaient fort attristés, lui donnait une émotion très-vive. Malheureusement ce n'était pas le seul désir d'apprendre qui l'animait ; elle

voulait obtenir les meilleures notes, les premières places et les prix les plus marquants. A mesure qu'elle voyait les années se succéder, ce désir de succès devenait plus poignant et dégénérait en jalousie s'ils n'étaient pas tous pour elle.

Bien des fois son institutrice la reprit de ce sentiment si bas, qui lui aliénait le cœur de ses émules et la privait du doux plaisir d'avoir une amie. Angélique, qui en faisant sa première communion avait promis à Dieu de se corriger de son défaut, sentait aussitôt son tort d'y être retombée, faisait quelques avances à ses compagnes, redevenait pour quelques jours d'accord avec elles ; mais au premier échec qu'elle éprouvait, son front s'assombrissait, elle perdait la gaîté de son âge, et des paroles aigres, qu'elle ne cherchait plus à retenir, sortaient de sa bouche.

Il résulta de cette funeste disposition d'esprit qu'aucune de ses compagnes n'aimait à concourir avec Angélique ; toutes savaient d'avance que si elle n'avait pas l'avantage, elle aurait de l'humeur et chercherait à déprécier leurs compositions : on peut penser s'il leur était possible de l'aimer et de se réjouir une autre fois de ses succès !

C'est surtout à l'approche des prix que ces petites guerres d'amour-propre avaient lieu, et qu'elles empoisonnaient pour chaque professeur le plaisir qu'il aurait eu à voir l'application de ses élèves.

La maîtresse de l'institution éprouvait un vif chagrin de ces semences d'animosité que le funeste caractère d'Angélique répandait dans la classe de ses élèves ; aussi à l'une des distributions de prix de sa pension elle essaya de faire comprendre à toutes ses élèves rassemblées la différence qui existe entre la véritable émulation et la jalousie.

« Je ne saurais trop, dit-elle, dans le discours qu'elle prononça pour cette solennité, vous exhorter, mes bonnes amies, à avoir de l'émulation : ce véhicule des progrès a sa source dans l'amour même des sciences ou des arts que l'on cultive. Elle fait étudier avec ardeur pour égaler ceux ou celles qui s'y distinguent, mais sans envie, sans déplaisir de les y voir exceller ; car on jouit de leurs succès comme de la propagation de la science ou du talent qu'on aime, comme de l'espoir d'y réussir à son tour. Mais la jalousie, qui se glisse quelquefois parmi des condisciples, est un sentiment bas, haineux, qui n'a sa source que dans l'égoïsme, qui arrête les progrès pour soi ou pour autrui par la triste préoccupation qu'elle porte avec elle, par les altercations qu'elle amène à sa suite, par le sombre voile qu'elle jette

sur l'entendement, sur les nobles qualités de l'âme qui peuvent agrandir l'esprit et le rendre apte à tout ce qui est bien, beau, utile.

« L'envie de ce vice odieux n'aurait pas ce triste inconvénient pour les progrès des élèves, que j'en déplorerais les cruels résultats dans toute institution : elle détruit les plus belles qualités du cœur, la justice, la bienveillance, la charité. Puissent, ajouta l'institutrice émue, puissent les jeunes filles qui me sont confiées rester des ignorantes plutôt que de devenir jalouses entre elles ! Je veux, pour leur bonheur, pour celui de leurs familles, qu'elles soient bonnes, douces, gaies, aimantes avant tout, et qu'elles craignent de déplaire à celui qui punit jusqu'aux moindres pensées de haine et d'envie. »

Pendant cette allocution, presque tous les regards des compagnes d'Angélique se tournèrent instantanément vers elle, ce qui affligea extrêmement M. et M^{me} Aubert ; ils virent par là qu'elle n'était point encore guérie de son fatal penchant. Elle éprouva elle-même une si grande humiliation de cette accusation muette, que lorsqu'elle fut de retour chez ses parents, elle leur demanda de ne plus retourner à la pension.

Ils consentirent à sa demande d'autant plus volontiers que plusieurs revers de fortune leur rendaient pesante la charge qu'ils s'étaient imposée pour l'éducation de leurs filles ; car la plus jeune n'étant que depuis deux ans dans la même institution, ils tenaient à ce qu'elle y restât aussi longtemps que l'aînée.

Celle-ci, qui avait encore versé bien des larmes, et dans toutes les altercations que son malheureux caractère lui avait suscitées, et à la distribution des prix, où elle avait été si fort humiliée, eut un nouveau mal d'yeux, qui suspendit les études qu'elle s'était promis de continuer ; la seule chose qu'elle put faire, tant pour se distraire que pour ne point oublier tout ce qu'elle avait appris, fut d'exercer ses doigts sur le clavier de son piano. Sitôt qu'elle pouvait détacher le bandeau qui couvrait le plus ordinairement sa vue, elle s'appliquait à déchiffrer les morceaux les plus difficiles, et les répétait à satiété sitôt que la lumière lui était de nouveau ravie. Il résulta de cet exercice continuel qu'elle devint d'une très-grande force sur l'instrument qui faisait sa seule étude et sa seule distraction.

Il était heureux qu'elle pût acquérir ainsi une fortune indépendante des événements, car son père éprouva plusieurs déceptions dans les spéculations qu'il avait cru devoir entreprendre pour augmenter son aisance

et celle de sa famille. De la fortune qu'il avait eue autrefois, il ne lui restait que la plus modique rente et quelques faibles capitaux, qu'il résolut enfin d'utiliser par un commerce à l'étranger, qu'on lui dit être productif. Avant de s'expatrier et de quitter sa femme et ses filles, qu'il ne voulait pas exposer à l'inclémence d'un autre climat, il retira Hélène de pension. En peu d'années elle y avait fait de rapides progrès, car le désir de ne pas être longtemps une charge onéreuse à ses parents avait stimulé son courage, son application ; et cette louable émulation, pure de tout sentiment étranger qui eût pu la distraire, avait rendu son esprit docile à toutes les sciences qu'on avait voulu lui enseigner.

Elle rentra dans la maison paternelle escortée des regrets de ses compagnes, des bénédictions de sa maîtresse et de l'affection de tous les membres de l'institution, portant sur son visage la sérénité que donne une bonne conscience et le plaisir d'être aimée.

Qu'elle était belle cette jeune fille, dont aucun penchant répréhensible n'avait détruit la paix de l'âme ni assombri les idées ! Que les yeux se reposaient avec plaisir sur son aimable figure ! Sa vue dissipa pour un instant la tristesse que ses parents éprouvaient à la veille d'une cruelle séparation. La pauvre angélique fut la seule qui n'éprouva pas cette joie que cause la vue d'une personne bien aimée et digne de l'être.

Du bon œil qui lui restait, car l'autre était couvert d'une épaisse taie, elle se considéra dans la glace, et vit le contraste qui existait entre ses traits, si souvent altérés par la souffrance et le chagrin, et ceux si calmes et si agréables de sa sœur. Cette comparaison n'était pas faite pour rendre à son âme la satisfaction qui aurait pu embellir sa physionomie.

Remarquant avec douleur la nouvelle teinte de tristesse qui s'y répandait, M. Aubert pressa les mains de ses filles dans les siennes, et leur dit : « Bientôt je vais m'éloigner de vous, mes amies ; laissez-moi espérer que votre tendresse réciproque, et celle que vous avez pour votre mère, les regrets que va vous faire éprouver mon départ, la nécessité de vous voir roidir contre l'adversité qui va peut-être vous atteindre, vont resserrer les liens du sang qui vous unissent. Ma chère femme, mes chers enfants, que votre amour mutuel vous soutiennent contre les maux de l'absence et de l'infortune.

« Rappelez-vous toujours la morale d'une fable de La Fontaine, que vous ne sauriez relire trop souvent : Les plus faibles mortels sont forts s'ils sont

unis. »

Angélique comprit bien que cette exhortation s'adressait particulièrement à elle ; elle en rougit de honte, et une plus profonde altération se manifesta sur son visage. « Que je suis différente de ma sœur, et au physique et au moral, se dit-elle ; moi seule je donne des inquiétudes à mon père sur l'union qui doit exister entre nous et consoler notre mère. O Seigneur ! pourquoi m'avez-vous faite ainsi ?... »

Hélas ! elle oubliait, la pauvre enfant, que si Dieu permet que de funestes penchants s'emparent quelquefois de notre cœur, il nous donne la raison pour les connaître et la force pour les maîtriser dès que nous voulons prendre la résolution de le faire. La vertu du repentir lui plaît autant que l'innocence, et, comme elle, sera couronnée dans le ciel.

Si elle ne fit pas encore toutes ces réflexions, elle sentit du moins la justesse des paroles de son père, et s'efforça de cacher le sentiment d'envie qui la dominait, aussi bien que le découragement qui en était la suite.

Le bon père parti, les deux jeunes filles commencèrent à s'entendre sur ce qu'elles devaient faire pour entourer leur mère de plus de soins et de plus d'aisance. La domestique de la maison fut congédiée et toutes deux prirent les rênes du petit ménage.

Angélique, en sa qualité d'aînée, garda pour elle la plus forte partie des soins qu'il réclamait ; ceux surtout qu'exigeait la santé de sa mère, devenue faible et malade, furent particulièrement de son ressort ; elle voulait être tout pour elle en cette circonstance, et ce désir, peut-être un peu injuste, mais qui était sanctifié par l'amour filial, la portant à une vigilance active, empêchait son esprit de nourrir des pensées contraires à la tranquillité de leur intérieur.

Seulement quand Hélène, inquiète aussi de quelques symptômes alarmants qu'aurait manifestés la santé de sa mère, entra la première dans la chambre de cette dame pour lui offrir ses services, Angélique en montrait de l'humeur. « Crois-tu que je ne sois pas bonne pour soigner maman ? lui disait-elle avec colère. Ne suis-je pas assez attentive pour qu'on puisse s'en fier à moi ? »

Madame Aubert, affligée de ces petites scènes, qui lui prouvaient que sa fille aînée n'était pas encore guérie de son triste défaut, lui dit un jour avec douceur : « Ma bien-aimée, je ne saurais trop te louer et te remercier de tes soins, qui me rendent la plus heureuse des mères ; mais pourquoi veux-tu

empêcher ta sœur de s'initier, par ton exemple, à tous les devoirs d'une bonne fille ? Si tu venais à te marier.....

« — Me marier ! Ah, ma mère ! qui voudrait épouser une personne disgraciée comme moi ? » Et son regard, dirigé vers la glace, indiquait sa pensée.

« Mais, chère enfant, si tu tombais malade toi-même, ne serait-il pas bon que ta jeune sœur fût habituée comme toi à tous les soins intérieurs dont tu t'acquittes si bien ? Je ne veux pas d'ailleurs que tu cesses de t'occuper d'un talent qui peut t'être utile un jour ainsi qu'à moi-même. »

Cette dernière raison était la plus forte pour déterminer Angélique à laisser quelquefois Hélène s'occuper de sa mère. Le plus souvent, néanmoins, cette bonne petite renonçait à l'office qui lui était si cher, pour ne pas troubler la paix de la maison, car plus que tout le reste elle était utile à madame Aubert. Mais ces nombreux instants de loisir n'étaient perdus ni pour la jeune fille, ni pour elle, ni pour satisfaire son désir de contribuer un jour au bien-être de ses parents. Souvent sa maîtresse de pension, eu admirant son zèle, son intelligence, la douceur et la patience avec lesquelles elle répétait quelquefois les leçons des professeurs à des compagnes moins avancées qu'elle, lui avait dit : « Oh ! pour toi, tu serais une bonne institutrice. Si jamais tu as besoin d'exercer une profession, suis cette carrière, mon enfant. » Ayant su les revers de fortune survenus à M. et à M^{me} Aubert, elle avait dit à Hélène, quand celle-ci l'avait quittée : « Si tu as besoin de quelques conseils pour suivre tes études et te disposer à passer les examens qu'il faut subir pour entrer dans l'enseignement, viens me trouver, ma chère fille, je serai toujours disposée à t'être utile. » Toutes les personnes qui la secondaient avaient offert la même assistance à l'intéressante élève : il lui fut donc facile, avec du travail et leur secours, de s'ouvrir une carrière honorable qui pût lui donner de la sécurité pour son avenir et celui des êtres qui lui étaient si chers.

Inexplicable injustice du cœur humain, quand il est dominé par une passion condamnable ! Quand Angélique la vit travailler avec ardeur à l'accomplissement d'un désir si louable, elle en éprouva du déplaisir ; elle se plaignait qu'on lui laissait tout le fardeau du ménage, comme si elle n'était faite que pour être la servante de la famille, etc., etc.

Elle songea qu'elle avait aussi en elle les moyens de lutter contre l'infortune, et résolut d'aller voir toutes ses anciennes compagnes, dont la plupart étaient mariées et mères de famille, pour les engager à la prendre pour la maîtresse de piano de leurs enfants. Mais peu souscrivirent à sa demande : toutes se souvenaient de leurs diverses altercations, et, sans lui en vouloir précisément de ces querelles de jeunes filles, que pourtant Angélique avait toujours excitées, elles n'éprouvaient point pour leur ancienne émule de classe cette sympathie, cette confiance que toute mère aime à ressentir pour celle qui doit la remplacer souvent auprès de ses filles.

Ces déceptions lui causèrent un vif chagrin. Il fut encore augmenté par l'empressement que toutes les amies d'Hélène mirent à la complimenter sitôt qu'elles la surent munie de son diplôme : « Va, ne crains rien, établis-toi, lui dirent-elles ; madame a quitté son établissement, ainsi, c'est toi qui lui succéderas pour l'éducation de nos jeunes sœurs et de nos autres parentes, en attendant que nous puissions te confier nos enfants. Celle qui fut si bonne, si obligeante pour nous, le sera encore pour ce qui nous appartiendra. Sois tranquille, sois tranquille, nous parlerons de toi à tous nos amis, à toutes nos connaissances, et tu ne manqueras pas d'élèves. »

Ce contraste dans sa position et celle de sa sœur augmenta la jalousie qu'Angélique avait toujours ressentie contre elle ; dès lors les injustes reproches vinrent souvent troubler la tranquillité du logis. Après l'une de ces scènes fâcheuses, elle surprit madame Aubert et Hélène dans les bras l'une de l'autre, essuyant mutuellement leurs larmes.

Angélique n'était pas méchante, elle chérissait sa mère, elle ne pouvait s'empêcher de rendre justice à sa sœur ; cette scène l'affecta beaucoup. « Hélas ! je suis un monstre, dit-elle, je voudrais être utile à maman, et c'est moi qui augmente ses peines. » Mais que devint-elle quand elle reçut de son père la lettre que voici ?

« Ma fille, votre pauvre mère, qui aurait tant besoin de consolations, m'écrit que votre injuste caractère lui cause de nouvelles peines. Quoi ! malheureuse enfant, l'infortune qui pèse sur nous ne peut vous rapprocher de votre sœur, afin que vous serviez toutes deux d'égide à votre mère contre les peines de la vie !

« Qu'est donc devenu cet amour filial sur lequel je comptais pour me suppléer auprès d'elle, cette affection fraternelle qui devait soutenir mes enfants dans la pratique du plus saint devoir ?

« Tout s'est donc évanoui comme les espérances de fortune qui m'avaient séduit, et qui sans cesse s'enfuient loin de moi ? O malheureuse destinée ! qui fait qu'une union aussi belle que l'était celle que j'avais contractée avec ma digne compagne, s'est vue troublée par la naissance de deux êtres qui devaient augmenter notre félicité !

« Mais pourquoi revenir sur le passé ? songeons au présent ; au présent qui s'échappe à chaque instant pour moi au milieu des larmes et des déceptions.

« Hélène est sur le point de prendre un établissement qui peut lui être utile ainsi qu'à sa mère ; sa grande jeunesse a besoin, d'ailleurs, de s'étayer de son appui pour inspirer de la confiance. Il est impossible, pour l'intérêt de toutes deux, pour le vôtre même, ma fille, qu'elles se séparent ; mais vous, Angélique, vous qui ne pouvez vivre en paix avec elles, il faut prendre un parti, qui vous sera pénible sans doute, mais qui est commandé par les circonstances et par votre funeste penchant.

« Retirez-vous dans quelque institution, où votre habileté sur le piano vous fera admettre sans peine. Vous pourrez voir de temps en temps votre mère et votre sœur ; mais votre présence continuelle dans leur pensionnat ne pourrait que nuire à sa prospérité.

« Vous concevez, ma fille, que ce qui peut particulièrement inspirer de la confiance, c'est une parfaite harmonie entre toutes les personnes qui concourent à l'éducation de la jeunesse. Si des sœurs ne sont pas bien unies, si une mère pleure de leurs discordes, quelle sécurité peuvent avoir des parents qui leur confient leur bonheur dans l'éducation de leurs enfants !

« Hélas ! ma pauvre Angélique, si tu avais voulu écouter la raison qui souvent t'a reproché ta coupable jalousie ; si tu t'étais plus souvent rapprochée de la religion, qui t'a toujours commandé de faire tout pour chasser cet injuste sentiment de ton âme, j'aurais encore plus d'espérance de voir prospérer un établissement qui peut vous préserver toutes de l'infortune, qui peut même être pour moi un refuge contre le malheur qui me poursuit. Ton zèle, tes talents, joints à ceux de ta sœur, formeraient un capital capable de vous procurer les plus sûrs intérêts, et ta mère, ta bonne mère auprès de vous deux, coulerait encore des jours doux et paisibles. Si tu ne peux rien faire pour lui procurer cette félicité, aie du courage, malheureuse enfant, et par amour pour elle et pour moi, qui ne désire que sa tranquillité, prive-toi de sa présence. C'est le vœu de ton père, qui regrette beaucoup de n'avoir pas d'autre conseil à te donner, et de ne pouvoir faire

autre chose pour votre bonheur à toutes, que de vous exhorter à cette triste, mais utile séparation. »

Angélique, à la lecture de cette lettre, éprouva une douleur qu'il est impossible de décrire : « Je suis devenue un objet de réprobation pour ma famille, s'écria-t-elle. Loin d'être utile à ceux que j'aime, il faut que je fasse scission avec eux tous, que je vive pour moi seule, que je ne puis plus souffrir. A quoi sert mon existence ici-bas ? » Et les plus funestes idées roulèrent dans sa tête en feu.

Personne n'était là pour la consoler, car sa mère et sa sœur, respectant son désir de prendre elle-même connaissance de la lettre qui lui était adressée, l'avaient laissée seule dans sa chambre, où elle s'était retirée.

Elle y passa la nuit la plus cruelle, en proie aux regrets, aux sombres pensées de tous genres. Le matin elle relut encore cette épître qui l'avait tant affectée, et la fin de la missive provoqua ses larmes. Elle comprit toute la justesse des reproches de son père. Ces mots : « Si tu t'étais rapprochée de la religion, etc., » furent comme un ordre du Tout-Puissant de revenir à lui. « Que de fois, dit-elle, n'ai-je pas été pressée du désir de recourir au médecin de mon âme, à celui qui m'avait donné de si bons conseils dans le temps de ma première communion ! Hélas ! la honte de lui avouer que j'étais retombée dans mes fautes, de lui en confier l'énormité, m'a toujours retenue ; il faut que je lui ouvre mon cœur, qu'il en extirpe le cruel venin qui le ronge, qu'il mette sur mes plaies le baume salulaire des consolations, qu'il donne du calme à mes idées. Je sens que je pourrais devenir folle, folle de jalousie, de repentir, de désespoir de m'être montrée si dénaturée. O mon Dieu ! préservez-moi, sauvez-moi du sort affreux que je présage ! »

Angélique, de grand matin, se dirigea vers l'église ; elle y trouva le pieux confident qu'elle y cherchait, lui découvrit son âme tout entière, reçut ses exhortations avec humilité, lui promit de faire tout pour se corriger, et dès lors se sentit soulagée.

« Mon enfant, lui dit ce digne prêtre, persuadée que votre funeste passion était indépendante de vous, vous n'avez pas fait depuis longtemps vos efforts pour la réprimer. Vous devez savoir pourtant que l'effet de la vertu est de savoir se dompter soi-même, et que ce courageux sentiment plaît à Dieu et efface les fautes commises. Ne perdez donc pas l'espoir de rentrer en grâce avec le Souverain Juge, et de recouvrer la tendresse de vos parents, que votre injustice continuelle a dû affliger. Faites souvent de pieuses

lectures, ma fille, elles détourneront votre esprit de tous les sentiments d'orgueil qui entretiennent votre coupable jalousie ; elle ramèneront votre cœur vers la charité, ce doux penchant de notre âme appelé vertu divine, puisqu'elle nous porte à aimer Dieu et tous nos frères, qu'il a créés.

« Oui, retournez à lui du fond du cœur, et vous ne vous effraierez plus de toutes vos erreurs passées ; car Jésus-Christ, après avoir laissé approcher de lui une pécheresse, a dit : « Elle aime

« beaucoup, parce qu'on lui a beaucoup par-

« donné. » Vous ne craindrez pas non plus les fautes à venir, car si vous vous habituez à aimer Dieu par-dessus tout, vous n'aurez plus ce trop grand amour pour vous-même qui vous a portée à désirer que tout amour se rapportât à vous. Vous chérirrez vos parents, votre sœur, en vue de lui plaire et d'entretenir cette paix qu'il a re-commandée aux hommes quand il leur a adressé ces paroles : « Je vous laisse ma paix, je vous

« donne ma paix, qu'elle soit toujours avec vous. » Il leur avait annoncé auparavant que celui qui profère des paroles haineuses contre son frère, qui l'appelle seulement un fou, serait jeté dans les ténèbres extérieures, c'est-à-dire dans le lieu de réprobation, loin du séjour des bienheureux où le Dieu des bontés reçoit tous ceux qui sont charitables les uns envers les autres par amour pour lui.

« Oh ! que le sentiment de la charité est doux, ma fille ! il assure notre bonheur dans ce monde, en attendant celui qui nous est réservé dans le ciel. Quiconque persévère à le méconnaître est ennemi de soi-même : il se prive de la paix intérieure, le gage le plus assuré de notre félicité présente et future. »

Angélique, l'âme remplie de toutes les bonnes pensées que lui avaient suggérées l'homme de Dieu et ses propres réflexions, rentra au logis tout autre que par le passé ; elle courut se jeter aux pieds de sa mère, lui demanda pardon des chagrins qu'elle lui avait causés jusqu'à ce jour, embrassa sa sœur avec larmes, lui promettant d'abjurer à jamais sa coupable jalousie, et se trouva presque entièrement consolée par la tendresse que toutes deux lui témoignèrent, et ainsi par l'affection qu'elle commença à ressentir pour Hélène, si douce, si bonne, si affectueuse, sitôt qu'elle ne voulut plus la repousser.

Cependant l'affreuse nuit qu'elle avait passée, les pleurs amers qu'elle avait versés, renouvelèrent l'inflammation de ses yeux. C'est alors qu'elle put sentir le bonheur d'avoir une sœur, une amie, un second elle-même qui pouvait la suppléer auprès de sa mère et veiller à ses propres besoins. Quand du sein des ténèbres, où elle était souvent plongée, elle entendait sa douce voix lui adresser des consolations, lui parler, ainsi qu'à sa mère, des motifs d'espérance que lui donnait la profession qu'elle avait embrassée, elle ne pouvait comprendre comment son cœur avait repoussé quelquefois l'amitié d'un être maintenant si chéri, comment elle avait pu regretter que ses parents lui eussent donné une telle compagne.

L'espoir d'Hélène se réalisa : sa mère ayant vendu ses bijoux et ce qu'elle avait de plus précieux, pour lui procurer les premiers fonds nécessaires, elle put louer et meubler une maison, qui se remplit peu à peu de bonnes pensionnaires, que toutes ses jeunes amies trouvèrent le moyen de lui procurer. Aimée, estimée, pour sa conduite exemplaire, pour son zèle infatigable, pour sa piété filiale et son affection pour sa sœur, elle aurait mené une existence bien douce au milieu de ses élèves, qui la chérissaient, si quelquefois des nouvelles affligeantes de son père n'étaient venues interrompre sa tranquillité.

En vain elle lui écrivait de venir se réunir à sa femme et à ses filles : il répondait que mille affaires à régler avec honneur le retenaient encore, qu'il voulait d'ailleurs, avant de rentrer dans sa famille, être bien assuré que rien n'en viendrait plus troubler la paix.

Elle lui avait annoncé la conversion d'Angélique, que sa femme avait confirmée ; mais depuis les premières nouvelles qu'on lui en avait données, leurs lettres en parlant de la pauvre demoiselle n'avaient plus fait mention du premier fait, si capable de lui plaire : c'est que ces dames commençaient elles-mêmes à douter de sa réalité.

En effet, quoique mademoiselle Aubert ne souffrît plus de ses yeux, elle était restée sombre et peu communicative ; une inquiétude profonde, une appréhension cruelle la minaient : bientôt elle ne pourrait plus donner sa part de soin et de travail dans l'établissement de sa sœur, qui était pourtant aussi le sien ; bientôt elle y serait un membre inutile, onéreux : les leçons de piano, devenues son partage, commençaient à la fatiguer extrêmement, bientôt il faudrait prendre un autre professeur : une nouvelle tâche, s'élargissant sur son bon œil, lui présageait la cécité.

Cependant, soumise maintenant à la volonté de Dieu, et disant comme Job : « Dieu me l'avait

» donné, Dieu veut me l'ôter : que son saint

» nom soit béni ! » elle ne montrait aucun signe d'humeur et d'impatience ; seulement, elle était mélancolique, et la crainte d'affliger sa mère et sa sœur l'empêchait de leur communiquer son appréhension, et de leur dire combien elle avait peine à distinguer les objets. Ne trouvant de consolation que dans la religion, elle passait à l'église les moments où elle n'était pas nécessaire près des élèves ; et comme c'étaient ceux où elle aurait pu se rapprocher de sa mère et de sa sœur, constamment occupées dans la semaine et se livrant seulement au bonheur d'être ensemble les jours de congé, elle paraissait les fuir, comme ne trouvant aucun plaisir dans leur compagnie.

« Jamais Angélique ne m'aimera, disait quelquefois Hélène avec amertume à madame Aubert ; que lui ai-je fait pour avoir encouru son inimitié ? Hélas ! si je vois avec plaisir notre établissement prospérer, c'est surtout parce qu'il est aussi le sien, parce qu'il la préserve ainsi que moi de toute inquiétude pour l'avenir ; et pourtant je crois que la confiance qu'on m'accorde blesse son cœur et excite son envie. Oh ! que ne peut-elle lire dans mon âme ! elle verrait toute l'affection que je lui porte ; mais lui en parler, ne serait-ce pas lui faire des reproches de sa froideur ? Chère maman, si je ne vous avais pas près de moi, que je serais malheureuse ! Et pourtant notre parfaite union la rend peut-être jalouse encore ! Elle vous aime beaucoup, mais vous fuit vous-même, parce que je suis toujours avec vous.

« — Patience, mon enfant, lui répondait sa mère, Angélique est déjà beaucoup mieux : vois ! jamais une parole aigre ne sort à présent de sa bouche ; elle est devenue aussi pieuse que je le désirais, et cette heureuse vertu lui fera abjurer tout sentiment condamnable. Fais tout de ton côté pour ramener son cœur à toi : les rayons du soleil fondent la glace, l'ardeur de ton amitié, le feu de ta charité produiront le même effet sur son âme, j'en suis sûre. Souviens-toi que Jacob ne parvint à faire cesser l'animosité de son frère Ésaü qu'en accablant celui-ci de dons et de marques de bienveillance. Rappelle-toi aussi ces belles paroles d'Henri IV : quelqu'un l'informant que quoiqu'il eût accordé plusieurs grâces à un ancien officier de la Ligue, celui-ci ne lui était pas attaché : « Je lui ferai tant de bien,

« répondit ce bon prince, que je le forcerai à
« m'aimer. »

« — O maman ! s'écria Hélène, combien je serais heureuse d'acquérir
ainsi des titres à l'affection de ma sœur ! »

L'occasion ne tarda pas à s'en présenter. Angélique, désespérée un jour du nuage qui s'appesantissait sur sa vue, et qui l'empêchait de pouvoir déchiffrer les morceaux qu'elle devait faire jouer à ses élèves, vint trouver Hélène, et lui dit : « Ma sœur, appelle un professeur de musique : il m'est impossible de remplir la charge que tu m'as confiée ; c'est conscience à moi de t'en avertir. Maintenant je ne vais plus être qu'une charge pour toi. Dieu le veut ainsi, sans doute pour me punir de l'injustice dont j'ai si souvent usé à ton égard. — Chère amie, répondit Hélène en la serrant dans ses bras, voilà donc la cause de ta mélancolie ; oh ! console-toi, console-toi, jamais tu ne peux être une charge pour moi : n'es-tu pas une autre moi-même, pour qui je sacrifierais ma vie s'il le fallait ! D'ailleurs, ma bien-aimée, tout espoir n'est pas perdu : un célèbre oculiste que j'ai consulté dernièrement m'a dit que le voile qui couvre tes yeux pourra bientôt être enlevé. — Eh ! les fonds nécessaires pour acquitter un aussi grand bienfait ! — Nous les trouverons, ma sœur, sois tranquille ; maman a déjà une petite réserve qui pourra s'augmenter. — Dépenser pour moi le produit de tes peines ! Jamais.... — Angélique, dit Hélène tout en larmes, tu me regardes comme une étrangère ; tu ne veux pas que je partage avec toi ce qui nous appartient à toutes deux, puisque nous sommes sœurs et que tout doit être commun entre nous. Ah ! que tu me fais de mal ! » Et les sanglots l'empêchèrent de continuer. Mais sa douleur était si vraie, l'expression de sa voix avait été si pénétrante en disant ces mots, qu'Angélique en fut extrêmement touchée. « O sœur chérie, s'écria-t-elle, j'ai trop longtemps méconnu ton bon cœur ; pardonne, pardonne, et fais de moi ce que tu veux : je suis à toi à la vie, à la mort ! »

Depuis ce temps les deux sœurs furent étroitement unies. L'aînée, quoique plus aveugle que jamais, cessa d'être mélancolique : une tendre amie travaillait pour elle, veillait sur elle, lui préparait encore de beaux jours.

Une aurore de bonheur semblait naître pour elle du sein des ténèbres ; c'était l'amour fraternel qui la faisait briller dans son cœur, qui le dilatait et

lui faisait sentir le contentement d'elle-même, quoiqu'elle ne pût rien faire encore pour Hélène ; mais elle l'aimait, elle accomplissait ainsi le précepte du Seigneur, le devoir de la nature. Cela dit tout.

Enfin arriva le temps où la cataracte put lui être enlevée. L'opérateur le plus habile fut appelé ; grâce à son adresse comme aux soins dont elle fut entourée, la jeune aveugle recouvra la vue. Jugez de son bonheur ! Son esprit, dégagé aussi des nuages qui l'assombrissaient, lui permit de tout considérer sous un jour nouveau. Avec quel plaisir elle contempla les traits bien aimés de sa mère et de sa sœur ! comme ils lui semblaient porter l'empreinte de la joie et de la tendresse en la considérant ! Avec quelle satisfaction elle vit comme le troupeau de sa sœur s'était accru ! Quelle espérance elle en conçut pour la propagation d'un art qu'elle aimait et qui allait la rendre bonne à quelque chose dans la maison !

Mais surtout ce qui l'enchantait, ce qui lui prouva la généreuse affection d'Hélène, ce fut l'aimable attention que celle-ci avait eue d'embellir son petit appartement durant le temps que, pour recevoir plus de soins, il lui avait fallu coucher près de sa mère. Il était fraîchement peint, nouvellement tapissé ; des rideaux artistement posés y modéraient les feux du jour et le lui rendaient plus doux ; des vases garnis de fleurs embellissaient ces lieux et y répandaient un suave parfum ; des oiseaux, dans une volière, faisaient entendre leur joyeux ramage ; enfin tout dans cette délicieuse chambrette était réuni pour la charmer.

Des exclamations de joie marquèrent sa surprise, sa reconnaissance, et ce fut en pressant Hélène dans ses bras qu'elle acheva l'inspection de son agréable asile et qu'elle en prit possession.

Leur mère, qui les suivait, rendait grâces à Dieu de cet heureux changement, et pleurait de joie en voyant l'affection mutuelle de ses filles.

Cependant Angélique s'arrêta, et porta ses yeux sur deux objets qui provoquèrent encore une plus tendre émotion ; c'étaient les portraits de son père et de sa mère, qu'Hélène avait suspendus de chaque côté de la cheminée, juste en face du lit de sa sœur. « Oh ! que de bontés ! s'écria celle-ci en versant de douces larmes ; quoi ! c'est moi, la moins bonne de nous deux, qui obtiens ces images chéries ! — N'es-tu pas notre aînée, dit madame Aubert, et ne faut-il pas que toi, qui as été si longtemps privée du plaisir de la vue, n'aies maintenant sous les yeux que de doux objets ?

« — Oh ! que mon réveil ici aura de charme ! s'écria Angélique ; ma bonne sœur, il ne me manque plus que ton portrait pour y avoir tous les biens réunis ! Mais que dis-je ? tes traits enchanteurs sont désormais gravés dans mon âme d'une manière ineffaçable : l'amitié la plus vive, la reconnaissance la plus vraie les y a tracés pour toujours. »

Jugez avec quel plaisir madame Aubert rendit compte de cette scène à son mari, et lui écrivit que lui seul maintenant manquait au bonheur de la famille.

Un jour, c'était celui de la distribution des prix des élèves de ses filles, tout avait pris un air de fête au logis ; il y avait grande réunion dans le salon, les récompenses venaient d'être distribuées, et les jeunes filles, tour à tour au piano, donnaient à leurs parents un échantillon du talent auquel Angélique les avait initiées avec zèle. Elle-même avait la figure radieuse du plaisir que lui faisaient éprouver les progrès de ses élèves. Elle était redevenue belle comme dans ses jeunes années, non pas de cette beauté enfantine qui ne tirait sa grâce que de la nature et des dons physiques qu'elle lui avait donnés, mais de ce calme, de cette satisfaction de l'âme qui entretient la fraîcheur, la santé, et donne au visage la sérénité de la vertu.

Sa sœur, qui avait prétendu que vu son âge et son talent elle devait briller plus que toute autre à cette fête, lui avait fait faire en secret une robe charmante, dont elle avait exigé qu'elle se parât. Elle était au piano à son tour, enchantant chacun par son jeu brillant et savamment modulé. Des applaudissements s'entendaient de toutes parts, et répandaient sur sa figure les couleurs brillantes que cause la satisfaction de faire plaisir aux autres et la modeste confusion de montrer son talent. Son morceau était fini ; elle cherchait de quel côté était sa mère pour se retirer auprès d'elle, quand dans la foule elle aperçoit, le cou tendu et les yeux dirigés vers elle, un monsieur qu'elle ne peut prendre pour aucun des parents de ses élèves ; elle regarde de nouveau, et reconnaît... qui ?... son père, son digne père, enchanté de ses succès, et qui, arrivé justement à l'instant où la nombreuse assemblée était tout œil et tout oreille pendant qu'elle jouait, avait retenu son empressement d'embrasser sa famille, pour ne pas troubler le plaisir et l'admiration générale.

S'élancer dans ses bras, y être bientôt rejointe par sa mère et sa sœur, tout eut lieu comme l'éclair du moment, mais eut des suites autrement douces et durables.

La foule, une fois écoulée, l'heureuse famille put se livrer à ses tendres épanchements. « Mes amies, dit M. Aubert, je suis des vôtres pour toujours, non pas riche comme je l'aurais désiré, mais du moins sans inquiétude pour ma vieillesse, qui va s'écouler calme et douce auprès de vous.

« Me promettez-vous de vous chérir toujours comme deux sœurs, comme deux amies ? — Dites, mon père, comme les deux moitiés de nous-mêmes, s'écria Hélène, nous ne saurions vivre l'une sans l'autre : n'est-ce pas, Angélique ?

« — Tu pourrais peut-être le faire sans moi, reprit sa sœur ; mais toi, tu es nécessaire à ma vie comme l'air que je respire, comme la lumière qui brille à mes yeux et que je te dois.

« — Heureux père ! heureuse mère ! s'écrièrent leurs bons parents en pressant leurs filles dans leurs bras ; si notre existence a eu ses moments d'amertume, votre douce union va nous rendre tous les beaux jours du matin de notre vie, où tout était amour, espoir et bonheur. »

Cette aimable prédiction s'accomplit. Angélique et Hélène furent toujours inséparables, se soutinrent de leur travail, s'étayèrent de leur amour, et prouvèrent que l'union entre sœurs est l'une des plus grandes félicités de ce monde.



LE JOUR DE L'AN

« Mais, mademoiselle, attendez donc, pour entrer dans la chambre à coucher de vos parents, que votre sœur et votre frère soient présentables, disait la bonne Gertrude, le premier jour de l'année, à l'impatiente Rosine. J'ai commencé par vous habiller, puisque vous êtes l'aînée ; mais il est bien juste aussi que vous attendiez Jules et Adèle : sans quoi monsieur votre père et madame votre mère pourraient les croire moins empressés que vous à se rendre à leur devoir. — Et tu sais pourtant, ma sœur, que le joli canevas que j'ai marqué pour maman était fait avant ton dessin, interrompit Adèle. — Et que mon beau cahier d'écriture est terminé depuis huit jours, ajouta le petit Jules. — Qu'importe ? interrompit Rosine, je m'ennuie de vous attendre, et je vais entrer. » Aussitôt les jeunes enfants se mirent à pleurer. « Ah ! mademoiselle ! dit Gertrude, c'est bien mal commencer l'année que de contrarier ainsi votre frère et votre sœur ! Croyez-vous que votre papa et votre maman seront satisfaits de votre précipitation, quand ils verront qu'elle coûte des larmes à ces pauvres enfants ? » Cette réflexion arrêta Rosine, « Avec vos observations et les grimauderies de ces marmots, on ne peut jamais faire ce qu'on veut, dit-elle. Voyons, mademoiselle Adèle, pendant que Gertrude lace les brodequins de Jules, venez ici que je vous peigne. — C'est cela, c'est cela ! » s'écria Adèle en sautant de joie ; et elle présenta sa jolie tête blonde à Rosine.

Les boucles de devant passèrent facilement sous le peigne ; mais celles de derrière, plus longues et plus touffues, ne furent pas aussi faciles à peigner.

« Aïe ! aïe ! fit la petite ; ma sœur, ne va pas si vite ;... tu me fais mal, n'appuie pas tant le peigne, etc., etc. »

Rosine, impatiente d'avoir fini, allait toujours son train ; Adèle se mit à pleurer si fort, la gouvernante si fort à gronder la sœur aînée de son peu de précaution, celle-ci à répliquer avec tant de vivacité en s'entêtant à vouloir peigner sa cadette, que monsieur et madame Albert sonnèrent pour savoir d'où venait ce vacarme.

Gertrude ne put le leur cacher. « C'était pour vous embrasser plus tôt, et vous souhaiter enfin la bonne année, dit Rosine en se précipitant dans l'appartement. — Ta réponse est bien aimable, dit la maman. — Mais ton action, Rosine, ajouta le papa, ne part-elle pas de ton fonds d'arrogance, d'égoïsme et d'impatience, qui veut que tout cède à tes volontés, et qui s'irrite du moindre retard ?

« — Dis-moi, mon enfant, la plus heureuse année que tu puisses nous souhaiter, n'est-elle pas celle où nous verrons tous nos enfants d'accord ; notre aînée surtout, empressée de rendre service à sa sœur, à son frère, avec cette douceur, cette bonté, cette amitié si capable de gagner les cœurs et de cimenter en nos enfants la paix et l'union, les vrais biens de cette vie ? »

En ce moment Jules et Adèle entrèrent avec leurs offrandes. Le papa et la maman développèrent les rouleaux, admirèrent le travail de Jules et d'Adèle, les embrassèrent tous deux sur le front, donnèrent à l'un un joli pupitre, accompagné d'un beau pantin ; à l'autre une ménagère et une grande poupée ; puis les envoyèrent jouer dans la salle à manger.

« Cette tête me semble fort belle, dit la maman, en considérant le dessin de Rosine : regarde, mon ami. — En effet, dit le père, ces contours sont purs, ces ombres bien fondues, ton talent s'est fort accru, ma chère fille, depuis l'autre année : tu commençais seulement à faire des nez, des yeux, et maintenant tu dessines joliment la figure. Les autres branches de ton instruction marchent bien aussi ; tu grandis à vue d'œil ; je n'ai donc qu'à me réjouir, à cet égard, de voir une année succéder pour toi à une année. Mais, hélas ! il est un don céleste, une flamme pure, émanée de la divinité, une âme enfin, qui, bien loin de se perfectionner en toi, semble perdre de jour en jour de sa délicatesse et de sa sensibilité. L'orgueil, l'égoïsme, la colère, la jalousie semblent étouffer tes..... — Merci, merci, papa, dit Rosine, rouge d'impatience ; il paraît qu'un sermon sera mon étrenne, à

moi... Jules et Adèle sont en possession des leurs ; et j'ai tort peut-être de montrer de l'humeur, de... — Ingrate ! s'écria le père tout ému : quoi ! tu ne peux attendre, avant de te plaindre ? Ma bonne amie, dit-il à sa femme, donne-lui notre cadeau ; mais qu'elle ne le mette pas aujourd'hui, je souffrirais trop de voir une parure virginale sur la tête d'une petite furie. »

La maman aussitôt tira de dessous son oreiller une parure de perles blanches qu'elle présenta à sa fille.

Alors la colère de Rosine cessa ; elle se souvint qu'en présence de ses parents elle avait vanté les bijoux d'une demoiselle qu'elle avait vue dans une soirée, lesquels consistaient en un diadème, un collier, des boucles d'oreilles, des bracelets, etc., pareils à ceux qu'elle recevait.

Cette attention de lui avoir donné précisément la chose qu'elle souhaitait le plus, et au moment où elle adressait un si impertinent reproche à son père, excita toute sa sensibilité ; un déluge de pleurs se mêlèrent aux perles qu'elle tenait ; elle se jeta dans les bras de ses parents, et leur demanda pardon de sa mauvaise humeur. « Hélas ! dit-elle, vous devinez jusqu'à mes moindres désirs, et moi... — En effet, mon enfant, reprit la maman avec beaucoup de douceur, tu devrais étudier aussi les nôtres et tâcher de les accomplir... Voilà, voilà l'étréne qui nous serait bien agréable ! — O maman, je veux vous l'offrir ! s'écria Rosine ; dites, dites-moi ce qu'il faut faire pour cela ? — Former ton caractère, ma bien-aimée, repartit le papa ; croître en douceur, en prévenances, en bonté, aussi bien que tu crois en taille et en talents. La première de ces deux choses est indépendante de toi ; la seconde est un effet des soins de tes maîtres, mais celle que nous te demandons pour notre bonheur, et plus encore pour le tien, est dépendante de ton propre vouloir. Tâche de croître en vertus, mon enfant ; que chaque année nous en découvres en toi de nouvelles ; ces années, en nous vieillissant, charmeront pourtant nos cœurs, comme nos sens sont flattés à chaque nouveau printemps des suaves émanations des fleurs et de la verdure. O mon amie, ne sois pas un soleil sans chaleur, une fleur sans parfum, un arbre sans fruit !

« Tiens, dit-il, vois à cette porte les onze marques que voici ; à chaque nouvel an nous nous sommes plu à signaler la hauteur de ta taille ; et nous nous sommes réjouis de son accroissement ; écoute aussi la lecture de ce

petit cahier que j'ai apprêté pour y inscrire un nouveau bulletin, il date de ta première année, de ce temps de nos douces émotions d'espérance et de joie.

Écoute...

« Aujourd'hui, 1^{er} janvier 1824, notre Rosine a dit bien distinctement : maman, papa, et elle nous a souri avec la douceur d'un ange venu des cieux. Oh ! que ce sourire enchanteur est doux à un père et à une mère ! il semble qu'une âme bonne, aimante, apparaisse déjà sur les lèvres de leur enfant ! »

« Ce 1^{er} janvier 1825, en s'éveillant, notre Rosine nous a tendu ses petits bras, comme de coutume, et nous a donné à chacun un doux baiser. Dans la journée, à mesure qu'elle recevait des bonbons, elle venait nous en mettre dans la bouche, avec une petite mine si heureuse du plaisir qu'elle comptait nous faire, qu'elle-même, en vérité, était gentille à croquer.

« O précieuse sensibilité, envie de faire plaisir aux autres, développe-toi de plus en plus pour le bonheur de notre enfant, et pour celui de ceux qui doivent l'entourer ! »

« Ce 1^{er} janvier 1826, notre Rosine nous a fait un plaisir infini : sa mère s'étant blessé le doigt avec un couteau, l'enfant a cherché à étancher le sang avec son petit mouchoir ; et voyant qu'elle n'y parvenait pas, elle s'est mise à pleurer.

« Son frère de lait étant venu ensuite, et ayant les mains violettes de froid, elle l'a conduit auprès du poêle de la salle à manger, et lui a dit d'un ton de voix si doux : Chauffe, chauffe, petit frère ! qu'elle nous a attendris jusqu'aux larmes.

« Chère enfant, remplis dès à présent l'office pour lequel le Seigneur t'a créée : les femmes en effet sont nées pour exercer tous les actes d'une compatissante charité, et pour adoucir les maux d'autrui, par la douce expansion de leur sensibilité. »

« Ce 1^{er} janvier 1827, notre Rosine, grâce aux soins de sa bonne, nous a répété une fable assez longue, mais quelque chose nous a déplu : elle suivait d'un petit air capable les lignes du livre tout ouvert que tenait Gertrude, comme si elle lisait elle-même ; puis elle a paru mécontente quand ma petite filleule est venue me répéter un compliment. Mon enfant, puissé-je te

voir préservée des vices de la dissimulation, de la vanité et de l'envie, ils détruiraient toutes les qualités que tu promettais ! »

« 1^{er} janvier 1828. Notre fille chérie nous a fait aujourd'hui un grand plaisir ; il est si doux de jouir des succès de ses enfants ! Elle a lu tout couramment dans un livre que, moi, je lui avais acheté à cause des gravures. Mais sa mère, qui était mieux à même de juger de son savoir, puisqu'à elle seule l'enfant le doit, sa mère, dis-je, s'est plu à lui montrer les caractères du texte, que la petite fille a aussitôt assemblés avec une grande intelligence. Cependant, tandis que ma femme l'écoutait avec délices et jouissait de mon étonnement, j'ai surpris avec peine dans le sourire de ma fille un mélange d'importance et de vanité.

« Chère petite, tu tiens déjà la clef des sciences ; puissent toutes celles que tu acquerras par la suite ne point exciter ton orgueil ; elles perdraient de leur prix à mes yeux, comme à ceux de tous les gens sensés, si tu n'y joignais une extrême modestie ! »

« Ce 1^{er} janvier 1829, ma fille, ma Rosine, âgée de six ans, est venue me présenter une page de son écriture ; ce sont de gros caractères formant ces mots : Papa, je t'aime. Oh ! combien ce nouveau langage avec lequel tu m'exprimais ton amitié m'a été doux ! chère enfant, emploie souvent ta plume aux besoins de ton cœur ; mais que les sentiments même louables de ton âme ne te portent jamais à la jalousie, ce vice odieux.

« Quand je tenais ta belle page, la nourrice de ta petite sœur est venue poser l'enfant sur mon sein, et tu as arraché avec humeur et brusquerie la feuille de papier qu'Adèle touchait avec ses petites mains.

« Quoi donc ! à peine le cœur humain est-il formé que de dangereuses passions y viennent siéger ! O mon Dieu, ne les laissez pas s'accroître dans l'âme de mon enfant : daignez accueillir plutôt tous les vœux que je forme pour son bonheur ; il ne peut exister que dans une âme pure de toute animosité. »

« Ce 1^{er} janvier 1830, Rosine m'a fait un nouveau plaisir en m'apportant une page très-joliment écrite en petit moyen, puis une paire de pantoufles qu'elle a brodées elle-même. Bien, ma petite, utilise de bonne heure ton temps, tu peux ainsi trouver l'occasion de te satisfaire, en causant de douces surprises à ceux que tu aimes. Avec quel zèle tu as travaillé afin que ton ouvrage pût être présenté à temps !

« Chère fille, puisses-tu mettre le même zèle à rectifier les défauts de ton caractère, qui se développent aussi à mesure que tu grandis ! La facilité que tu as à apprendre te rend vaine ; tu as peine maintenant à supporter la moindre représentation ; la grande amitié que tu nous témoignes te porte aussi à être mécontente des soins que nous donnons à nos autres enfants, du plaisir avec lequel nous parlons de leur gentillesse, de leurs petites saillies, etc. O ma Rosine, il y a moins de sensibilité ici que d'égoïsme ! C'est toi, toujours toi, dont tu voudrais nous voir occupés. Fuis ce défaut, il te rendrait malheureuse ; l'égoïsme nous isole des nôtres, et ne nous fait chercher le bonheur qu'en nous-même, où nous ne trouvons jamais qu'un cœur aride et mécontent. »

« 1^{er} janvier 1831. Ce matin, pour mes étrennes, ma fille aînée, qui n'a pourtant encore que huit ans, m'a apporté une page écrite sous la dictée, sans presque aucune faute d'orthographe, et m'a récité le nom des chefs-lieux de tous les départements de la France. Je n'ai pu m'empêcher de lui témoigner, par les plus tendres caresses, ma joie de ses progrès.

« Cependant en la louant, comme elle le mérite, pour son application, je réfléchissais qu'en encourageant les enfants au travail, chose si nécessaire pour assurer leur avenir, il faudrait bien leur persuader que tous leurs efforts à cet égard n'ont pour but que leur propre félicité. Au lieu de cela, les trop tendres parents, et je suis du nombre, excitent l'émulation de leurs enfants par des récompenses, qui semblent une monnaie devant payer des services rendus.

« La plupart des enfants ne sentent pas les sacrifices que font pour leur éducation les auteurs de leurs jours : ils prennent, au contraire, de l'humeur si on leur donne des maîtres de plus et des récompenses de moins. Quant à moi, je voudrais continuer à exciter l'émulation de ma fille, sans lui laisser prendre la fausse idée que son travail nous soit le moins du monde nécessaire et que nous devions le payer.

« Ce qui concourrait au bonheur de notre vie, ce seraient les qualités aimantes de cette enfant, son respect pour nous, sa tendresse, sa complaisance pour son frère et sa sœur ; mais plus elle grandit, et plus l'amour du moi grandit avec elle. »

« Ce 1^{er} janvier 1832. Ma fille a appris une jolie sonate pour les étrennes de sa mère et les miennes ; mais qui le croirait ? ce qui devait être une

occasion de plaisir pour nous nous, a été une cause de soucis.

« Notre fille a une vanité dominante, qui l'emportera sur ses bonnes qualités et qui les gâtera toutes.

« Ce matin, après qu'elle nous eut rendu son hommage, ainsi que son frère et sa sœur, sa maman lui dit : En attendant le déjeuner, joue à ton papa ta sonate. Qui n'eût pensé que cette enfant, l'objet de tant d'amour, de tant de soins, n'eût saisi cette occasion de nous être agréable ?

« Point du tout : la petite vaniteuse savait que sa tante et ses cousines viendraient déjeuner avec nous ; elle ne voulait point perdre l'occasion de briller devant ses parentes, et elle chercha une infinité de raisons, moins valables les unes que les autres, pour s'exempter de jouer en ce moment.

« Enfin, obligée de céder à l'injonction formelle de sa mère, elle se mit au piano de si mauvaise grâce, que la vue de son humeur m'eût désenchanté du plaisir de l'entendre, lors même qu'un morceau bien exécuté eût flatté mon oreille. Mais il n'en fut point ainsi ; elle joua sans mesure, elle prit des notes les unes pour les autres, tant elle était contrariée, et je fus obligé de la faire cesser.

« Après le déjeuner, sa tante manifesta le désir de l'entendre : j'eus l'envie de répondre froidement qu'elle n'en savait pas assez pour lui faire plaisir ; mais c'eût été peut-être décourager Rosine pour toujours de l'étude de la musique ; et par envie de lui voir acquérir un talent qui peut lui être un jour agréable, et peut-être utile, je consentis à ce que demandait sa tante.

« Ma fille, enchantée d'en venir à ses fins, joua avec une précision, un aplomb admirable ; cela lui valut des applaudissements qui me firent mal.

« Hélas ! dis-je, tout excite sa vanité ; et pendant qu'elle s'accroît de jour en jour, les plus beaux sentiments du cœur humain, l'amour filial, la reconnaissance, l'envie de faire plaisir, semblent s'éteindre peu à peu dans son cœur.

« Quoiqu'il me soit tout à fait pénible de gronder, et de commencer surtout ainsi l'année, je ne pus m'empêcher de faire le soir des reproches à Rosine sur sa conduite du matin. Elle pleura, elle se dépita, mauvais signes de repentir ! Elle porta même l'orgueil jusqu'à ne point vouloir convenir qu'elle en avait eu. »

« O mon enfant ! si tu avais su quelle peine ta conduite faisait à ton père, je suis sûr que tu te serais jetée à ses pieds et lui eusses promis de n'être occupée désormais que du soin de lui plaire.

« — Oui, papa ! oui, papa ! s'écria Rosine à cette lecture ; mais j'étais alors une enfant étourdie, orgueilleuse ; à présent je sens mes torts et veux me corriger : je te le promets.

« — Que cette assurance me cause de joie, ma bien-aimée ! dit le papa, mais tu as bien des torts à réparer, je t'assure.

« Le reste de ce mémorial n'est plus qu'affligeant pour nous et pour toi.

« L'année suivante, dans la réunion de famille qui a toujours lieu dans notre maison à cette époque, tu te montras si arrogante avec tes cousines, après les éloges que l'on t'accorda pour tes cartes de géographie, tes cahiers d'étude, ton exécution brillante sur le piano, etc., que tu me fis regretter toute l'instruction que je me plaisais tant jusques alors à te voir acquérir. J'aimerais mieux Rosine ignorante, pour son bonheur et pour le nôtre, me dis-je ; que ne puis-je revenir sur les années passées ! je tâcherais de l'élever d'une tout autre manière ! Moins de savoir, et plus de modestie ; point d'art d'agrément, mais dans le caractère tout ce qui peut contribuer au charme de la vie.

« Mais que pensai-je encore, ajouta le papa, lorsque après le dîner tes cousines, fatiguées de ton peu d'obligeance et de politesse, vinrent tristement s'asseoir dans le salon, au lieu de continuer de prendre part aux jeux que nous avions fait organiser pour les enfants, dans une autre pièce ! Interrogées par leur mère sur leur retour précipité dans l'appartement, je les entendis répondre bien bas : « Rosine veut diriger tout, rien

« ne lui plaît que ce qu'elle ordonne ; nous ai-

« mons mieux être tranquilles auprès de toi,

« qu'en guerre continuelle avec elle. »

« Ma sœur, mécontente de voir ses filles livrées à l'inaction et à l'ennui, ne put cacher à ma femme combien elle était étonnée du peu de complaisance de Rosine. Ta maman, encore partielle à ton égard, proféra à son tour quelques mots piquants sur la susceptibilité de ses nièces.

« Ma sœur ne tarda pas à prendre congé de nous d'un air froid, et tu dois te rappeler, Rosine, que l'année suivante elle vint, comme ma cadette, me faire une visite avec ses enfants, mais qu'elle ne voulut point passer la journée avec nous.

« Je te fis remarquer ce fait, je t'en développai la cause ; tu pris de l'humeur, et fus si détestable pendant la journée que je t'envoyai coucher dès sept heures.

« Avec quelle tristesse ta mère et moi passâmes la soirée ! Le malheureux caractère de Rosine nous isole de notre famille, dîmes-nous, et rien en elle ne nous dédommage.

« Ta maman, avant de se coucher, pria beaucoup plus longtemps que de coutume ; en se relevant, je vis ses yeux pleins de larmes. « Tu

» viens d'invoquer Dieu pour notre enfant ? lui
» dis-je. — Oui, mon ami, me répondit-elle,
» j'ai supplié le Tout-Puissant pour qu'il éclaire
» son âme, afin qu'elle reconnaisse ses torts, et
» qu'elle ne croisse pas ainsi en défaut en même
» temps qu'en âge.

» L'année de sa première communion s'ap-
» proche ; n'apportera-t-elle point au Seigneur
» des vertus capables de lui plaire, et d'assurer
» à cette enfant un bonheur éternel ?

» Blanche de Castille, cette sainte reine, mère
» de Louis IX, disait qu'elle aimerait mieux voir
» périr son fils que de lui voir commettre un seul
» péché mortel.

» Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria la pauvre ma-
» man, serais-je réduite à faire un tel vœu à l'é-
» gard de ma fille ! » A ces mots elle se mit à sangloter, ainsi que tu le lui vois faire encore.

« — Ah, papa ! Ah, maman ! s'écria Rosine en se précipitant aux pieds de ses parents, agréez l'engagement que je prends de nouveau de travailler désormais à corriger les défauts de mon caractère, faites-les moi connaître à mesure qu'ils se manifesteront, je promets de les détester autant que je vous aime.

« — Bravo ! bravo, ma fille ! dit la mère en pleurant encore, mais non de tristesse ; le désir du bien est déjà le bien même.

« Dès demain je te ferai connaître un homme éclairé et pieux, qui s'efforcera, ainsi que nous, de diriger ton âme vers la vertu, ce premier des biens, celui sans lequel tout n'est ici-bas que vanité, néant, misère. »

Ce premier de l'an, qui avait commencé sous de si tristes auspices pour ces trois personnes, ressembla à l'un de ces cieux nébuleux dont les

nuages, se dissipant peu à peu dans la matinée, laissent voir à midi un soleil brillant, et le soir un astre encore radieux.

En effet, Rosine, bien pénétrée du désir de se montrer tout autre que par le passé, s'efforça dès le jour même de réparer ses torts par une conduite nouvelle. Elle se montra pleine de complaisance pour son frère et pour sa sœur, d'honnêteté pour Gertrude, de prévenance pour ses parents ; et quand sa tante vint avec ses cousines, elle fut si aimable à leur égard, elle fit si bien amende honorable de ses anciennes fautes, qu'il n'y eut pas moyen cette fois que ces dames prissent congé de M. et de M^{me} Albert.

Ceux-ci, pour célébrer plus gaiement une si bonne journée, invitèrent tous leurs autres parents à la passer avec eux, et Rosine fit parfaitement, avec sa mère, les honneurs de cette charmante fête de famille.

Tandis que la première faisait les honneurs du repas des grands parents, la jeune personne veilla à ce que rien ne manquât à la petite table ; le soir elle excita chacun à manifester son goût pour le choix des petits jeux, et eut le bon esprit de faire taire le sien. Elle ne montra non plus ses talents qu'autant qu'ils pouvaient être agréables à la compagnie ; aussi, au lieu de jouer quelques morceaux brillants d'étude, lorsqu'on la pria de toucher du piano, elle fit entendre l'air d'une gaie contredanse, qui excita tous les enfants à la joie, et même les papas et les mamans, qu'on vit abandonner bientôt les cartes pour le bal ; enfin cette journée fut si agréable à tous les parents de M. et de madame Albert, que de nombreuses invitations leur furent faites pour les Rois, le Carnaval, etc. Rosine, qui s'était montrée en vrai boute-en-train, ne devait manquer à aucune de ses parties, et chacun, en l'embrassant, rendit hommage à son amabilité.

Le soir en se couchant, son père et sa mère se félicitèrent de l'heureux changement qui paraissait s'être opéré en elle, et prièrent Dieu de bénir et de soutenir les bonnes résolutions de leur chère fille.

Si la malédiction d'un père est le plus grand fléau pour des enfants, la bénédiction de bons parents, au contraire, est la source de tous les biens qui leur arrivent.

Toutes celles que M. et Mme Albert répandirent en songe sur leur Rosine lui arrivèrent en réalité ; elle s'éveilla le lendemain avec ce désir de devenir bonne qui peut seul le rendre en effet ; elle sentit qu'une journée employée au plaisir des autres laisse toujours un agréable souvenir, et elle se promit bien de tout faire désormais pour goûter souvent cette satisfaction intérieure.

Elle supplia celui sans lequel tout vœu est indiscret, toute promesse vaine, de la soutenir afin de l'empêcher de varier jamais dans ses résolutions.

Ce qu'on demande à Dieu avec ferveur, on l'obtient toujours, car ce ne peut être jamais que des choses louables ; aussi Rosine, qui lui demanda de ne plus être orgueilleuse, égoïste, colère, se trouva dès lors presque corrigée de ces défauts. Lorsque de petites rechutes se firent encore sentir, elle écouta sans humeur les représentations de ses parents, les exhortations du digne ecclésiastique chargé de la préparer à l'action la plus importante de sa vie ; et sept à huit mois après elle fut jugée digne de participer au banquet des anges.

Avec quelle piété, quelle humilité elle s'agenouilla, la veille de ce grand jour, aux pieds de ses parents pour en obtenir le pardon de toutes les fautes dont elle s'était rendue coupable dans son enfance ! Avec quelle sensibilité M. et M^{me} Albert la bénirent, et lui dirent qu'ils ne songeaient maintenant qu'à ses bonnes qualités, qui faisaient leur joie et leur espérance !

En effet, Rosine ne s'était pas occupée seulement à rectifier les défauts de son caractère, elle s'était efforcée de faire naître dans son cœur les vertus qui lui manquaient, car elle comprenait que les vertus sont seules capables de nous faire approcher dignement de l'auteur de toutes les grâces. Corrigeant l'égoïsme par la charité, elle s'était étudiée non-seulement à se rendre agréable aux autres, mais encore à leur faire du bien autant qu'il lui était possible : la simple parure qu'elle eut le jour de sa première communion en faisait foi.

Sa grand'maman lui avait envoyé huit louis pour cet article ; elle demanda à n'en employer que deux, et à disposer du reste : son directeur lui ayant fait connaître une pauvre et honnête famille dont l'aînée des enfants devait faire sa première communion en même temps qu'elle, elle demanda à l'habiller à ses frais, et mit dans le sac joint au trousseau qu'elle avait fait elle-même, et qu'elle envoya à la pauvre jeune fille, une bourse contenant le reste de la somme qu'elle avait reçue.

Quand la jeune communiant vint la remercier de ses dons, et lui rapporter les louis qu'elle supposait avoir été mêlés par mégarde dans la monnaie blanche, les paroles touchantes que proféra Rosine pour les faire accepter donnèrent un nouveau prix à son bienfait. « Ne sommes-nous pas toutes deux convives du saint banquet, compagnes du bonheur, et sœurs aux

yeux de Dieu, notre père ? dit-elle ; permettez-moi donc, ma bonne amie, de partager avec vous les dons de mes parents, afin que vous ayez à votre tour la satisfaction de causer quelque adoucissement au sort infortuné des vôtres. Loin que vous me deviez de la reconnaissance, c'est moi qui vous en dois, puisque vous me donnez l'occasion de goûter le plus touchant plaisir que j'aie encore éprouvé de ma vie. »

Oh ! comme Rosine parut belle à sa mère avec la simple robe de percale qui lui décelait si bien la généreuse action de sa fille, avec ce front calme, ces regards touchants et satisfaits qui dénotaient la douce joie d'une âme pure !

« Chère enfant, lui dirent ses bons parents, puisses-tu demeurer toujours dans cet état d'innocence, de candeur et de paix !

« Il nous est doux de te voir sur la terre participer déjà à la félicité des bienheureux ! »

Au pied des autels, Rosine renouvela toutes ses bonnes résolutions ; la piété qui la conduisait ayant pris de profondes racines dans son cœur, ses résolutions ne furent point vaines ; et sa première communion faite on en vit les heureux fruits en elle, par une plus grande assiduité à la prière comme à ses autres devoirs, et par sa charité, qui s'étendit d'abord à tous ceux qui l'entouraient. Elle se montra toujours fille soumise et prévenante, sœur douce et complaisante, maîtresse bonne et affectueuse : aussi Gertrude, qui s'était si souvent plainte de ses hauteurs et de ses impatiences, ne tarissait plus sur ses éloges.

Combien ses parents jouissaient de cet heureux changement ! qu'il est doux de sentir que ce qu'on chérit mérite non-seulement notre affection, mais celle des autres, et que le Ciel ratifie toutes nos pensées d'amour !

Quelles notes touchantes ce bon père et cette bonne mère n'eurent-ils pas cette fois à insérer sur leurs tablettes, quand le premier jour de l'an ils virent entrer Rosine tenant par la main sa sœur et son frère, qui leur présentèrent les échantillons de leurs études, qu'elle-même avait dirigées ; quand ils la virent prendre part à la satisfaction que leur causaient les progrès et la gentillesse de leurs jeunes enfants ; quand ils entendirent leur petite fille jouer une sonate et Gertrude s'extasier sur la patience étonnante que Rosine avait mise à la lui faire étudier ; quand la famille que cette généreuse enfant avait obligée vint offrir à sa jeune bienfaitrice des vœux et des actions de

grâces pour ses bienfaits constants ; quand le digne ecclésiastique, qui était devenu l'un de leurs amis les plus chers, se plut, pour compliment de bonne année, à leur faire l'éloge de leur fille ; quand ils la virent le soir, dans le nombreux cercle de famille réuni chez eux, continuer à y répandre la joie, l'union, l'amitié, par l'amabilité de son caractère.

« O mes enfants ! dit M. Albert le lendemain à Jules et à Adèle, croissez, comme votre sœur aînée, en savoir, en talents, et surtout en bonnes qualités !

« Que son exemple vous serve à acquérir tout ce qui peut vous être utile à vous-mêmes, pour le temps et pour l'éternité !

« Ce n'est point un compte, mes amis, vous le voyez ; rien n'arrête la marche du temps ; une année succède promptement à une autre année. Que l'enfance, qui fuit, soit remplacée en vous par une jeunesse studieuse, instruite, calme, vertueuse et fortunée ! Que les années qui s'envolent n'emportent jamais vos repentirs ni mes regrets ; que celles qui lui surviennent ne m'apportent jamais de soucis ni d'inquiétude sur votre conduite future.

« Que chaque nouvel an, qui vient blanchir mes cheveux et ceux de votre mère, nous procure au contraire un bonheur, un véritable bonheur, en nous décelant quelques nouvelles vertus dans nos enfants.

« Ah ! qu'importe à de bons parents de vieillir, si le temps ne fait qu'accroître et qu'assurer le bien-être de ce qui leur est cher. Peuvent-ils en effet, regretter le poids des années si chaque jour qui les compose améliore le cœur de leurs enfants ? »

Jules et Adèle écoutèrent le discours de leur père avec une grande attention ; ils se jetèrent dans ses bras et dans ceux de leur mère avec sensibilité, et leur firent la promesse de devenir bons et sages.

« Quant à moi, dit le petit Jules avec un air sûr de lui-même, je compte bien n'y jamais manquer.



— Ni moi non plus, dit sa jeune sœur.

— Eh ! qui vous donne cette assurance ? demanda la maman, moitié riant, moitié pleurant de plaisir.

— La bonne amie que voici, dirent les deux enfans, en prenant la main de leur sœur aînée ; elle nous aidera, comme elle l'a déjà fait, pour que nous puissions vous donner de belles étrennes chaque année et même chaque jour. »

O mes jeunes lecteurs, qui pensez peut-être déjà à celles que vous offrirez l'an prochain à vos meilleurs amis, travaillez, oui, travaillez à leur causer

quelques surprises par vos progrès dans vos études ; mais attachez-vous encore à leur en montrer dans le perfectionnement de vos caractères : c'est cela, oui, c'est cela qui sera une bien douce offrande à vos bons parents !...



JACQUOT ET MARIE OU LES PETITS SAVOYARDS.

Comme il était triste en descendant sa montagne, le pauvre Jacquot !

Il venait de quitter son père Thomas, sa mère Marguerite, sa sœur Marie, son frère Paul, sa petite sœur Georgette, son chien Toto, sa chèvre Bébé. Pour la première fois il avait dit adieu à tout ce qu'il aimait, pour la première fois tout ce qu'il aimait l'avait embrassé en pleurant.

Son père et sa mère lui avaient dit : « Va, mon enfant, et que le bon Dieu te bénisse ! Va gagner un pain que nous ne pouvons plus te donner. » Puis, en étouffant leurs sanglots, ils avaient retenu Paul. et Georgette qui voulaient aller avec lui. Chose extraordinaire ! ceux-ci avaient crié dans les bras de leurs parents, et avaient repoussé leurs caresses ; mais c'est qu'aussi pour la première fois il ne leur avait pas été permis de suivre leur grand frère qui s'en allait avec sa marmotte. Celui qui les portait pour traverser le ruisseau de la vallée, quand ils voulaient suivre Toto ; qui les aidait à gravir la montagne, quand ils voulaient rejoindre Bébé ; qui leur apportait les nids d'oiseaux qu'il trouvait, les fruits qu'il cueillait ; leur ami, leur protecteur après le père et la mère, leur grand frère, enfin, s'arrachait de leurs bras sans même retourner la tête pour les regarde

Et Marie, Marie, la compagne de leurs jeux, qui ne les voyait jamais pleurer sans essuyer leurs larmes, Marie ne les écoutait pas, et s'élançait après son grand frère avec Toto et Bébé.

« Ne reviens pas trop tard, avait crié la mère... Ma fille, toi aussi, ne nous quitte pas... — Laisse-la aller, pauvre Marguerite, avait répondu le père. Faut ben l'escorter, c'pauvre enfant ; sans toi, malade, et ces marmots qui crient, n'aurais-je pas été le conduire jusqu'à Chambéry ? Qu'au moins elle

aille avec lui jusqu'à la croix des Ormes. Va, fille ; hélas ! bientôt ce sera à notre tour à t'accompagner. »

Et de grosses larmes ruisselaient sur leurs visages ; les pauvres parents avaient suivi des yeux leur premier-né, qui, pour la première fois, ne coucherait pas dans la chaumière, et leur bonne Marie, qui n'y rentrerait que pour pleurer.

« Il est temps de t'en retourner, sœur, avait dit Jacques après une heure de marche ; ne t'attarde pas ainsi : not' mère, déjà si triste, en souffrirait d'avantage. — Qu'veux-tu, frère, avait répondu Marie, le cœur gros de soupirs ; faut ben qu'elle s'accoutume à mon absence : ne m'faudra-t-il pas aussi un jour la quitter ? — Pauvre sœur ! attends-moi du moins ; à un autre voyage, nous partirons ensemble, nous irons gagner d'l'argent pour elle, pour not'père, pour Paul et Georgette, afin qu'ils ne les quittent jamais, eux. »

En disant ces paroles, nos enfants étaient arrivés devant la croix de bois, limite du trajet de Marie.

A ce signe révéralé, tous deux s'arrêlèrent ; ils étaient habitués à ne le regarder jamais en vain, ainsi qu'à ne désobéir jamais aux ordres de leur père.

A cette vue, Marie, en sanglotant, se jeta dans les bras de Jacquot, puis ses jambes tremblèrent, puis elle se laissa tomber, et s'agenouilla au pied de la croix.

« Dieu, qui bénis les bons enfants, s'écria la pauvre petite, en serrant la main de son frère, veille toujours sur lui, envoie-lui un ange comme au jeune Tobie, dont M. le curé nous a lu l'histoire, et fais-le revenir bientôt pour consoler not'père et not'mère.

— Dieu, qui bénis les bons parents, dit à son tour Jacquot, fais que mon voyage puisse être utile à toute ma famille ; que, comme ce jeune Tobie dont parle ma sœur, je revienne pour adoucir le sort de mon père, de ma mère, et de c'te bonne Marie, qui voudrait les quitter par amour pour eux. »

Après ces mots, ils s'embrassèrent encore, et se séparèrent un peu plus calmes ; mais ce ne fut pas sans que Marie eût glissé dans la poche de son

frère vingt-quatre gros sous, fruit des gains et épargnes de toute sa vie, qui se composait de dix années.

Marie, pensive, remontait sa montagne avec Bébé ; elle n'osait pas se retourner, de peur de pleurer encore en regardant son frère, de désobéir à son père en franchissant les limites de la croix, et d'augmenter le chagrin de sa mère par un plus long retard.

Toute concentrée dans sa douleur, elle ne s'était pas aperçue que Toto ne la suivait pas. Elle entendit le bruit de quelque chose qui, en tombant, frappait la pierre du rocher de la montagne ; un cri de son chien acheva de la tirer de sa rêverie ; elle regarda en arrière, vit Toto qui accourait vers elle en tournant quelquefois la tête d'un air suppliant vers Jacquot, pendant que celui-ci ramassait son bâton.

« Quoi donc ! se dit-elle, voulait-il battre le pauvre animal ? Oh, non ! il est si bon, mon frère ! lui qui voudrait faire du bien à sa famille, pourrait-il avoir la pensée de faire du mal à son chien, qui en fait presque partie ? Il aurait mieux aimé l'emmener que sa marmotte, m'a-t-il dit. Pourquoi donc le menacer ainsi ? Pourquoi ?... Hélas ! si Toto le suivait, le pauvre exilé aurait-il du pain à lui donner ? est-il sûr seulement de n'en pas manquer lui-même ? » A cette pensée, Marie pleura si amèrement qu'il lui fut impossible pendant quelques minutes de continuer sa route ; enfin, en regardant pour la dernière fois son frère, elle fit le signe de la croix, comme pour le mettre sous la protection du Dieu trois fois bon, trois fois saint, et reprit en courant le chemin de la chaumière, escortée de Bébé et de Toto, désormais ses seuls compagnons de voyage. Pour Jacquot, après avoir tenu quelques instants ses bras étendus vers sa sœur, vers son chien, qui le croyait un cruel, un ingrat, lui qui emportait dans son cœur tant d'amour, il descendit la montagne d'un pas rapide, comme s'il cherchait à s'arracher à ses douloureux souvenirs.

C'était vers la fin du mois d'octobre, la bise commençait à agiter fortement les arbres, qui perdaient peu à peu leur parure ; les feuilles qui s'en détachaient roulaient loin du petit Savoyard avec la rapidité que leur donnait le vent soufflant du haut de la montagne. Cette vue était en harmonie avec les pensées qui affligeaient le cœur de Jacquot. « Ainsi, dit-il, mes beaux jours se sont enfuis : ils s'envolent loin du berceau de ma naissance, comme ces feuilles détachées du tronc. Les fleurs que naguère je

foulaient sous mes pieds sont fanées aussi. Hélas ! hélas ! que tout est peu stable sur la terre ! »

Et l'affection éclairant son âme sur les tristes vérités de cette vie, il éleva son cœur vers le ciel par la pensée, et une douce espérance vint le consoler.

Là il vit la sagesse immuable, infinie, veillant sur tous les besoins des hommes, en quelque pays qu'ils soient, et leur promettant un sort heureux et permanent dans une autre patrie, s'ils ont été vertueux et soumis à ses décrets dans celle-ci.

Il se souvint des paroles du curé du village voisin de sa chaumière : « Jacquot, lui avait dit le saint homme, prends courage, mon enfant ; n'oublie jamais de demander, soir et matin, à Dieu ton pain quotidien ; il veillera sur toi et te protégera ; celui qui pare les lis des champs, qui donne aux plus petits des oiseaux leur pâture, aura aussi pitié de toi, qui es une créature encore plus chère et plus précieuse à ses yeux, puisque tu es capable de le connaître et de l'aimer.

« Honore toujours ton père et ta mère, et souviens-toi de toutes les bonnes instructions qu'ils t'ont données ; oui, songe qu'une conscience pure rend plus heureux que toutes les richesses qui vont frapper tes regards, et te faire envie dans les villes que tu vas parcourir.

« Aie toujours la devise de tes compatriotes gravée au fond de ton cœur : Travail et Probité. Dieu te bénira, et quand tu reviendras parmi nous tu ne rougiras que de plaisir.

Ces idées consolantes raffermirent son cœur, et ce ne fut plus sur lui qu'il pleura, lorsqu'il s'endormit dans un chalet hospitalier, ce fut son père et sa mère, qui ce soir-là s'affligeaient en pensant à lui.

Le lendemain il était à Chambéry, faisant danser sa marmotte au son du chant montagnard que lui avait appris sa mère ; il était gentil, notre Jacquot, avec ses douze ans, sa petite mine ronde et fleurie, ses yeux éveillés, ses cheveux bouclés ; lorsqu'il chanta en faisant tourner et sauter sa compagne de voyage, un grand cercle de spectateurs se forma autour de lui.

Voici sa chanson :

AIR : Dans ma belle jeunesse ou du Chaudronnier
de Saint-Flour.

Bons habitants des villes,
Secourez l'orphelin ;
A vos métiers habiles,
Vous tous avez du pain.
La seule bienfaisance,
Quand mon trajet commence,
Gai Coco !
Forme l'espérance
Du petit marmot,
Yo !
Du petit marmot.

J'ai pourtant un bon père,
Il faut m'en séparer ;
Une bien tendre mère,
Plus ne vais l'embrasser,
Chasser leur indigence,
Adoucir leur souffrance,
Gai Coco !
Voilà l'espérance
Du petit marmot.
Yo !
Du petit marmot.

Donnez, je vous en prie,
Une obole au malheur ;
Votre âme, je parie,
Sentira du bonheur !

Et votre bienfaisance
Aura pour récompense,
Gai Coco !
La reconnaissance
Du petit marmot,
Yo !
Du peti marmot.

Sa voix était si touchante en prononçant les paroles où il était question de ses parents ; ses yeux si attendris en regardant dans le cercle qui l'environnait, des pères, des mères, des enfants, des frères et des sœurs, que chacun se sentit entraîné vers lui, et que nul ne se retira sans jeter près de sa marmotte une petite pièce de monnaie. Jacquot avant de ramasser cette heureuse étrenne de la journée se signa deux fois ; il avait appris de ses parents et de M. le curé à ne profiter jamais des dons de la bienfaisance sans en rendre grâces à Dieu. Ce sentiment de gratitude fut agréable au Seigneur ; aussi suscita-t-il dans tous les lieux où passa Jacquot, avant d'arriver à la grande ville, des êtres généreux qui assistèrent le jeune garçon de leur bourse, ou le consolèrent par leurs douces paroles et leurs marques de bienveillance.

Mais, quoiqu'il n'eût qu'à se louer de la commisération qu'il inspirait, notre petit voyageur, en entrant dans Paris, avait bien d'autres idées que celle d'y vivre aux dépens de la pitié publique : pauvre métier que celui-là ! Il concevait bien que si on avait pu tolérer la mendicité dans un pauvre petit montagnard, sortant pour la première fois de dessous le toit paternel, on regarderait bientôt avec mépris le paresseux, tendant la main plutôt que de l'employer au soutien de son existence et au service de ses semblables. En passant dans toutes les villes qu'il avait trouvées sur sa route, il y avait vu chacun occupé avec ardeur à concourir à son bien propre et à celui de la société dont il faisait partie ; alors il avait compris que le travail était la véritable source de la prospérité. Là, des artisans marchaient d'un pas

rapide vers le lieu de leurs travaux, chargés des précieux outils qu'ils allaient employer avec joie pour l'aisance de leur famille ; là, de jeunes étudiants, les livres ou les cartons sous le bras, se rendaient d'un air affairé aux écoles publiques, pour y apprendre à servir leur patrie d'une autre manière ; de ce côté, des ouvriers, réunis dans un atelier, accompagnaient de leurs chants le bruit de leurs marteaux ; ici, des marchands ambulants leur offraient les légumes et les fruits qu'ils avaient été chercher dans les campagnes voisines, où d'actifs cultivateurs les avaient cueillis dès l'aurore ; d'un autre côté, le négociant faisait ranger dans ses magasins les marchandises que des charretiers diligents lui amenaient de loin. A peine ces marchandises y étaient-elles déposées, que des fabricants venaient les enlever pour les faire servir à leurs différents genres d'industrie ; enfin, partout l'activité des hommes éveillait, stimulait celle de l'enfant.

A peine arrivé dans la capitale, il en parcourt les rues avec empressement pour voir ce qu'il pourra faire lui-même pour le soutien de son existence et pour l'amélioration de celle de ses parents.

Dans le quartier le plus peuplé, il s'installe près d'un hôtel où il voit entrer beaucoup de voyageurs ; là, il ne sait encore rien faire de ses mains, il pourra du moins utiliser ses pieds : leste, intelligent, une commission n'est pas plus tôt faite, qu'il vole en faire une autre ; toujours probe, et d'agréable humeur, il plaît à chacun, et c'est à qui emploiera le commissionnaire le plus actif et le plus gentil du quartier.

Il ne sait ni lire ni écrire, pourtant ; mais il a un air si empressé, si raisonnable, si honnête, quand il prie un voisin de lui lire l'adresse des lettres qu'il a à porter, que personne ne voudrait se refuser à servir son honnête industrie ; d'ailleurs il est lui-même si complaisant, que chacun se plaît à l'obliger.

Cependant, un hiver assez rigoureux s'était passé sans que Jacquot eût senti les atteintes du froid ni de la misère ; tandis que des enfants paresseux, joueurs, gourmands, soufflaient dans leurs doigts, ou se battaient pour le sou qu'ils avaient perdu, puis pleuraient de la faim dont ils étaient tourmentés ; lui, chaudement couvert de sa veste de bure, qu'il ne laissait jamais tomber en guenilles, toujours dans une activité salubre et productive pendant le cours de ses journées, passait les longues soirées de l'hiver d'une façon encore profitable pour lui. Avec ses épargnes, qui s'augmentaient de jour en jour, il avait acheté un fourneau, une poêle, et s'étant établi sous une porte, dans un carrefour, là il rôtiissait et vendait des marrons.

Quand reviendra le printemps, accompagnera-t-il ses compatriotes, qui, comme des oiseaux de passage, retournent alors dans leur climat, pour émigrer de nouveau quand revient le mauvais temps ? Son cœur, plus que la coutume, le porterait à suivre l'impulsion générale ; mais que ferait-il dans son pays ? Quelques modiques journées, qui suffiraient à peine à le nourrir ? Ici il gagne bien plus, et pourra porter à ses parents, en restant encore, une somme assez considérable pour en acheter quelques journaux de terre, qui les rendront les plus riches du pays.

Voilà son ambition, son unique ambition : aussi rien ne peut être comparé à son économie ; malgré tous les pour-boire que lui valent sa promptitude à faire les nombreuses commissions dont il est chargé, et sa gentillesse à en rendre raison, jamais il ne boit que de l'eau, ou quelques tasses d'un lait qui ne vaut pas celui de Bébé ; jamais il ne mange que le pain et les légumes les plus grossiers ; mais le travail, la joie les assaisonnent, et il se porte mieux avec ce régime que le fils d'un prince nourri des mets les plus délicats, vêtu des habits les plus somptueux, et mollement étendu sur le duvet, au sein de la paresse.

Jacquot est déterminé à rester à Paris, mais il craint que son absence n'afflige ses parents ; c'est pourquoi il cherche un camarade qui retourne au pays. Quelqu'un lui fait connaître le grand Pierre, né natif d'un village qui n'est qu'à six portées de fusil du lieu de sa naissance.

Le bon Jacquot n'a encore que l'expérience du travail : il a dirigé toutes ses vues de ce côté ; mais pour l'expérience du mal, il n'en a aucune.

Il ne pense que du bien d'un pays ; il charge donc le grand Pierre d'une longue lettre qu'il a fait tracer à l'écrivain du coin, mais qu'il a dictée lui-même, et qui contient tant d'amour, tant d'espérance, qu'elle eût versé de la joie pour longtemps dans sa famille ; il l'accompagne d'une petite bourse en cuir contenant douze écus, pour acheter des habits neufs à son père, à sa mère, à son frère et à ses sœurs ; car avec peu d'argent, en ce pays, on peut faire beaucoup. Il ne leur envoie pas une forte somme, parce qu'il veut avoir le plaisir de mettre un jour lui-même sa petite fortune aux pieds de ses parents.

Heureusement, heureusement pour toi, mon pauvre Jacquot ; sans cela, tu eusses été ruiné !...

Tu ne connais pas ce grand Pierre à qui tu te fies ; tu ne sais pas, toi, que pendant que tu courais d'un pied agile pour tous les gens du quartier, le

grand Pierre, lui, était au cabaret, où il s'enivrait et perdait son argent ; tu ne peux te méfier de celui qui a respiré comme toi l'air pur des montagnes, et qui a entendu les douces exhortations de M. le curé ; mais tu t'adresses mal, mon pauvre Jacquot : le grand Pierre ne remettra pas tes douze écus à ton père, parce qu'il les jouera en route ; il ne remettra pas la lettre non plus, parce qu'elle fait mention de l'argent ; il n'ira pas même voir tes pauvres parents, pour leur donner de tes nouvelles ; il n'a pas encore bu toute honte, il rougirait devant eux en parlant de toi.

Pierre, avant d'être le grand Pierre, était pourtant honnête et probe comme toi ; mais aussitôt qu'il a eu gagné quelques sous à Paris, il s'est livré à la fainéantise, au jeu, à l'ivrognerie.

Le malheureux ne portera pas quelques écus à sa mère ; celle-ci, au contraire, sera forcée de lui faire des chemises, une veste, une culotte de ses propres économies ; la pauvre mère ! et elle n'a mangé que du gros pain et du fromage pendant toute l'année pour amasser ce peu d'argent, qui lui serait si utile dans ses vieux jours, quand elle ne pourra plus travailler à la terre ni filer ! Oh ! qu'il y a des mères malheureuses et des enfants ingrats !

Jacquot, satisfait du don qu'il envoie à ses parents, et de celui qu'il leur prépare, se remet au travail avec un nouveau zèle, après avoir fait la conduite de Pierre jusqu'à l'une des barrières de Paris.

A cette barrière il lui est venu une idée, qui pourra servir à grossir son trésor.

Comme c'était fête ce jour-là, il a vu une immense population sortir de Paris, pour jouir aux environs du premier beau jour, et quantité d'ouvriers entrer dans les guinguettes, pour danser et boire de la piquette à meilleur marché ; chacun a des habits propres, un air heureux et de l'argent dans son gousset ; chacun a tant travaillé toute la semaine qu'il veut se divertir ce jour-là : l'un fait tourner pour un sou une aiguille par sa fille, afin qu'elle gagne des macarons ; un autre achète un gâteau, un jouet, une casquette à son garçon, etc., etc.

Jacquot a examiné tout cela ; il en conclut qu'il pourra encore utiliser pour le bien de sa famille les jours où les habitants de Paris allant à la campagne, il sera lui-même moins occupé. Il achète donc un tourniquet, et le dimanche suivant, après avoir été de grand matin à la messe, avoir bien prié pour ses parents, et s'être muni de macarons, de gimbettes, de jouets, il va s'établir au village Mont-Parnasse. Là il crie si gentiment : Eh ! venez donc tâter du sort, qui sera heureux pour vous ou pour moi ! que chacun

abonde à sa boutique, et qu'il a bientôt vendu sa marchandise et doublé son argent, vu que cette petite loterie est combinée de manière que le buraliste ne doit jamais y perdre.

Utilisant ainsi son temps, qui est le principal fond de son état et de son commerce, et dont les longs jours accroissent les capitaux, notre petit bonhomme voit s'augmenter à chaque instant son trésor et ses espérances de félicité.

Mais depuis longtemps on ne voit plus de neige au pied des montagnes de la Savoie ; les zéphyr caressent l'herbe naissante, et amènent, jusque dans la cabane de Thomas, les parfums embaumés des plantes si salutaires qui croissent dans ces contrées. Ces suaves odeurs charment moins les sens que le cœur de la bonne Marguerite ; il lui semble que ce soit les avant-coureurs du retour de son fils. Cette pensée de bonheur la ravive : comme le doux rayon qui a fondu les neiges de la vallée, cette espérance semble faire fondre la glace de tristesse qui oppressait son cœur depuis que son premier-né est parti ; ses forces renaissent moins par l'influence du beau temps, que par celle de la joie qu'un retour si prochain communique à son âme.

Dès qu'elle est éveillée, sa première pensée est pour Dieu et son fils, l'un ne va pas dans son cœur sans l'autre, elle a tant prié l'un pour l'autre, qu'elle ne peut invoquer le Seigneur sans espérer qu'il lui rendra son fils.

Toute sa famille prend part à ses vœux, à son espoir, à son bonheur.

Comme elle, dès le matin, le père, le frère et les sœurs de Jacquot montent au plus haut de la montagne pour voir s'ils ne l'apercevront pas de loin ; comme elle, tous les soirs, quand les travaux sont finis, ils descendent jusqu'à la croix des Ormes croyant avancer le moment d'embrasser Jacquot ; mais, soins inutiles ! le jeune homme ne paraît pas !

Le père, la mère, Marie, et jusqu'à Toto rentrent dans la chaumière l'œil morne, la tête baissée, et comme absorbés tous dans les plus tristes pensées ; les deux plus jeunes enfants, seuls, ne perdent point l'espérance : « Demain mon frère viendra, dit l'un ; il m'apportera queuqu'belles choses de la grand'ville. — Pour moi aussi, dit l'autre, car il aimait ben sa petite Georgette. — Hélas ! hélas ! dit la mère, vous serez trompés comme moi dans vos espérances, mes enfants !

« Jacquot, mon pauvre Jacquot, qu'est-il devenu ?

« — Femme, dit le père, voulant détourner les cruelles pensées de Marguerite, qu'il partage lui-même, c'est ben beau la grand'ville, y ia là tant d'choses curieuses à voir ! peut-être que not'fieu nous oublie...

« — Ça n'se peut pas, interrompit aussitôt Marie ; mon bon frère vous chérit trop pour vous oublier jamais.

« — Eh bien, ma fille ! il est donc mort ? » Et cette pensée fait couler ses larmes, et le bon père ne peut retenir les siennes, et les petits enfants eux-mêmes se mettent à sangloter ; et Marie, qui par sa réflexion est cause de cette explosion de douleur, renferme seule sa tristesse dans son sein, pour ne pas accroître celle de ses parents ; au contraire, elle tâche de les calmer par ses caresses, et c'est sa petite bouche rosée qui essuie les larmes de son père et de sa mère.

» Que ne pouvez-vous vous passer de moi ! dit en soupirant le triste Thomas ; j'irais à Paris, et je saurais ce qu'est devenu Jacquot. — Père, je commence à bien jouer de la vielle, tu sais, dit Marie... — Non, fille, pas encore, interrompit la mère ; les passants vous laisseront périr de faim !...

» — J'apprendrons, j'apprendrons ben, bonne mère, réplique Marie. — Et moi aussi ! et moi aussi ! » disent les petits enfants. Le pauvre père, la pauvre mère se mettent à verset de nouveau des larmes, et les petits enfants, qui ne savent pas pourquoi, les regardent d'un air étonné, et Marie, qui le sait bien, va se Coucher pour pleurer à son aise.

Ainsi se passent de longues journées dans la famille de Jacquot pendant son absence : et celui-ci, se confiant en son messenger, qui fait encore deux fois le voyage, travaille avec sécurité et bonheur.

Enfin, au bout de quatre années, satisfait de la petite fortune qu'il peut offrir à ses parents, et sentant enfin le mal du pays, d'autant plus que le grand Pierre ne lui a jamais rapporté de lettres de sa famille, et que M. le curé n'aurait pas demandé mieux que de les écrire, il ne rêvait plus qu'à son départ pour la Savoie.

Un soir qu'en rôtissant des marrons il songeait au bonheur qu'il aurait bientôt de se retrouver dans sa chaumière, un chant de son pays frappe son oreille ; sa main immobile tient encore la poêle, mais cesse de l'agiter ; insensible à tout ce qui se fait autour de lui, il semble qu'il n'ait plus de tous ses sens que les oreilles et qu'elles soient attachées à son cœur, tant celui-ci bat en écoutant la vielle et la chansonnette que tant de fois a chantée sa mère.

Tout à coup le chant cesse, le roulis d'une voiture, les vociférations d'un charretier, les injures des passants, tout annonce un de ces accidents si communs dans la capitale. Le calme renaît, mais les cris et les sanglots d'une jeune fille se font entendre encore ; Jacquot abandonne sa poêle et se mêle à la foule. « O ciel ! dit la voix, mon gagne-pain, ma vielle est cassée ; je vais mourir de faim sans pouvoir retrouver l'enfant bien-aimé de ma mère !

« — C'est Marie ! crie Jacquot ; c'est ma sœur ! — C'est mon frère ! » Et dans leurs bras tous les deux s'élançant, ils pleurent, ils rient, ils s'embrassent, et ne font point attention qu'ils causent un touchant spectacle à la multitude.

« Quoi ! frère, dit bientôt Marie, tu te portes ben et tu restes ici, et nos parents pleurent, et tu nous oublies ! — Ah, sœur ! peux-tu le penser ? C'est pour vous tous que je travaillais. Viens, viens ! tu vas voir. »

Et bras dessus bras dessous ils vont chez Jacquot, qui au sixième étage d'une maison populeuse, mais honnête, a son ménage, son vrai ménage, à lui, composé d'un lit de sangle, d'une escabelle, d'une bannette pour sa marchandise, d'un tonton aux oublis, d'une petite table et d'un pot-à-beurre.

La poêle, qui fait partie de ce mobilier, a été remontée avec les marrons, qui serviront à régaler Marie, après l'omelette que son frère va lui faire.

Lorsque le souper est fini, Jacquot, avec un air capable, où la petite, sans deviner pourquoi, peut lire tout le plaisir de son frère, Jacquot, dis-je, annonce que pour le dessert il va servir autre chose. Il puise dans son pot-à-beurre, et en tire des poignées de sous, de gros sous, des pièces de dix sous, de vingt sous, qu'il répand sur la table. Une fois, deux fois, vingt fois ne suffisent pas pour vider le cher réceptacle des fruits de son travail et de ses économies.

Marie ouvre de grands yeux, et reste pétrifiée d'étonnement, d'admiration et de plaisir.

« Frère, c'est à toi tout ça ? — A mon père, à ma mère, à toi, à nous tous, ma sœur. — O Jacquot ! partons, partons demain, pour consoler nos parents et pour rendre la santé à ma mère. — Oui, oui, sœur, mais comptons ce soir mon trésor. »

Ils font des piles de sous, qu'ils rangent avec soin sur la table ; mais Marie n'est point habile à ce travail ; elle a si peu touché d'argent jusque alors. Son frère compte sa monnaie avec une dextérité qu'il se plaît à montrer à sa sœur. L'adresse qu'il met à nombrer ses espèces ne prouve-t-elle pas l'activité dont il a fait usage pour les gagner ?

Tout calcul bien fait, mais difficile cependant à supputer pour Jacquot dès qu'il s'est élevé au-dessus de la somme de vingt sous, il se trouve possesseur de l'immense capital de quinze cents francs, qu'un voisin obligeant lui change le lendemain en pièces d'or et lui fait coudre dans l'intérieur de sa veste de bure. Le bon petit Savoyard n'aurait pas voulu de cette précaution, s'il n'avait su par sa sœur que le grand Pierre ne s'est jamais présenté chez son père, et qu'il l'a trompé trois fois. « Il y a donc dans le monde, dit-il, des paresseux et des escrocs qui vivent aux dépens d'autrui ! »

Tous les préparatifs faits, et le mobilier prêté à un honnête camarade, qui grâce à cela n'aura pas de chambrée à payer, nos deux enfants, encore bras dessus bras dessous, prennent la route de la Savoie.

Oh ! qu'il est doux le voyage qu'on fait pour se rapprocher de ceux qu'on aime et pour les faire jouir de son bonheur !

Le printemps, quoique prochain, ne faisait pas encore sentir son influence à la nature ; mais le cœur de nos enfants était si joyeux, ils marchaient si vite côte à côte, qu'ils n'étaient ni attristés ni morfondus du brouillard et du givre qui assombrissaient et glaçaient l'atmosphère.

Comme ils ne mirent pas loin d'une vingtaine de jours pour faire ce voyage, car Jacquot, malgré son impatience, voulait ménager sa sœur, à mesure qu'ils approchaient du lieu de leur naissance le soleil devenait brillant et radieux, et leur physionomie, à tous deux, paraissait resplendissante de bonheur et de joie.

Lorsqu'ils furent à la croix des Ormes, ils se précipitèrent de nouveau à genoux ; et là, quelles touchantes actions de grâces ils rendirent au Tout-Puissant ! L'une ramenait son frère heureux et brillant de santé ; l'autre apportait de quoi rendre fortunés les jours de son père et de sa mère.

Il était midi, les rayons du soleil commençaient à avoir quelque chaleur ; la pauvre Marguerite, toujours faible et malade depuis qu'elle n'avait plus l'espoir de revoir son Jacquot, et plus souffrante encore depuis le départ de sa fille ; la pauvre Marguerite, dis-je, soutenue par son mari, était venue s'asseoir à la porte de sa chaumière. Le bon curé, qui les visitait de temps

en temps, car il était le consolateur des infortunés, le bon curé, debout devant la malade, l'engageait à prendre courage, et lui montrait le ciel, refuge des affligés. Il lui parlait de la résignation qu'avait montrée la mère du Christ aux décrets du Très-Haut ; il lui parlait aussi du bonheur de Tobie, qui avait eu enfin, après tant de jours de tristesse, l'inexprimable satisfaction d'embrasser et de revoir son fils. Ces dernières paroles surtout allaient droit au cœur de la pauvre mère.

Tout à coup, Toto, le fidèle compagnon des habitants de la cabane, s'élance sur la route en jappant de joie ; Paul et Georgette le suivent en courant ; leurs parents et M. le curé retournent la tête, et que voient-ils : Marie et son frère..... Ils reconnaissent ce dernier à cause d'elle ; car il est si grand et si fort, que les yeux maternels eussent pu même s'y méprendre.

Mais il n'y a pas de doute, Jacquot est dans les bras, puis aux pieds de ses parents et du bon pasteur.

« Qu'as-tu fait si longtemps, pauvre garçon, lui disent ses parents, quand la première explosion de joie est passée. — Votre fortune, répond Jacquot en se dépouillant de sa veste. — Quoi donc ! que signifie cela ? — Pesez ! » dit le petit Savoyard, heureux et glorieux.

Marguerite, qui n'a jamais vu la veste de son mari s'alourdir que des pièces de bure qu'elle y a mises, regarde celle de son fils d'un air curieux et ébahi ; et Marie, avec le couteau nommé eus-tache, qui lui a servi à casser les noix qu'elle a mangées pendant le voyage, découd quelques coutures de la veste de son frère, et il en tombe des louis sur le tablier de sa mère.

A cette pluie d'or, si rare en ce pays, Marguerite, Thomas et M. le curé jettent un cri de surprise ; mais avant de se livrer à la joie, le père, d'un ton solennel, dit à son fils : « Jacquot, comment as-tu gagné cela ? — En honnête homme, mon père ; sans cela vous offrirais-je mon trésor, et me trouverais-je si heureux devant vous et devant M. le curé ? »

Quelle félicité alors pour la famille ! Il fut conclu que la chaumière, dont il avait peine à payer le loyer, serait achetée par le père Thomas, avec plusieurs journaux de terre ; que Marie resterait toujours avec sa mère pour la soigner ; que Georgette ne déserrerait non plus jamais sa montagne, qu'elle ferait paître Bébé et d'autre bétail qu'on pourrait acheter ; que Paul seul quitterait l'année prochaine le toit paternel ; mais avec son grand frère, qui lui ferait partager son commerce, son lit de sangle, ses bénéfices ; et

qu'après quelques années de travail on se réunirait tous, pour ne plus se séparer.

Oh ! comme ce retour et cette perspective de bonheur firent du bien à la pauvre mère ! comme le printemps, cette fois, lui rendit la santé ! Comme ils furent tous heureux, ces bonnes gens, en jouissant de l'aisance qu'ils tenaient du travail, de la tendresse et de la probité !



ANNETTE ET FLORESCA OU LA POLITESSE DU CŒUR.

Madame Belmont, veuve d'un riche banquier, avait un hôtel charmant à Paris, un joli château à trois lieues de la capitale ; elle en faisait les honneurs avec grâce et affabilité, et se trouvait ainsi continuellement entourée d'un grand nombre d'amis, ou du moins de quantité de gens qui se disaient tels. Chacun flattait ses goûts, lui témoignait de la tendresse, cherchait à l'amuser par son esprit et l'entourait de mille soins.

Au milieu de cette aimable cour, dont on la proclamait la reine, elle aurait dû se trouver la personne la plus heureuse de la terre ; car, riche, indépendante, elle n'avait d'autres fonctions à remplir que celles d'accueillir ce petit peuple dévoué, ce qui ne lui coûtait rien, vu qu'elle aimait beaucoup le monde.

Qui le croirait pourtant ? Le tourbillon d'amis ou plutôt de flatteurs dont elle était entourée laissait parfois à son âme un vide, un dégoût, une tristesse extrême C'est qu'elle n'avait rien à aimer d'un amour intime ; c'est qu'elle ne voyait pas dans le cercle qui l'entourait un être qui lui fût absolument dévoué, l'aimant absolument pour elle ; qui dût lui rendre la vieillesse moins amère, lui fermer les yeux, et l'aimer encore au delà du tombeau ; c'est qu'il manquait à son cœur le bonheur d'être mère.

Un de ses amis, le plus vrai, heureux dans sa vieillesse de se sentir revivre dans un fils, dans une fille, et d'être l'objet de leurs soins empressés, disait à madame Belmont : « Mon amie, adoptez un enfant ; l'amitié que vous lui porterez vous attachera de nouveau à la vie, et vous vous apprêterez ainsi un appui pour vos vieux jours.

« — Je le voudrais, répliquait madame Belmont, mais je suis déjà trop âgée pour me charger d'un jeune enfant : je n'aurais peut-être pas le bonheur de le voir s'élever selon mes désirs ; un roseau est trop fragile d'ailleurs pour que j'en puisse faire mon bâton de vieillesse. Il me faudrait une jeune personne déjà formée, pour pouvoir compter sur son secours ; mais le serait-elle selon mes goûts, et surtout selon mon cœur ? »

Dans cette indécision le temps s'écoulait, et madame Belmont passait sa vie au sein des plaisirs, mais dépourvue du bonheur.

Sur ces entrefaites, deux de ses parentes, presque sans appui, lui furent recommandées.

L'une, fille d'un sous-préfet, venait de perdre son père, qui l'avait laissée sans fortune ; depuis longtemps elle n'avait plus de mère, et ne pouvait être mieux confiée qu'aux soins de madame Belmont.

Celle-ci ayant entendu parler de la brillante éducation qu'avait reçue sa petite cousine, qui depuis deux ou trois ans était la coqueluche du pays qu'elle habitait, se fit une grande fête de la recevoir.

« Elle m'aidera mieux que personne à faire les honneurs de chez moi à mes nombreux amis, pensait-elle ; il ne sera bruit dans la capitale que de mes agréables réunions. Combien j'aimerai une si charmante personne, et je me glorifierai de lui tenir lieu de mère ! »

L'autre jeune fille avait été élevée par un oncle, curé d'un petit village au fond de la Normandie ; elle n'avait pas de père, mais une mère vertueuse, qui prenait soin des vieux jours de son digne parent.

Celui-ci se sentant appesantir par l'âge, et ne pouvant léguer à sa pupille que l'éducation solide qu'il lui avait donnée et ses plus touchantes bénédictions, écrivit à madame Belmont pour l'engager à recevoir sa jeune parente.

« C'est une villageoise bien gauche, dit-il, mais bonne, mais pure, et qui, comme l'arche d'alliance des Israélites, doit attirer les faveurs du ciel sur ceux qui l'accueilleront. »

Cette supplique était touchante, et madame Belmont était trop sensible pour la rejeter. Elle répondit donc au bon curé qu'elle attendait sa jeune cousine, et la recevrait avec plaisir ; mais intérieurement elle était contrariée

d'avoir chez elle une petite villageoise, ignorante de tous les usages de la société, qui prêterait peut-être à rire, par ses gaucheries, à tous ces aimables convives.

« Ce n'est pas là la fille qu'il me faut, dit-elle ; la charmante Floresca sera bien mieux mon fait, car elle a reçu l'éducation que j'eusse donnée à ma fille, si j'avais eu le bonheur d'en élever une.

» Recevons-les toutes deux néanmoins ; et si au bout de quelques mois je m'aperçois que la petite sauvage ne peut s'apprivoiser, eh bien, je la renverrai, chargée de mes bienfaits, dans son pays, près de sa mère ; j'aurai fait deux heureuses, et je le serai sans doute moi-même auprès de ma chère Floresca. »

Cette détermination étant prise, madame Belmont fit préparer les deux appartements de ses pupilles.

Celui de Floresca était brillant de glaces, de dorures ; les meubles les plus somptueux y furent placés ; un beau piano, une riche bibliothèque n'y furent point oubliés.

Pour l'appartement d'Annette, il fut beaucoup plus modeste ; d'ailleurs madame Belmont ne le considérait que comme un pied à terre.

C'est Floresca qu'on lui présente la première. Quoique dans ses habits de deuil, elle a la tournure la plus élégante, elle est d'une éclatante beauté, et se présente avec une aisance, une grâce qui enchantent sa bienfaitrice. Celle-ci veut que dès l'instant la jeune demoiselle l'appelle sa mère.

Tous les nombreux amis de la riche veuve sont un peu déconcertés de voir cette belle et aimable parente, qui va devenir la seconde souveraine de la maison. Ils ne peuvent cependant s'empêcher de rendre hommage aux grâces et aux talents de Floresca, qui est une pianiste distinguée. On l'accueille, on la fête, et madame Belmont jouit déjà d'un orgueil maternel en considérant sa pupille entourée d'une partie des hommages dont elle-même était l'objet.

Un mois après madame Dubois amena sa fille.

Celle-ci est bien faite, comme toutes les femmes du pays de Caux ; mais elle n'est point décidément jolie : la petite vérole a laissé quelques traces sur son visage ; ces traces gâtent la pureté de son teint, la finesse de ses traits. De plus, l'embarras qu'elle éprouve en entrant chez sa riche parente la rend tout à fait gauche en s'y présentant ; elle fait une petite révérence

qui fait voltiger les barbes de son grand bonnet. Ce salut, ce costume sont bien peu analogues avec ceux des élégantes qui abordent d'ordinaire madame Belmont dans son magnifique salon.

Cette dame néanmoins accueille ses parentes avec amitié ; elle leur dit qu'elle est heureuse d'être dans une position assez aisée pour pouvoir être utile à sa petite cousine, et en même temps à la mère de cette bonne enfant. A ces mots les yeux d'Annette se remplissent de larmes ; elle prend la main de madame Belmont, la serre sur son cœur ainsi que celle de sa mère, et, d'une voix provinciale, mais avec un accent touchant, elle dit : J'aurai donc encore quelqu'un à aimer ici quand je n'y verrai plus ma mère !

Ce mot va droit au cœur de sa parente ; elle a envie de dire qu'elle n'a point l'intention de séparer la fille de la mère ; que dans peu Annette retournera aux lieux qui l'ont vue naître ; qu'elle y peut même aller de suite, que ses bienfaits l'y suivront, etc., etc. ; mais deux choses retiennent la bonne dame : la première, la crainte de paraître dédaigner sa jeune cousine ; la seconde, le désir de connaître davantage un être dont la sensibilité la touche.

Au bout de quelques jours, madame Dubois, qui ne peut longtemps abandonner son oncle, prend congé de sa cousine, après avoir embrassé mille fois sa fille. Annette verse d'abondantes larmes, et promet à sa mère de ne jamais oublier ni elle ni les bonnes instructions qu'elle en a reçues ; elle la charge en même temps des lettres, des paroles les plus tendres, et de tous les petits cadeaux qu'elle a pu imaginer pour son oncle et les jeunes compagnes qu'elle a laissées en Normandie.

Ces dons sont le fruit de ses économies depuis plusieurs années, et elle n'a pas craint de tout dépenser pour envoyer des souvenirs aux amis du pays.

Enfin la maman est partie. Pendant quelques jours Annette est bien sérieuse ; elle ne répond que quelques mots à toutes les paroles qui lui sont adressées. Son cœur est plein, il déborde et remplit ses yeux de larmes aussitôt que madame Belmont lui dit un mot d'amitié ; alors seulement elle sourit, sa physionomie perd la taciturnité qui y est empreinte depuis le départ de madame Dubois, et prend une expression angélique de douceur et de tendresse.

Madame Belmont aperçoit avec plaisir l'effet agréable que produisent ses attentions sur l'âme de sa nouvelle pupille, et s'attache à elle par la seule

sympathie du cœur. « Appelle-moi ta tante, lui dit-elle un jour ; je la suis à la mode de Bretagne, et ce mot équivalait presque à celui de mère.

« — Qu'il est doux alors ! s'écrie Annette ; ah, ma tante ! qu'il est bien l'expression de ce que je sens pour vous ! »

Cependant Floresca ne paraissait pas trop enchantée de l'arrivée de sa jeune parente. Quand madame Belmont lui disait à l'oreille : « Tâche de distraire Annette, » les moyens qu'elle employait ne produisaient aucun effet sur la petite provinciale.

Il n'y avait point dans la première ces manières touchantes, ces paroles amicales, ces attentions qui plaisent, qui entraînent.

Floresca l'emmenait dans sa chambre, lui montrait ses belles robes, ses bijoux, ses dessins ; lui faisait entendre des sonates, moins pour lui être agréable que pour l'étonner et briller elle-même. Le chant plaisait bien mieux à Annette que les morceaux savants que lui jouait Floresca ; mais comme elle répéta, de la voix la plus douce et la plus touchante, le refrain de l'une des romances que lui chanta la virtuose :

Je veux revoir ma Normandie,
C'est le pays où j'ai reçu le jour.

et que madame Belmont dit : « Mais elle a des dispositions, ma petite nièce ; je lui ferai apprendre la musique. » Floresca cessa bientôt de lui répéter cette romance.

Annette alors jeta les yeux sur la bibliothèque.

« Ah, ma cousine ! quel bel assortiment de livres, dit-elle ; me permettez-vous d'y jeter les yeux ?

« — Volontiers ; mais je ne sais s'ils auront le pouvoir de vous distraire, moi-même je ne trouve rien ici qui soit capable de m'intéresser : ce sont des antiquités..... D'ailleurs, au village vous avez peu contracté, j'imagine, le goût de la lecture. Qu'auriez-vous lu ?

« — Ah ! de forts bons livres de la petite bibliothèque de mon oncle.

« — Et son bréviaire, peut-être ?

« — Quelquefois, lorsqu'il avait mal aux yeux.

« — Quel ennui, ma chère !

« — Non, cela ne m'ennuyait pas ; j'étais si charmée de rendre service à ce bon vieillard ! Mais voyons ces livres : Rollin !..... J'ai lu toute son Histoire Ancienne avec mon oncle, Bossuet, Fénelon aussi ; Racine... Ah ! c'était pour ma récréation qu'il me permettait cela. Je sais Esther et Athalie presque tout entières.

« — Pauvre cousine ! Et vous vous amusez de ces vieilleries ?

« — Mon oncle prétend que ce sont des œuvres immortelles ; je croyais qu'elles ne pouvaient vieillir.

« — Votre pauvre oncle radote comme tous les vieillards, dit Floresca d'un air moqueur ; s'il lisait toutes les pièces nouvelles, il trouverait bien un autre intérêt.

« — Mon oncle m'a défendu d'en aller voir.

« — Et vous lui obéirez ?

« — Sans doute.

« — Mais vous iriez au spectacle, il ne le saurait pas.

« — Non ; mais moi je le saurais, et ne pourrais trouver de charme à lui désobéir.

« — Pauvre idiote ! dit à part soi Floresca.

« — Voici tout Florian, continua Annette ; je connais ses fables, que je trouve charmantes ; mais je n'ai point lu ses autres ouvrages.

« — Vous trouvez des fables charmantes ? Pour moi, depuis l'âge de six à sept ans qu'on m'en faisait apprendre pour les répéter à mon père, j'ai laissé tout cela de côté ; il est des lectures de tout âge.

« — C'est singulier ! mon oncle dit souvent qu'on ne doit jamais se lasser des fables de La Fontaine ni de celles de Florian ; et moi je le croirais : elles sont si joliment contées ! on y trouve tant de morale !

« — Vous aimez la morale ? Quoi ! à seize ans vous aimez la morale ! » dit Floresca ; et elle se mit à rire en répétant ; Pauvre Annette ! c'est bien la nièce d'un curé... »

Celle-ci cependant emporta toutes les œuvres de Florian, et se rendit chez madame Belmont.

« Ma tante, dit-elle, veuillez me désigner là-dedans ce qui me convient le mieux, et ce qu'il est bon que je ne lise point. Mon oncle m'a dit qu'il est quelques Nouvelles que je ne dois point lire encore.

« — C'est bien, ma chère Annette. Tiens, tu liras : Numa Pompilius, Camiré, Sélico ; mais ces deux nouvelles sont dans le même volume qu'une autre que je ne voudrais pas que tu lusses.

« — C'est bon, ma tante ; désignez-la-moi, je vous prie.

« — Ne te laisseras-tu pas tenter ?

« — Oh ! pour m'en empêcher, je ne lirai pas seulement la première ligne ; c'est toujours ainsi que je faisais quand mon oncle me défendait de lire quelque chose.

« — Aimable ingénuité ! dit madame Belmont, en déposant un baiser sur le front candide de la jeune fille.

« — Ma tante, si vous voulez que je lise tout haut, tandis que vous brodez ? dit Annette ; le temps est triste aujourd'hui, il ne vient personne, cela vous désennuiera peut-être ?

« — Volontiers, ma bonne petite. »

Et la tante trouva tant de charme à la façon de lire de la jeune fille, qui n'avait eu d'autres maîtres de déclamation qu'un organe agréable et la sensibilité de son cœur, que cette dame convint avec sa nièce que tous les jours, à la même heure, Annette viendrait dans son boudoir, et que, pour n'être point dérangées par les importuns, on ferait dire par les domestiques que ces dames étaient à leur toilette. « Ce mensonge n'en est pas un, ajouta madame Belmont ; il est reçu dans le monde pour dire poliment aux gens qu'on veut être libre. »

Pendant les douces heures que cette dame passait tête-à-tête avec Annette à faire échange avec elle de pensées, de réflexions, de sentiments, heures fortunées qui remplissaient le vide du cœur senti depuis si longtemps par la riche veuve, Floresca, seule dans son appartement, s'occupait d'elle, essentiellement d'elle ; le soin de sa parure l'occupait surtout considérablement. Tantôt elle nattait, dénattait, frisait, défrisait, refrisait ses cheveux pour leur faire prendre le pli qu'ils devaient avoir le soir à l'assemblée de sa tante ; ensuite elle repassait jusqu'à satiété le morceau brillant qu'elle devait y jouer. C'était bien, sans doute : il est bon de cultiver ses talents ; c'est seulement le motif qui l'y portait qui rendait cet exercice peu louable. Au lieu de songer seulement à plaire à sa tante et à divertir la

compagnie rassemblée chez elle, Floresca ne rêvait qu'à la gloire qui lui en reviendrait ; elle serait citée comme une virtuose ; elle l'emporterait sur toutes les personnes qui joueraient ; elle exciterait l'envie de toutes les dames, etc., etc.

Annette, qui se levait matin et dont la toilette était bientôt faite, cultivait aussi la musique avant de descendre chez sa tante. Quelquefois, enchantée de l'air que son professeur venait de lui solfier, elle le fredonnait devant madame Belmont, qui, entraînée par l'accent doux et touchant d'Annette, et par la mélodie des airs qu'elle répétait, l'accompagnait sans s'en douter, et se surprenait formant avec elle un duo que la sympathie seule improvisait.

C'est en chantonnant, et appuyée sur le bras de sa petite nièce, que madame Belmont descendait gaiement se mettre à table. Là les attendait Floresca, qui riait du bout des lèvres du concert que formait cette voix novice et cette voix cassée. Il lui fallait toute sa politesse et toute sa crainte de déplaire à sa tante pour ne pas éclater. Mais on pouvait découvrir la moquerie qui perçait dans l'expression de sa figure et dans les éloges qu'elle donnait aux cantatrices.

« Comment, ma tante, mais vous chantez bien encore ! et vous, Annette, pour le peu de temps, ce n'est point mal ! » etc., etc.

Madame Belmont, malgré la prédilection qu'elle croyait avoir pour Floresca, à cause de sa beauté et de ses talents, n'était point la dupe de la pensée de la jeune personne ; elle n'en accusait qu'elle-même d'oser chanter ainsi devant une si grande musicienne ; elle se promettait alors de ne plus écorcher la délicatesse de l'oreille de sa fille adoptive par des sons enrôlés et des cadences tremblottantes ; elle se réservait ses retours de jeunesse pour la novice Annette, qui s'en accommodait ; elle admirait plus que jamais le beau talent de Floresca, mais elle éprouvait, sans s'en douter, que ce qu'on admire, ce qui surprend, n'est pas toujours ce qui touche, ce qui entraîne, ce qui charme le plus, et en un mot ce qu'on aime davantage.

Elle se tenait donc toujours à distance de Floresca, quoique en se plaisant à l'appeler sa fille en public ; car personne n'est exempt du petit grain de vanité auquel l'espèce humaine est sujette ; mais dans le particulier c'était Annette, la bonne Annette, qui sous le nom de nièce était la véritable fille, la compagne fidèle et bien aimée de madame Belmont.

Sans se rendre raison de ce qu'elle éprouvait, ni de ses intentions pour l'une ou pour l'autre de ses pupilles, elle ajourna à bien longtemps le départ de la petite villageoise, et en conséquence s'occupa de lui organiser une toilette de ville.

Les étoffes les plus simples étaient toujours celles qui plaisaient le mieux à Annette.

« Pourquoi, mon enfant, ne veux-tu pas être mise comme ta cousine ? lui dit un jour sa bienfaitrice. » Floresca, en effet, avait quitté le deuil, et avait toujours la toilette la plus recherchée.

« Cela va à ma cousine avec sa jolie figure, répondait la modeste fille ; mais, moi, je croirais renier mes parents et les compagnes de mon jeune âge si je prenais une mise si différente de la leur. Imaginez que je sois dans un de vos cercles, parée de gaze, de fleurs, de perles, etc., et que ma mère et quelques-unes de mes jeunes amies arrivassent avec leurs grands bonnets et leur mise de campagne pour m'embrasser, je suis sûre qu'en m'apercevant elles feraient un pas en arrière. Fi ! fi ! de la coquetterie, si elle m'éloignait jamais de ce que j'aime ! Et mon bon oncle, que penserait-il s'il me voyait vêtue d'une manière si mondaine ? Annette, me dirait-il, où est la simplicité que j'avais cru te faire aimer ? Elle décorait, tu le sais, la Mère du Sauveur, et toi, si loin d'elle pour les vertus, tu veux briller !... Et les pauvres, qui devraient jouir de l'abondance où tu te trouves, comment pourras-tu les soulager, si tu t'habitues à aimer le luxe ?

« Ma tante, ajouta Annette en se jetant dans les bras de madame Belmont, puisque vous avez la bonté de me traiter comme votre fille, et quo vous voulez dépenser pour moi autant que pour ma cousine, laissez-moi choisir mes ajustements, et faites-moi cadeau du surplus, cet arrangement me rendra bien heureuse.

« — Puisque tel est ton goût, mon enfant, je te donnerai, ainsi qu'à Floresca, une somme mensuelle pour ta toilette ; tu en feras ce que bon te semblera. »

Oh ! qu'Annette fut enchantée ! avec quelle expression de sensibilité elle remercia sa tante !

« Quoi donc ! pensa cette dame, Annette aimerait-elle l'argent, et mériterait-elle le reproche qu'on fait à ceux de son pays ? »

Mais quand vint le premier jour de l'année, comme elle fut agréablement détrompée par les présents qu'Annette envoya à sa mère et à son oncle ! L'une eut un manteau bien chaud et bien douillet, l'autre, de beaux livres qu'il ne pouvait se donner, vu son traitement modique ; quelques-unes de ses compagnes, de jolis ajustements du pays, et plusieurs pauvres du quartier de madame Belmont, des secours dont ils vinrent rendre grâce à cette dame ; car Annette, qui tenait tout de la bonté de sa tante, donnait tout au nom de sa bienfaitrice.

Si l'orgueil de celle-ci était flatté de voir l'effet que produisait dans ses réunions l'aspect brillant de Floresca, son cœur était encore plus touché de la conduite généreuse d'Annette. Comme elle la trouvait touchante, avec sa robe de mousseline blanche, qui allait si bien à sa modestie, à la candeur de son doux visage, et qui décelait surtout la bonté du cœur de sa jeune amie !

Et quand Annette lut la lettre où son oncle accusa la réception des cadeaux, avec quel plaisir madame Belmont embrassa l'excellente enfant !

« Ma bonne Annette, écrivait le curé, remer-
» cie ta bienfaitrice ; elle l'est encore de ta mère
» et de moi, puisque nous nous ressentons de
» ses présents. Il nous ont fait un double plai-
» sir, d'abord parce qu'ils sont un signe de ton
» tendre souvenir ; et puis, parce qu'ils sont
» une preuve que ton excellente amie se plaît à
» cultiver en toi les heureux penchants que tu
» dois à la nature et à l'éducation simple, mais
» vertueuse, que tu as reçue. Tes jeunes compa-
» gnes ne font que parler de toi et de ta bonne
» tante, qu'elles désirent presque voir autant
» que toi-même. Qu'Annette est fortunée d'être
» dans la maison d'une dame aussi bienfaisante,
» disent-elles, son bonheur surabonde et se
» répand jusque sur nous !

» Elles ont bien raison de vanter, en effet, ta fé-
» licité, ma chère fille, ajoutait le digne pasteur :
» la fortune de ta bienfaitrice, dont elle te per-

» met d'employer une partie aux besoins de ton
» cœur, contribue à ta satisfaction présente, et
» te fait placer des arrhes au ciel pour l'acquit
» du bonheur futur ; car je ne doute pas que les
» pauvres ne soient compris dans tes dons. Rends
» grâces à ta digne amie pour toi et pour nous
» de cette bonté qu'elle encourage dans ton cœur.
» Dis-lui que je joins mes prières pour elle à
» celles que je suis persuadé que tu fais tous les
» jours pour elle et pour nous. »

« — Est-ce bien vrai que tu pries tous les jours pour moi ? dit madame Belmont, les larmes dans les yeux, après avoir entendu la lecture de cette lettre.

« — Ah, ma tante ! ne point le faire ce serait me montrer bien ingrate et bien ennemie de moi-même. Prier pour vous, n'est-ce pas invoquer le Ciel pour mon propre bonheur ?

« — Bonne petite, dit madame Belmont, que ne te dois-je pas aussi pour les douces sensations que tu me fais éprouver ! »

En effet, elle venait de sentir que celles que produit la satisfaction de l'âme sont bien plus pures, bien plus vraies, bien plus touchantes, que celles causées par la vanité.

Désormais lorsque dans une nombreuse assemblée son oreille paraissait flattée des éloges qu'on lui faisait de sa fille adoptive, de l'élégante Floresca, ou des sons brillants qui résonnaient sous les doigts de l'habile pianiste, une musique bien plus harmonieuse faisait vibrer le cœur de madame Belmont et le pénétrait de joie ; c'étaient les actions de grâces des pauvres qu'Annette avait soulagés, et celles que le bon curé lui adressait à elle-même pour le perfectionnement du cœur de sa pupille.

Ses yeux attendris se portaient alors sur Annette avec une expression de tendresse indéfinissable ; et lorsqu'on la croyait occupée de la seule Floresca, Annette et l'heureux naturel de cette chère enfant lui revenaient seuls à la pensée.

Tout dans la jeune provinciale avait en effet de quoi charmer, et chacun, sans s'en douter, éprouvait la douce influence de son caractère.

Cette espèce de petite paysanne, d'abord si gauche et si embarrassée, fit mieux les honneurs de la maison, lorsqu'elle osa se livrer à l'expansion de sa bonté habituelle, que cette Floresca, qui, dans le monde depuis longtemps, avait été à même de faire un cours de politesse.

Tandis que Floresca, au piano, était la muse qu'on écoutait, qu'on admirait, qu'on enviait, qu'on haïssait peut-être, car aucune dame n'osait jouer après elle, ce dont les pères, les maris, les frères à leur tour n'étaient point flattés ; ou, tandis qu'assise gracieusement sur un divan, brillante de beauté, de toilette et d'une gaieté d'emprunt, elle semblait dire : Regardez-moi, écoutez-moi, je suis la divinité qu'on encense ici ; Annette, avec Une mise simple, qui faisait briller celle des autres dames, circulait sans bruit dans le salon de sa tante pour voir si chaque personne était convenablement placée, demandait à celle-ci des nouvelles de sa mère malade ; entretenait celle-là de ses jeunes enfants ; organisait les jeux qui amusaient les autres ; les réunissait près de ceux dont la compagnie leur plaisait, ou dont la connaissance pouvait leur être utile ; prévoyait les besoins de ce vieillard, de cette dame en convalescence ; empêchait les jeunes demoiselles de s'ennuyer à faire trop longtemps les belles au salon ; les emmenait danser dans une autre pièce, ou courir dans le jardin ; prenait soin de rajuster la parure de celle-ci, de chercher l'éventail de celle-là ; en un mot, concourait aux besoins et aux plaisirs de tous, n'était jamais occupée d'elle-même, et faisait si bien sans y songer, que chacun l'aimait, et que tous eussent été bien fâchés de ne la plus voir chez sa tante.

« C'est singulier, dit un jour madame Belmont à cet ami qui l'avait engagée à faire choix d'un enfant, Floresca avait l'habitude du grand monde, Annette n'y avait jamais été ; cependant je remarque que chacun aime mieux cette petite que sa cousine. Pendant huit jours que, pour une indisposition, Annette a gardé sa chambre, tout était triste et morne au salon. Floresca cependant y a payé de sa personne plus que de coutume ; elle sait dire un mot piquant à propos, et a cet usage du monde que l'autre n'a point encore eu le temps d'acquérir.

« — Il est vrai, répondit ce monsieur ; mais c'est que l'une, habituée à briller dans un cercle, n'y est que pour elle, ne songe qu'à y obtenir des hommages ; l'autre, au contraire, par cet instinct du cœur qui lui est propre, sait deviner ce qui convient aux autres, ce qui leur plaît, ce qui les touche ; elle a la véritable politesse, celle qui s'imite dans le monde peut-être, mais

qui ne s'apprend pas. C'est ce tact de sensibilité qui la fait agir sans calcul pour le bien-être et l'agrément de chacun, comme elle aimerait qu'on le fît pour elle : de là, ces attentions, ces prévenances qui réussissent si bien pour gagner les cœurs. Cela est si vrai, ajouta l'ami de madame Belmont, que moi, qui admire Floresca pour sa beauté et pour ses talents, je préfère Annette pour son amabilité, et que mon fils, qui est sur le point de se choisir une compagne, est de mon avis.

« — Est-il possible ? dit madame Belmont ; ah ! que j'aimerais voir Annette unie à un jeune homme aussi accompli que votre cher fils ! Il viendrait habiter mon hôtel ; cette chère enfant ne me quitterait pas : doux projet ! Cependant, avant que ce soit elle que je choisisse pour fille, au lieu de Floresca, je dois à toutes deux une épreuve, car je ne veux pas être taxée d'injustice.

« — Bien, mon amie, dit M. Mire court ; mon fils est jeune : nous attendrons. »

Quelque temps après cette conversation, madame Belmont parut triste et préoccupée. Interrogée par Annette, et ensuite par Floresca sur le sujet de son chagrin, elle parla d'un procès dont la perte pouvait entraîner celle de toute sa fortune.

« Chère tante, à votre âge, quelle privation ! s'écria Annette.

« — Ciel ! que deviendrai-je ! s'écria Floresca. »

A quelques jours de là, la riche veuve parut désolée : « C'en est fait, dit-elle, je suis ruinée ! Je vais quitter cet hôtel ; mes pauvres enfants, désormais vous allez être restreintes, avec moi, à une bien modique existence, et pourtant j'ai besoin de vous pour me consoler. Si je pouvais me déterminer à quitter Paris, j'irais dans ton pays, Annette : il y fait bon à vivre ; avec ce qui me reste nous pourrions être encore dans l'aisance ; mais j'ai à Paris mes habitudes, mes amis, je ne pourrais m'accoutumer à la vie de province.

« — Pauvre tante, on peut cependant y être bien heureuse, je vous assure ; mais puisque vous ne pouvez vous déterminer à en essayer, restez à Paris ; renvoyez vos domestiques, je vous en servirai.

« — Quant à moi, dit Floresca, je vais écrire à mon oncle, qui est banquier à Nantes ; une personne le gênera moins, dans sa riche maison, que moi, chère maman, dans votre petit ménage.

« — Mais tu aideras Annette dans les soins généreux qu'elle veut prendre.

« — Cela est bon pour une villageoise ; mais moi, vous le savez, j'ai aussi d'autres habitudes ; je ne pourrais vivre dans ce cercle borné, je tomberais malade. A quoi, d'ailleurs, me serviraient mes talents ?

« — Ils eussent pu, dit madame Belmont, servir à récréer et même à soutenir votre mère adoptive, Floresca ; mais il aurait fallu pour cela sentir ce que vous ne sentez pas. Je n'ai donc qu'une fille, une véritable fille, qui ne m'abandonnera jamais, n'est-ce pas, mon Annette ?

« — Non, ma mère, ma seconde mère ; mais si Dieu rappelait à lui mon oncle, n'est-ce pas que maman viendrait avec nous, et que je pourrais partager mes soins entre les deux êtres que j'aime le plus au monde ?

« — Avant peu, ma bien-aimée, tu lui seras réunie pour ne plus la quitter ; mais je n'en serai pas moins ta mère, non une mère pauvre et délaissée par l'une de ses filles adoptives ; mais une mère riche, opulente, qui se fera toujours un plaisir de te faire participer à son sort fortuné.

« — Est-il possible ! c'était une feinte ? » dirent les deux jeunes personnes.

Et Floresca se mit à pleurer ; mais ces larmes touchèrent peu sa tante : elles portaient d'un fonds de personnalité trop peu honorable.

Madame Belmont lui dit pourtant avec douceur : « Ne pleurez point, mon enfant : je suis votre tante, je suis riche, vous êtes orpheline ; je connais les devoirs que la société, la nature et la religion m'imposent : je vous doterai et vous marierai convenablement. Mais pour toi, mon Annette, tu es ma fille, ma véritable fille, dont je ne veux me séparer jamais. »

Peu de jours après cette conversation, le bon curé et la mère d'Annette arrivèrent ; ils venaient tous deux bénir l'union de leur enfant chérie, et passer leurs derniers jours auprès d'elle et de madame Belmont.

Celle-ci maria Floresca à un jeune fashionable enchanté de sa beauté, de ses talents et de sa dot. Cette union, qui n'avait point les bases solides de la véritable estime mutuelle, de la sympathie des sentiments et des caractères, ressembla à mille autres qui ont lieu dans le monde. Tout y fut brillant en

apparence, rien n'y fut heureux en réalité. Les époux, aux yeux de la société, où ils passaient presque tous leurs instants, paraissaient les mieux unis, les plus heureux ; mais dans le particulier chacun vivait pour soi, et éprouvait ce vide du cœur, juste châtiment de la manie de briller qui les dominait, et dont chacun avait fait jusque là son idole. Je ne sais, quand ils seront vieux, quand ils s'apercevront que tout ici-bas n'est que vanité, et que les jouissances qu'elle produit sont peu durables, s'ils trouveront en eux-mêmes et dans leurs enfants de quoi les dédommager de l'inconstance du monde, où ils ne seront plus applaudis ? Pour moi, je crains que non. Leur maison, quoique fastueuse, n'est pas toujours fréquentée par ce qu'il y a de mieux et de plus aimable. Celle de madame Belmont et du jeune ménage, au contraire, le sera toujours par les vrais amis qu'a su se concilier le caractère bienveillant d'Annette. Ces plaisirs là viennent du cœur ; ils seront durables comme lui.



*Chère tante dit Annette à votre âge qu'elle privation
et moi que deviendrai-je ! s'écria Florisca. p. 158.*

Quand le jeune couple ne sera plus occupé de rendre la vie douce et agréable aux vieux parents dont il est entouré, de jeunes enfants, instruits à l'école de l'union, de la tendresse, d'une mutuelle prévenance, sauront, à leur tour, embellir l'existence de leurs parents.

« Mes amis, dit quelquefois le bon curé à sa nièce et à son neveu, donnez d'abord à ces chers objets de votre amour une instruction morale et religieuse, en un mot une bonne éducation. Tâchez même qu'ils acquièrent des talents, cette ressource contre le malheur, ce préservatif contre l'ennui ;

mais tâchez surtout de leur inculquer un fonds de bienveillance propre à leur faire aimer les autres et à en être chéris.

Vous le savez, cela réussit beaucoup mieux pour le bonheur de la vie que tous les prestiges de l'amour-propre, que toutes les séductions de la vanité. Je le dirai même, indépendamment de l'espoir futur que ce fonds de charité peut inspirer et réaliser, la bienveillance fait plus pour le charme de la société, oui, elle plaît mieux dans le monde que tous les talents les plus brillants : ma bonne Annette, tu en es la preuve. Non, rien ne séduit comme la vraie politesse, cette amabilité qui a sa source dans le cœur, et que l'usage ne saurait donner. »



L'INSPECTRICE DU PENSIONNAT DE JEUNES DEMOISELLES.

Parmi les pensionnaires de madame Halorf, institutrice à Paris, avant la révolution de 1793, il y avait deux cousines qui se ressemblaient assez pour la figure, mais dont les caractères étaient différents. Pauline, l'aînée, était réfléchie, studieuse, sensible ; Adèle, la plus jeune d'une année, était vive, dissipée, légère.

Outre que le tempérament, le genre d'esprit et mille causes qui concourent à la diversité des caractères, agissaient probablement sur elles pour les rendre différentes d'humeur : la première, séparée de son père et de sa mère, qui géraient un bien considérable en Amérique, se trouvait depuis sept ans sous l'égide de madame Halorf ; et comme cette dame était parfaite pour l'état qu'elle avait embrassé, la jeune fille n'avait pu que gagner à l'entière dépendance où elle se trouvait.

Née à Saint-Domingue, de parents riches, entourée de nègres qui faisaient la cour à leurs maîtres par les soins empressés qu'ils prodiguaient à leur enfant chérie ; fort gâtée d'ailleurs par son père, Pauline avait eu grand besoin d'être transplantée en France pour y recevoir une éducation plus raisonnable et mieux en rapport avec l'égalité qui doit exister entre les hommes.

Il lui avait semblé avoir beaucoup à souffrir dans les premiers temps qu'elle s'était trouvée en pension. Plus de père souriant à ses moindres saillies, plus de nègres préposés à prévenir tous ses désirs, plus de domination sur personne ; une dépendance au contraire absolue envers son institutrice et les autres maîtresses du pensionnat ; des égards même et de la politesse avec les bonnes de la maison. Elle était absolument changée d'hémisphère, et au physique et au moral.

S'endormait-elle, personne n'était là pour la bercer : s'éveillait-elle, il n'y avait point à son chevet une négresse avec un éventail, pour chasser les mouches qui pouvaient la tourmenter ; s'habillait-elle, nulle bonne ne lui mettait ses bas ; et lorsqu'on l'avait peignée, il fallait qu'elle-même serrât son bonnet de nuit et tous les petits ustensiles qui avaient servi à sa toilette ; plus tard, il lui fallut même apprendre à faire tout cela seule.

En classe, c'était elle qui devait encore mettre en ordre ses livres et ses cahiers ; à la promenade, il n'était plus question de palanquin pour la porter quand elle était fatiguée, ni de parasol étendu sur elle pour préserver son teint de l'influence de l'air ; ses pieds devaient lui servir pour parcourir le Luxembourg ou le Jardin des Plantes, et sa main pour soutenir l'ombrelle propre à garantir sa tête des rayons du soleil.

Il lui fallut renoncer à sa qualité d'idole, de reine du logis, comme elle l'était chez son père. En pension elle n'était au-dessus de personne ; là où le savoir et la bonne conduite sont tout, elle se trouvait, au contraire, inférieure à ses compagnes par son âge et son peu d'instruction ; ses belles robes lui furent même inutiles pour se relever à leurs yeux ; car il lui fallut endosser l'uniforme des autres pensionnaires.

Quelle réforme ! comme elle parut d'abord désagréable à Pauline ! Mais ce qui lui sembla surtout le plus pénible, ce fut d'être séparée de ses parents.

C'est sa mère qui, voyant le danger que courait sa fille d'être mal élevée à la ville du Cap, qu'elle habitait, avait décidé son mari à l'envoyer en France, chez l'institutrice qui avait fait son éducation. Cette mère, sensible et éclairée, avait dit à la chère enfant, qu'elle avait conduite elle-même à Paris : « Ma bien-aimée, je t'amène chez ma seconde mère, apprends chez elle à braver les caprices du sort ; travaille avec ardeur à ton instruction ; car tu ne reviendras sous le toit paternel que lorsque ta digne institutrice me dira que tu es, sous tous les rapports, telle que je puis le désirer. » Quel stimulant pour la petite Pauline, naturellement aimante ! Aussi, les premières effusions de sa douleur passée, elle se livra à l'étude avec courage, et se prêta, sans trop de difficultés, à tout ce qui pouvait améliorer son caractère. Les lettres de la bonne institutrice aux parents de Pauline firent bientôt mention du charme qu'elle trouvait à élever cette aimable enfant qu'elle considérait d'ailleurs comme sa petite-fille, étant née de sa chère Amélie, et les lettres communiquées quelquefois à l'intéressante élève, stimulèrent son zèle et son application.

Lorsque Pauline eut près de quinze ans, madame Halorf répondit à sa maman, qui la consultait sur le désir qu'elle avait de retirer sa fille de pension : « Ma chère amie, je suis fière de mon élève ; tu peux la venir chercher quand bon te semblera. » Heureuse nouvelle ! comme elle était bien propre à satisfaire le cœur d'un père et d'une mère, et avec quel enchantement madame Hamel (c'était le nom de cette dernière) fit ses dispositions pour venir chercher sa fille !

Quant à Adèle, cette cousine qui ressemblait tant à Pauline pour la figure, et si peu pour le caractère, elle avait aussi de l'esprit ; mais tant de légèreté, d'inapplication, qu'elle était bien inférieure, pour le savoir, à sa cousine. Elle avait besoin de rester au moins trois années encore en pension pour que son instruction égalât celle de Pauline ; et cependant, depuis qu'elle savait que celle-ci allait retourner dans sa famille, elle désirait rentrer aussi dans la sienne, après la distribution des prix, temps désigné pour le départ de la jeune Hamel.

Deux ou trois jours avant cette solennité, madame Halorf reçut une visite, et vint dire ensuite à ses élèves que des dames inspectrices parcourant les pensions pour s'assurer de la façon dont les jeunes personnes y étaient élevées, il y en aurait une qui se présenterait le lendemain chez elle ; qu'en conséquence ces demoiselles se tinssent prêtes à lui bien répondre. Grande rumeur dans la classe à cette nouvelle. Les raisonnables, et Pauline était toujours du nombre se hâtèrent de prendre leurs livres, leurs cahiers et de repasser les diverses parties de leur instruction sur lesquelles elles pouvaient encore être faibles.

Quant à la maligne Adèle, elle fit signe à plusieurs compagnes dissipées qu'elle avait quelque chose à leur communiquer. A la récréation elle courut au fond du jardin avec elles, et leur dit : « Mes bonnes amies, avez-vous envie de rentrer bientôt dans vos familles ?

« — Oui ; l'on y est si bien !

« — Ce n'est pas que nous soyons mal ici, dit une d'entre elles ; mais il est si doux d'être toujours près de ses parents !

« — Et de ne plus travailler, s'écria une troisième.

« — Et de ne pas avoir une autre fois la honte que nous allons éprouver, interrompit Adèle, car aucune de nous n'aura de prix cette année.

« — Tu crois ? dit une quatrième.

« — Ah ! j'en suis sûre.

« — Comment sais-tu cela ?

« — En entrant hier dans le cabinet de Madame pour lui montrer une lettre de mon père, j'ai, non sans intention, jeté les yeux sur son bureau, et j'y ai vu le résumé des concours et la liste de celles qui auront des prix cette année : aucun de nos noms n'y était porté.

« — Quelle injustice !

« — Si vous voulez, nous pouvons nous venger, et rentrer dans nos familles.

« — Ah ! nous venger, c'est mal ; la religion le défend ; mais rentrer dans nos familles, c'est bien : le désir que nous en avons prouve notre tendresse.

« — Le projet que je vous propose nous fera retourner chez nos parents ; alors le bien compensera le mal que vous pourrez trouver à mon invention, et nous fera pardonner notre petite espièglerie.

« — Une espièglerie ! ah ! c'est de ton ressort ; conte, conte nous cela vite !

« — Avant que je vous explique mon plan, répondez à cette question : vos parents ne vous ont-ils pas dit tous : Travaillez bien ?

« — Oui, oui, ils nous ont dit cela.

« — Attendez donc... Travaillez bien, ou sinon cette année de pension sera la dernière.

« — On m'a dit cela, dirent plusieurs d'entre elles.

« — On ne me l'a pas dit à moi, répliqua une autre, plus naïve.

« — Eh bien ! on te le dira, interrompit Adèle d'un air impatienté. Voici mon plan.

« — Dis ! dis !

« — Répondons tout de travers à la dame qui va venir nous interroger...

« — Eh bien !

« — Vous ne comprenez pas ?

« — Pas moi.

« — Ni moi.

« — Oh ! vous n'êtes guère malignes, vous autres !

« — Enfin, à quoi cela servira-t-il ?

« — Cette dame dira que nous ne savons rien ; on en instruira nos parents, et, voyant que nous ne pouvons pas apprendre, ils nous garderont chez eux.

« — Tu crois ?..... Mais si au lieu de cela ils nous plaçaient dans une autre institution ?

« — Bah ! celle-ci est ancienne, bien famée ; ils s'en prendront plutôt à nos faibles moyens.

« — C'est pourtant honteux de passer pour des sottes !

« — Bon ! un peu de confusion est bientôt passé ; et puis l'année prochaine nous ne serons pas humiliées à la distribution des prix.

« — Nous ferions peut-être mieux de rester, et de bien étudier pour en obtenir ?

« — Il paraît que tu aimes bien tes parents ! quand tu pourrais tout de suite rentrer chez eux...

« — Mais si cela allait leur faire de la peine ?

« — Bon ! quand nous serons près d'eux, nous montrerons notre petit savoir-faire ; nous les caresserons ; nous serons bien raisonnables, et...

« — Allons, voilà qui est conclu..... Cependant, cette pauvre madame Halorf.....

« — Bah ! elle n'attend pas après nous pour faire aller son pensionnat ; il lui vient tous les jours de nouvelles élèves.

« — Allons... Eh bien ! tu nous diras ce qu'il faut répondre ?

« — Oui, oui ! »

Le lendemain du jour où nos petites espiègles s'étaient si bien concertées, on annonça madame l'inspectrice. Cette dame n'était autre que madame Hamel ; et voici comment elle jouait ce rôle à la pension :

Elle était arrivée la veille sans se faire annoncer, voulant jouir de la surprise de sa fille ; comme on l'introduisit aussitôt chez madame Halorf, cette dame, après les premières démonstrations de joie, lui dit : « Ah ! que n'êtes-vous arrivée quatre jours plus tôt ? que vous auriez joui d'entendre Pauline répondre à toutes les interrogations qui lui ont été faites au concours général !

« — Que je suis fâchée de ne pas avoir été là !. Qu'il m'eût été doux de la reconnaître et d'apprécier son savoir, sans qu'elle m'eût sue près d'elle et que ma présence l'eût troublée ! S'il y avait encore moyen !... Attendez..... il me vient une idée.... » Et elle imagina de paraître comme une inspectrice.

« Volontiers, dit madame Halorf en souriant ; ma chère Amélie est encore espiègle, à ce que je vois... Au surplus, cette feinte ne fera que du bien à mes élèves ; elles vont repasser leurs livres, au lieu qu'elles ne les auraient

point seulement touchés, tant elles sont charmées d'être quittes de l'examen, et occupées des prix qui vont se distribuer bientôt. »

Madame Hamel présumait beaucoup de sa patience quand elle supposait pouvoir attendre au lendemain à revoir sa fille. Elle eut beau s'occuper, en attendant, de commissions et d'affaires pressées, le temps lui sembla si long, qu'elle devança de deux heures celle convenue pour sa visite. Lorsqu'elle arriva au pensionnat, madame Halorf, qui commençait à être âgée, n'était point encore prête à paraître à la classe ; ses sous-maîtresses étaient occupées à mille apprêts pour les prix ; une surveillante seule était avec les élèves : elle courut avertir la maîtresse de la maison de l'arrivée de la dame inspectrice. L'institutrice, qui savait de quoi il était question, ne se pressa point d'arriver ; ainsi voilà madame Hamel seule avec les pensionnaires, et cherchant sa fille parmi elles.

Pauline était justement à étudier au fond d'un bosquet du jardin, avec plusieurs de ses compagnes les plus raisonnables.

C'étaient celles des élèves de la pension qui avaient le moins besoin de repasser leurs livres, car toute l'année ils avaient été lus et relus par elles ; mais le propre du savoir est la modestie, et, quoique les plus instruites, elles doutaient d'elles-mêmes, et travaillaient encore. « Il est cependant bien désagréable de subir un nouvel examen, après celui qui a eu lieu pour les prix, dit l'une d'entre elles.

« — Il est vrai, répondit Pauline, nous croyions en être quittes ; néanmoins, tâchons d'avoir de la présence d'esprit et de l'assurance, car nous devons faire honneur à nos chères institutrices.

« — Oui, oui ; étudions jusqu'à ce qu'on nous appelle, » dirent ses compagnes.

Ainsi l'exemple de Pauline les entraînait au bien ; tandis que celui de la maligne Adèle portait dans la classe l'insubordination et l'espièglerie.

Cependant, depuis plusieurs jours la première était fort agitée ; sa mère, qui devait lui écrire en débarquant au Havre, ne l'avait point fait ; elle n'était pas arrivée à l'époque annoncée ; d'où provenait donc ce retard ? Lui faudrait-il encore recevoir des couronnes en l'absence de sa mère ? Occupée de cette pensée, elle l'avait choisie pour sujet de composition à la

joute du style ; et comme son cœur avait parlé, il avait fait pencher la balance des juges de son côté.

Mais nous oublions que madame Hamel est dans la classe avec les autres élèves : voyons donc comment cela se passe de ce côté. Tout émue, elle considère le jeune troupeau et cherche dans chaque physionomie à reconnaître celle de sa Pauline.

Elle sait que sa nièce est au pensionnat, mais elle ne l'a jamais vue ; car celle-ci était en province quand elle a mené sa fille chez madame Halorf ; la figure d'Adèle la frappe, car ses traits ont du rapport avec ceux de Pauline ; elle est persuadée que cette jeune personne, fort grande pour son âge, est son enfant chérie. Oui ; ces grands yeux noirs, avec ces longs cils et ces sourcils arqués, doivent être ceux de sa fille ; mais comme les regards en sont éveillés, on y remarque plus de malice que de modestie ; ceci ne plaît point trop à la maman.

Cette peau blanche, ces cheveux d'ébène doivent être encore ceux de Pauline, se dit madame Hamel : oh, oui ! je me rappelle cette figure de créole que chacun admirait tant. Qu'il me serait doux de la couvrir de baisers ! Oui ; mais il ne me le sera pas moins de connaître le savoir de ma fille. Allons... retenons notre émotion, et commençons l'interrogatoire.

« Vous savez, dit-elle tout haut, que j'ai mission de m'informer du degré de votre savoir, mesdemoiselles ; oui, chacune de vous sera peut-être un jour mère de famille, il est donc important qu'elle puisse diriger l'éducation de ses enfants. Voyons, ma jeune brunette, veuillez me répondre. Depuis que vous êtes dans cette respectable maison, qu'avez-vous appris ?

« — La grammaire, l'orthographe et la langue française, madame ; l'arithmétique et le calcul...

« — Simplifiez, simplifiez, ma chère ; ces cinq choses n'en font que deux.

« — Madame, vous me demandez ce que j'ai appris, je vous le dis comme je le sais.

« — Voyons, continuez, mon enfant (son trouble l'empêche de me comprendre) ; qu'avez-vous encore appris ?

« — L'Histoire sainte et celle des Israélites ; puis celle de l'Ancien Testament, madame.

« — Mais tout cela est la même chose, ma chère ! (Ciel ! manque-t-elle d'intelligence !) Après ?

« — L'histoire profane, et puis celle des Égyptiens, des Babyloniens, des Mèdes et des Perses, des Carthaginois, des Grecs et des Romains.

« — Voilà bien des mots, ma chère demoiselle ; en me disant l'Histoire sainte et l'Histoire profane, cela suffisait ; faites comme les Spartiates : tâchez de dire beaucoup en peu de mots.

« — Bien, bien, madame ; je ferai comme leur législateur Solon.

« — Vous vous trompez, ma fille, Solon était législateur d'Athènes ; comme Lycurgue, voulez-vous dire ?

« — Ah, oui ! Lycurgue, qui est mort aux Thermopyles avec trois cents Perses.

« — (Quelle confusion dans sa tête !) Léonidas, dites donc, qui a péri avec trois cents Spartiates aux Thermopyles, en voulant empêcher l'invasion des Perses.

« — Quelle invention, madame ?

« — (Allons, en voici bien d'une autre ! elle ne connaît pas même la valeur des mots !) Je ne vous parle point d'invention, mademoiselle ; je vous parlais d'une invasion, c'est-à-dire de l'entrée que font des étrangers dans un pays qui n'est point à eux pour s'en emparer.

« — Ah ! je comprends, madame, comme si les Français allaient conquérir la Bretagne, ou les Espagnols le royaume de Léon.

« — (Eh bien ! il paraît qu'elle a aussi des connaissances bien exactes en géographie !) Mais dites-moi donc quelque chose qui soit à votre avantage, ma petite ?

« — Madame, ce n'est pas ma faute si vous ne trouvez rien de bien dans ce que je dis.

« — (Allons, voilà maintenant qu'elle prend de l'humeur ! Ciel ! faut-il que rien en elle ne soit tel que je l'attendais ! Cependant, madame Halorf qui me dit tant de bien de ma fille !

« Mais cette dame est fort âgée, pensa madame Hamel ; peut-être ne s'occupe-t-elle plus du soin des élèves, et s'en rapporte-t-elle à présent à des sous-maîtresses peu éclairées : ah ! que je serais à plaindre si l'éducation de ma Pauline était manquée ; l'instruction et l'amabilité du caractère sont pourtant des biens que j'apprécie plus que la richesse ! Voyons, se dit-elle encore : c'est sans doute l'émotion qui est cause de tout ceci.) Et de la voix la plus douce la fausse inspectrice continua : « — Combien y a-t-il de parties du discours, mon enfant ?

« — De parties du discours, madame, comment voulez-vous que je vous dise cela ? Il y en a dans toutes les parties du monde ; les uns en font de gais, d'autres de tristes, d'autres d'ennuyeux, comme nous, aujourd'hui.

« — (Eh quoi ! elle est tout à la fois ignorante et impolie ! Que je suis malheureuse si cette enfant est la mienne !) Vous me direz bien sans doute ce que c'est que le nom ? »

Pendant cette question, les grandes demoiselles, qu'on avait été avertir, rentrèrent du jardin ; et comme madame Hamel par sa position leur tournait le dos, elles allèrent s'asseoir, sans bruit, sur un banc qui était au fond de la classe, et cette dame ne les vit pas. Pour Pauline ne se doutant de rien, il lui eût été bien difficile de reconnaître sa mère, qu'elle n'avait pas vue depuis sept ans.

« Le nom de qui, madame ? répondit à-l'inspectrice la maligne Adèle, qui prenait l'air le plus niais qu'il lui était possible.

« — Mais le nom ou substantif, bien entendu.

» — Ah ! le substantif ! C'est ce qu'on ajoute aux noms des choses, pour dire si elles sont belles ou laides, grandes ou petites, etc.

« — Remets-toi donc, dit à demi-voix Pauline à sa cousine, en se plaçant derrière elle ; tu ne sais ce que tu dis. »

(Voyons, dit madame Hamel en elle-même, demandons à d'autres élèves, pour voir si la pauvre tête de ma fille est seule cause de son ignorance. Cependant ces lettres... Oui, mais si quelqu'un les lui dictait...)

« Vous, mademoiselle la jolie blonde, qui êtes près de l'élève qui m'a si bien répondu, quel fut le premier roi chrétien en France, s'il vous plaît ?

« — Songe à la consigne, lui dit tout bas Adèle.

« — Attila, répondit la jeune personne.

« — Attila ! mais il fut surnommé le fléau de Dieu.

« — Chut ! chut ! disait Pauline, qui commençait à deviner l'espièglerie.

« — Et vous, mademoiselle, dit madame Hamel à une autre jeune fille, qu'est-ce que la géographie ?

« — La science des nombres, madame.

« — Ciel ! mais elles ne savent rien du tout !

« — Ah, c'est abominable ! dit tout bas une des grandes ; je vais prévenir madame.

« — Tu as raison, ajouta Pauline, cela pourrait lui faire du tort. » La grande élève partit donc.

« Mademoiselle, dit encore la fausse inspectrice, citez-moi le nom d'un des plus anciens patriarches ?

« — Ce fut Saturne.

« — Comment, Saturne ! mais vous mêlez le saint et le profane !

« — Madame, dit du ton le plus niais la petite conjurée, puisque Saturne avait une grande barbe, ce devait être un patriarche.

« — Oh, pour le coup ! dit tout haut la fausse inspectrice, je ne m'étonne pas que madame Halorf ne soit point encore descendue, elle aurait eu une grande mystification ! Ce n'est pas comme cela qu'autrefois ses élèves répondaient : elle a donc de bien mauvaises coopératrices :

« — Détrompez-vous, madame, s'écria à son tour Pauline ; je suis très-fâchée d'accuser mes jeunes compagnes, mais l'amitié que je porte à ma chère institutrice et à celles qui la secondent avec tant de zèle ne me permet pas de vous laisser dans l'erreur. Ces demoiselles ont voulu faire une espièglerie assurément.

« (Qu'elle est intéressante ! se dit madame Hamel à la vue de Pauline ! Comme elle paraît chérir celles qui l'ont élevée ! Ah ! si c'était...)

« — Madame, pour vous convaincre de l'instruction qu'on donne ici, permettez-moi d'interroger les plus jeunes élèves de madame Halorf, et vous allez entendre comme elles vont répondre. »

Sans en attendre la permission, Pauline, avec un feu qui partait du cœur, une douceur qui montrait son aimable caractère, et un tact où se déployait son savoir et la justesse de son esprit, interrogea les élèves de la petite classe, qui répondirent à merveille.

Pendant que Pauline s'efforçait ainsi de faire briller l'instruction qu'on recevait chez madame Halorf, madame Hamel se disait :

« (Plus je la regarde, plus je crois que c'est là ma Pauline ; ah ! que je le voudrais ! Mêmes traits que ceux qu'elle avait dans son enfance, mais embellis par une physionomie pleine d'esprit, de candeur et de sensibilité !

« Que je voudrais la presser dans mes bras ! Mais si je me trompais !...) » Et à tout moment son teint s'animait du plus vif incarnat, et ses yeux se remplissaient de larmes.

Cependant surmontant son émotion pour donner une leçon aux dangereuses élèves de son ancienne institutrice :

« Bien, bien, dit-elle aux petites ; voilà des enfants qui font honneur à leur maîtresse, et qui prouvent ainsi la reconnaissance qu'elles lui portent. Celles-ci font également bien juger de leur cœur et de leur esprit : elles feront la joie de leurs parents ; mais pour les autres, honte, honte sur elles ! elles ne méritent l'amitié de personne, car elles se sont mises dans le cas de nuire à celle à qui elles doivent tant. Fi ! fi ! je serais bien fâchée d'avoir une fille qui ressemblât à l'une d'elles. » Toutes les coupables baissèrent les yeux à ces mots ; mais madame Halorf, qui entra, soutenue par la grande élève qui avait été la chercher, acheva la punition de toutes les espiègles.

Elle était pâle, tremblante et extrêmement émue de la nouvelle qu'elle avait apprise. Aussitôt qu'elle parut, Pauline s'écria avec un tendre intérêt : « Qu'avez-vous, bonne maman ? vous paraissez souffrir ?

« — Oui, mon amie, je souffre, mais moralement : j'éprouve une grande humiliation, sentiment dont, pour la première fois, je fais l'apprentissage ; mon cœur est blessé dans la partie la plus sensible. Quoi ! parmi des enfants que je considère comme mes filles chéries, il est des ingrates ! Tandis que les unes, tout en acquérant des lumières utiles pour elles, se font une gloire d'en faire refléter les rayons sur moi, d'autres se sont fait un jeu de paraître dans la plus profonde ignorance, pour en verser apparemment le blâme sur leur amie, sur celle qui leur consacre sa vie, qui ne leur veut que du bien ! »

Deux grosses larmes qui coulèrent sur la figure respectable de la bonne madame Halorf firent plus d'effet sur cette personne légère, que n'en eussent produit les plus sévères punitions.

« Madame, ma bonne amie, ma seconde mère, s'écrièrent la plupart des jeunes filles, pardonnez-nous... aucune de nous n'avait réfléchi à la peine que pouvait vous faire cette espièglerie.

« — C'est moi qui ai tout fait, s'écria Adèle en se jetant aux pieds de son institutrice ; punissez-moi seule.

« — Imprudente ! quel motif a pu vous faire risquer de perdre ma maison ?

« — Le désir d'avoir des vacances sans fin, de pouvoir toujours rester près de mes parents.

« — Jolie manière de leur prouver votre tendresse ! Apprenez toutes, jeunes filles, que le moyen de leur témoigner votre affection, c'est d'acquitter de tout votre pouvoir les sacrifices qu'ils font pour vous ; c'est d'en profiter tant que cela vous est possible ; c'est de leur faire honneur, ainsi qu'à moi. »

Pendant cette remontrance, d'abondantes larmes coulaient de tous ces yeux un instant auparavant si gais et si malins, et la sensibilité que provoquait madame Halorf, si fort émue elle-même, passa à ses autres élèves, quoiqu'elles n'eussent rien à se reprocher. Pauline surtout, qui voyait sa cousine seule cause du chagrin qu'éprouvait sa respectable amie, avait son visage inondé de larmes.

« Eh quoi, ma bien-aimée ! dit madame Halorf en lui serrant la main, c'est toi qui pleures avec tant d'amertume ; toi, dont je n'ai qu'à me louer ; toi, qui me consoles de la légèreté de quelque-unes de tes compagnes ; toi, mon élève chérie ; toi, qui laisseras ici tant de regrets, qui fais ma gloire et porteras la joie dans la maison paternelle ! Sèche tes larmes, ma chère fille ; je pardonne à cause de toi à cette jeunesse volage, mais je l'exhorte pour son bien à te ressembler.

« Voyons, ajouta-t-elle en souriant, pour détruire la mauvaise opinion qu'a pu prendre de mon institution la dame qui nous fait l'honneur de nous visiter, laisse, en dépit de ta modestie, briller quelques-unes de tes connaissances. Veuillez la questionner, madame.

« — Cela est inutile, reprit madame Hamel : la manière dont mademoiselle vient d'interroger ses compagnes m'a assez appris ce qu'elle est capable de répondre. Le motif surtout qui l'y a portée m'a charmée : rien ne fait tant d'honneur à une élève que l'affection qu'elle a pour les personnes qui l'ont élevée.

« — Permettez du moins que cette chère enfant vous lise ses compositions de style, cela pourra vous intéresser. Voyons, ma fille, lis ta dernière.

« — Vous le voulez ? » dit Pauline, dont le joli visage prit aussitôt une teinte plus colorée. Et d'une voix timide, mais soutenue par le désir de consoler son institutrice du chagrin qu'elle venait d'éprouver, elle lut ce qui suit :

« Au moment de quitter la tendre amie à qui
« je dois l'amélioration de ce qu'il y a de plus
« noble en moi, de mon âme, de mon caractère,
« de mon intelligence, j'éprouve divers senti-
« ments qui me causent une émotion impossible
« à décrire. Je vais donc me séparer de ma se-
« conde mère, de ses dignes coopératrices, des
« aimables compagnes que je considère comme
« des sœurs ; oui, bien longtemps, pour toujours
« peut-être, je vais les quitter ; et les regrets
« que j'en éprouve sont comme des nuages qui
« obscurcissent à mes yeux l'horizon brillant de
« bonheur que j'aperçois dans le lointain. Là-bas
« les plus tendres parents attendent leur fille
« bien-aimée. » Ici la physionomie de madame Hamel prit une expression de joie et de sensibilité qui ne firent que s'accroître au reste de la lecture.
« Depuis plusieurs années ils se sont
« privés des caresses de leur enfant, de cette vue
« d'amour et de bonheur, pour son bien, sa seule
« félicité. Ah ! jouiront-ils, pour prix de tous
« leurs sacrifices, pour dommage de cette
« entière abnégation d'eux-mêmes, de l'intime
« persuasion qu'elle est telle qu'ils pouvaient le
« désirer ? Comme je tâcherai de me souvenir
« de tous les avis que j'ai reçus, pour parvenir
« à satisfaire mes parents, mes meilleurs amis !
« Et si, à force de zèle, j'accomplis enfin cette
« tâche si chère à mon cœur, comme je serai
« heureuse de porter la joie dans le sein de ceux
« qui m'ont donné la vie ; de verser sur leur ho-
« norable carrière les roses sans épines des doux
« plaisirs de la famille, et de prodiguer enfin à

« leur vieillesse tous les soins dont fut entourée
« mon enfance !

« Mais, hélas ! quand mon imagination se
« retrace le doux tableau du plus grand bon-
« heur qui puisse arriver dans ce monde, de la
« réunion d'une fille aimante avec ses tendres
« parents, l'inquiétude ravit à mes mains la pa-
« lette, et la tristesse efface de mon cœur cette
« esquisse de toutes les joies humaines !

« Ma mère, ma tendre mère ; qui pour ve-
« nir me joindre brave les dangers de l'Océan ;
« ma mère, dis-je, n'arrive pas ; je n'ai point
« de nouvelles de ma première, de ma plus
« chère amie. » A ce mot, madame Hamel versa un torrent de larmes, et
étendit ses bras vers sa fille. « O Dieu ! » continua Pauline d'une voix
émue, quoiqu'en lisant elle ne pût voir le mouvement de tendresse et toute
l'émotion de sa mère,

« Dieu bon et clément, veille sur des jours qui
« me sont si précieux ! aplanis les vagues de
« l'Océan, comble-en les écueils, endors les
« tempêtes, change en zéphyr propice les vents
« qui pourraient être contraires à son retour
« près de moi ; oui, Seigneur, mets le comble à
« toutes tes bontés en me rendant ma mère ! »

« — Ton vœu est exaucé ! s'écria madame Hamel avec l'expression de
la plus vive tendresse ; enfant chérie ! viens dans les bras de celle qui est si
heureuse de te nommer sa fille ! »

Il est inutile de vouloir dépeindre la scène touchante qui suivit ce doux
appel : il n'est pas de termes pour exprimer les félicités du cœur. Qu'il
suffise de savoir que cette scène causa la plus vive émotion à toutes les
personnes qui en furent les témoins ; et que dès lors les élèves dissipées
abjurèrent les défauts qui pouvaient les empêcher de causer une semblable
joie à leur mère. Toutes en voyant madame Hamel si heureuse de retrouver
une telle fille se promirent de marcher sur les traces de l'aimable élève qui
avait eu toujours en vue dans ses études l'entière satisfaction des auteurs de

ses jours. Adèle, surtout, fut la première à venir complimenter sa tante, et à la prier de ne point affliger ses parents par le récit de sa coupable espièglerie. Tout fut promis et excusé dans ce jour de bonheur ; car madame Hamel, qui avait pu apprécier la sensibilité et le bon cœur de sa fille, n'aurait pas voulu lui causer la plus légère peine.

Quelques jours après la distribution des prix, qui ne fit qu'augmenter la joie et la gloire maternelle de cette excellente mère, Pauline, accompagnée de toutes les bénédictions que les dames de la pension versèrent à son départ sur leur élève chérie, se mit en route avec elle pour le Havre ; là elles ne tardèrent pas à s'embarquer pour Saint-Domingue.

Avec quelle satisfaction madame Hamel rendit au sensible époux qui l'attendait impatiemment une fille si digne d'être aimée ! Comme elle jouit de tous les talents, de toutes les connaissances, de toutes les vertus que chaque jour cet excellent père découvrait en sa Pauline !

Mais ce qui ajouta encore à la satisfaction de ces heureux parents, ce furent les marques d'admiration et de dévouement que tous les nègres qui les entouraient donnèrent à leur aimable fille, en la voyant embellie de tous les charmes de la nature, et parée de toutes les grâces que la bonne éducation répandait sur elle. « Qu'elle est belle, petite maîtresse à nous ! disaient-ils, belle surtout parce qu'elle est bonne ! L'aut'jour, quand Mirza a voulu veiller près du lit à elle : Va te coucher, te reposer, ma fille, lui a dit bonne Liline à nous : le bon Dieu a fait le dormir pour les noirs comme pour les blancs ; et quand nous avons voulu la porter en palanquin, pour ne pas fatiguer petits pieds à elle, bonne Liline a dit encore à nous : Jambes à moi sont faites pour marcher, et pauvres nègres pour se reposer quand ils ont bien travaillé : ah ! qu'elle est belle, petite blanche à nous, elle est si bonne ! »

Et lorsque le dimanche soir, voulant causer de la joie aux moindres domestiques de la maison, elle faisait danser ces pauvres nègres au son de son clavecin, comme ils étaient heureux ! Beaucoup aimaient mieux rester en extase à la regarder que de se livrer au plaisir de la danse : « Bonne petite maîtresse à nous être venue comme un ange descendu du beau ciel bleu pour réjouir cœurs à nous et faire oublier mal de notre vie. » Et lorsqu'ils étaient malades et qu'elle leur donnait quelques soins, comme ils étaient attendris ! « Donne main à toi, bonne Liline à nous, lui disaient-ils : ah ! quand nous avons porté toi, nous pas croire que tu serais garde à

nous ; » et les douces larmes, les tendres baisers des noirs étaient déposés sur les mains blanches et secourables de la jeune fille.

Et quand quelque faute des nègres avait excité la sévérité de M. Hamel : « Pas craindre, disaient-ils, bonne petite maîtresse va prier pour nous ? »

Qu'arriva-t-il de cette conduite humaine qu'elle avait puisée dans une éducation morale et religieuse ? C'est que lorsque s'éleva dans son pays la révolution qui rendit aux nègres tous leurs droits et la liberté, dont plusieurs abusèrent : « Point faire mal au papa et à la maman de bonne Liline à nous, dirent ceux de la case ; elle ne nous a jamais fait que du bien, petite maîtresse ; puisque frères à nous vouloir mal à blancs, nous faire embarquer elle avec père et mère ; jamais n'être malheureuse avec eux, bonne Liline à nous. »

En effet, si M. et madame Hamel furent obligés d'abandonner leurs possessions, ils n'eurent rien à craindre pour leur vie, ni pour celle de leur fille, et purent même emporter de leur habitation ce qu'ils avaient de plus précieux.

« Ne pleurez pas, disait Pauline à ses parents, qui pour elle surtout regrettaient leurs richesses : ne m'avez-vous pas fait acquérir un trésor qui jamais ne peut se perdre, et qui pourra peut-être nous servir à tous ? »

En effet, quand M. et madame Hamel furent de retour dans leur patrie, ils élevèrent, avec les débris de leur fortune, une institution de de-demoiselles que put diriger leur fille ; et lorsqu'après la révolution arrivée aussi en France, Adèle, qui avait perdu ses parents, vint se joindre à eux, elle fut bien heureuse de pouvoir occuper une place honorable dans leur maison.

Mais, comme malgré les bonnes résolutions qui lui étaient survenues après l'aventure dont nous avons parlé, elle ne put rester assez longtemps en pension pour réparer le temps perdu, elle ne fut jamais en état d'être maîtresse en chef, et vécut toute sa vie sous la dépendance de sa cousine. Heureusement que cette dépendance, tempérée par l'amitié, et exercée par une personne judicieuse, fut toujours douce.

Mais, ô jeunes personnes qui lisez ce petit volume, plus fait encore pour vous instruire que pour vous amuser, profitez de l'exemple de Pauline ! employez bien le temps destiné à votre éducation, pour acquérir des vertus propres à vous faire aimer, et des connaissances capables de vous soutenir contre l'infortune !

Que le temps, qui passe si vite dans la jeunesse, ne soit pas perdu pour vous !



LE PETIT AUVERGNAT

SECOURU.

Un soir, il faisait grand froid, c'était dans l'hiver de 1789 ; mademoiselle de Surville, revenant avec le jeune Henri, son neveu, de passer la soirée dans un hôtel voisin de sa maison, rentrait chez elle à pied, précédée d'un domestique qui tenait un flambeau.

« Jean ! Jean ! arrêtez donc, s'écria le jeune monsieur ; j'ai cru voir quelque chose sous la porte cochère ; on dirait que c'est un enfant. »

Le domestique et sa maîtresse revinrent sur leurs pas ; ils regardèrent, et virent, en effet, un jeune Auvergnat étendu sur la neige qui bordait la porte.

« C'est quelque mendiant qui fait le mourant pour exciter la pitié, dit la vieille demoiselle.

« — O ma tante ! il est mort, je crois ; voyez comme il est pâle ! »

En effet, malgré la suie qui couvrait en partie le visage de l'enfant, la couleur livide de ses lèvres, ses joues entièrement décolorées, dénotaient que son sang s'était arrêté, et qu'il était ou qu'il allait être privé de vie.

« Si nous le portons dans la loge du portier, dit Henri ; la chaleur, peut-être, lui ferait du bien ? »

Jean prit alors le petit garçon par la tête, Henri, par les pieds, et on le fit entrer dans la cellule.

Le petit poêle qui échauffait ce lieu n'était heureusement plus allumé, sans quoi une trop vive chaleur, après un froid si vif, eût pour toujours privé le moribond de l'usage de ses sens.

Henri voulait mettre ses gants aux mains glacées du pauvre Auvergnat, mais sa tante s'y opposa ; elle arracha aussi son manchon des mains de son neveu, parce que celui-ci voulait le poser sur la poitrine de l'enfant, pour le réchauffer.

« Voulez-vous, Henri, que je ne puisse plus me servir de mon manchon, ni vous de vos gants ?

« — Je voudrais rendre un peu de chaleur au corps de cet infortuné, répondit Henri, tout prêt à pleurer.

« — Tenez, monsieur, dit la femme du portier en mettant sa chaufferette sous les pieds du petit Auvergnat, voici qui lui fera plus de bien que tout le reste. »

En effet, cette douce chaleur ranima peu à peu les sens du petit malheureux.

« Où qu'je suis ! dit-il en ouvrant de grands yeux ébahis, et regardant toutes les personnes qui l'entouraient, comme s'il n'y voyait point encore.

« — Chez de bonnes gens, dit la femme du portier, en mettant chauffer sur sa chaufferette un petit bouillon.

« — Chez d'bonnes gens ! C'est donc au ciel que j'suis ? dit le pauvre enfant.

« — Tu es donc bien à plaindre ? lui demanda Henri.

« — Oui, j'le sommes ; mais maintenant je suis dans le paradis : il fait si bon ici... Eh ! n'est-ce pas mon bon ange qui me parle ? »

En disant cela il serra les mains de Henri, qui réchauffaient les siennes.

« Voilà encore qu'il se trouve mal, dit celui-ci, en voyant les yeux de l'enfant se refermer ; peut-être a-t-il besoin ? Tiens, bois cela. » Et il lui fit avaler le bouillon, qui était un peu tiède. « Ma tante, si on lui donnait du vin ? Vous ne voulez pas que votre portier lui porte seul des secours ? ajouta tout bas Henri.

« — Jean, allez chercher le reste du vin de notre dîner, dit-elle en lui donnant la clef du buffet. Vous en mettez trop, s'écria-t-elle, lorsqu'il y en eut haut comme le doigt dans un verre, vous allez lui faire du mal.

« — Oh, que non ! que non ! dirent Jean et Thomas, le portier ; cela donne des forces. »

On en fit couler quelques gouttes entre les lèvres du pauvre petit, qui reprit enfin sa connaissance, et demanda du pain.

Henri tira alors de sa poche un gâteau qu'on lui avait donné dans la maison d'où il sortait, et le lui présenta.

« Pourquoi étais-tu couché sous ma porte ? dit mademoiselle de Surville.

« — C'est que je n'savons où passer la nuit.

« — Quoi donc ! n'as-tu point de parents ?

« — Mon père, ma mère, sont au pays. Hélas ! i n'savons pas comme il est malheureux, leur pauvre Charlot !

« — Mais n'as-tu pas. un maître ?

« — Hélas ! oui.

« — Il faut retourner chez lui.

« — Jamais, jamais !... J'aime mieux mourir... » Et l'enfant se mit à pleurer. « Mon Dieu ! mon Dieu ! je croyais que c'était fait, qu'j'étions près de vous ; j'étions si content !

« — Pourquoi ne voulez-vous pas retourner chez votre maître ? continua mademoiselle de Surville d'un ton sévère.

« — Parce qu'il me bat comme plâtre quand je ne lui rapporte pas douze sous.

« — Quand tu as de l'argent, tu le joues peut-être, ou tu en achètes des gateaux ?

« — O ciel ! j'perdrais de l'argent ! quand mon père est si pauvre et que ma mère a encore des petits enfants à élever... Ah ! ben loin d'en perdre, j'voudrions en gagner, en gagner beaucoup... Mais mon méchant maître me prendrait tout, et les jours où je n'en aurions pas gagné i m'battrait comme il l'a fait hier... Tenez... voyez... »

Il ouvrit sa veste, et fit voir sur sa poitrine les contusions des coups de poing qu'il avait reçus.

« Est-il possible ! dit Henri.

« — C'est affreux ! dit la bonne femme du portier.

« — Si vous voyiez le reste de mon corps, c'est encore pis ! Aussi quand j'ai vu aujourd'hui que je n'avions pu ramoner une seule cheminée ; que personne n'avait voulu me donner un pauvre sou, j'ai dit : J'aime mieux mourir de faim qu'assommé par ce méchant homme, et je m'sommes couché par terre, comme vous m'avez vu, en recommandant mon âme à Dieu. Si vous vouliez m'renvoyer, ajouta l'enfant en pleurant, il valait mieux me laisser mourir : à présent je n'sentirions plus rien.

« — Je n'ai pas de place pour te coucher.

« — Dans mon lit, ma tante ?

« — Fi donc ! mon neveu.

« — Madame, n'avez-vous pas un cabinet noir, un grenier ? Le moindre coin me sera bon, plutôt que de retourner chez mon méchant maître.

« — Mademoiselle, permettez-moi de le coucher dans notre loge ; je vais tirer un matelas de mon lit, dit la portière. Tu le veux ben, not' homme ?

« — Oui, pour c'te nuit, not' femme ; mais c't'arrangement-là ne pourra durer longtemps : nous avons déjà assez de peine à vivre.

« — Qu'il couche du moins ce soir ; nous verrons après, répliqua la portière.

« — Eh bien, à la bonne heure ! dit mademoiselle de Surville, enchantée d'exercer la bienfaisance à si bon marché ; ayez soin, du moins, de bien fermer toutes les serrures de sûreté. »

Voilà donc le petit malheureux installé chez la portière, mais pour une nuit seulement ; combien cette idée faisait de mal au bon Henri !

Le lendemain, en déjeunant avec sa tante, il feignit d'avoir un grand appétit, et cacha dans sa serviette les trois quarts de son repas, qu'il descendit ensuite avec empressement à son petit protégé. Celui-ci avait déjà mangé une assiettée de soupe à l'oignon, que lui avait donnée la portière ; mais il était assis tristement près du poêle, où le regardait de mauvais œil le père Thomas. Cet homme, peu travailleur, et ivrogne de son naturel, était souvent en discord avec sa femme, pour l'argent que celle-ci recevait des locataires : il en aurait voulu avoir seul le maniement ; et elle l'économisait de son mieux, afin de faire aller son petit ménage. Voir un enfant introduit chez lui n'avait donc rien qui pût le charmer ; aussi, dès que le petit Auvergnat fut éveillé, il lui avait dit : « Allons, l'ami, lève-toi ; il faut déguerpir d'ici. » Et le petit malheureux s'était mis à pleurer. « Not'homme, attends donc, avait dit la bonne portière, nous ne sommes pas maîtres,

d'ailleurs, de le renvoyer sans l'ordre de mademoiselle de Surville ; n'est-ce pas notre maîtresse ?

« — Ah ! elle est joliment généreuse, not' maîtresse ? Si tu crois qu'elle veut se charger de cet enfant, tu te trompes, morgué !...

« — Elle pourrait lui envoyer quelques douceurs, et, avec ce qu'il pourrait gagner, il ne serait pas d'une grande charge, et nous aurions le bonheur d'avoir un enfant près de nous.

« — Fameux bonheur que celui-là !

« — Nous croirions r'trouver not' pauvre Pierre, que l'bon Dieu nous a retiré.

« — Puisque l'bon Dieu nous l'a retiré, c'est qu'il savait ben que nous n'pouvions pas l'nourrir. »

La bonne portière n'avait rien répondu, n'ayant pas envie, en ce moment, d'entamer une dispute avec son mari ; mais elle n'avait pu s'empêcher de penser que s'il était plus travailleur et moins dépensier au cabaret, ils auraient assez d'aisance pour soutenir un et même plusieurs enfants.

« Attendons, dit-elle, avant de prendre un parti à l'égard de ce petit Auvergnat, que nous ayons revu M. Henri ; il est si humain, c'bon jeune homme !

« — Oui ; mais il ne peut rien sans sa tante et il ne sort de chez elle que les ordures de son appartement et la fumée de sa cheminée ; encore d'la fumée, il n'en sort pas beaucoup, tant elle ménage son bois. »

C'est durant ce colloque que Henri descendit. « Eh bien, mon petit, dit-il d'un air compatissant à Charlot, comment as-tu passé la nuit ?

« — Bien, trop bien, mon brave monsieur ; j'aurions été plus heureux qu'vous m'eussiez laissé, hier, mourir sous votre porte, je ne souffririons plus aujourd'hui ; au lieu que lorsque j's'rons hors d'ici, j'n'saurons plus que devenir.

« — Eh ! qu'est-ce qui t'en chasse ? Tiens, voilà à déjeuner ; je trouverai bien moyen d'avoir soin de toi, si seulement Marguerite et Thomas veulent consentir à te coucher.

« — Je ne demanderais pas mieux, dit le premier, s'il ne m'en coûtait rien, car je n'suis pas riche, vous le savez. Mais vous, monsieur, êtes-vous sûr que votre tante voudra ?... »

A ce mot, Henri devint rouge comme du feu.

« Nous verrons, dit-il... En attendant, prenez ceci, bonne Marguerite ; » et il lui donna quelques monnaies blanches, qui lui restaient des menus-plaisirs que lui envoyait quelquefois son grand-oncle. « Voilà de quoi faire vivre cet enfant plus de quinze jours, dit la bonne portière.

« — Oui, grâce à mon bouillon et à mon pain, qu'il mangera, » murmura tout bas Thomas.

Deux grosses larmes qui roulèrent dans les yeux du petit Auvergnat prouvèrent à Henri que l'enfant avait entendu le dur propos du portier, et qu'il était fort sensible à sa mauvaise humeur.

« Si vous aviez seulement un peu de patience, s'écria-t-il, vous verriez que je ne vous serions pas longtemps à charge. Je veux travailler ; je désire le faire : laissez-moi seulement rencontrer Guillaume, et vous verrez...

« — Qu'est-ce que Guillaume ? interrompit aussitôt Henri.

« — Un marchand de mon pays, mon bon monsieur : j'suis sûr qu'il me donnerions queuqu'bon conseil pour me tirer d'affaire et pour m'empêcher de retourner chez mon méchant maître.

« — Eh bien, cherche-le, mon enfant ; en attendant, je vais demander aussi conseil à mon bon ami. » En disant cela, Henri monta quatre à quatre les cinq étages qui conduisaient à l'espèce de cellule qu'occupait le digne M. Donnal, vieil ecclésiastique, qui demeurait dans la maison de sa tante, et en donnant à Henri des leçons de latin travaillait surtout à former son jeune cœur à la piété. « Qu'avez-vous, mon cher disciple ? lui dit le vieillard ; vous paraissez tout affairé aujourd'hui. »

Le jeune homme, alors, lui raconta l'aventure de la veille, la façon dont il s'y était pris pour porter quelque chose à son protégé ; l'embarras où était celui-ci ; et finit par déplorer l'avarice de sa tante, qui l'empêchait d'exercer la plus belle de toutes les vertus, la charité.

« Mon jeune ami, lui dit le vertueux ecclésiastique d'un ton sévère, il ne faut pas que l'intérêt que vous inspire cet infortuné vous rende injuste à l'égard de votre tante : elle est fort économe, il est vrai ; et si elle n'était dominée par un malheureux penchant, elle pourrait jouir bien mieux de sa fortune qu'elle ne le fait, j'en conviens ; mais il ne faut pas que ce soit vous, vous, son neveu, son obligé, puisqu'elle prend soin de vous élever, qui ayez l'ingratitude d'y trouver à redire. »

Henri rougit ; il avait envie de répondre que sa tante n'avait pas grande dépense à faire pour son éducation, puisque c'était lui, le bon M. Donnal, qui l'instruisait gratuitement, et que sa tante n'en recevait pas moins l'argent du loyer du bonhomme ; que si elle soutenait son neveu, c'était plutôt par respect humain que par affection, vu qu'il était orphelin, et que chacun la mépriserait si elle agissait autrement, etc., etc., et mille autres choses qui de son cœur refluaient à ses lèvres ; mais il se retint, car il pensa qu'il aggraverait ainsi la faute dont son cher instituteur le reprenait. L'effort qu'il fit pour se contraindre provoqua ses larmes, et il se mit à sangloter en s'écriant : « Que je suis malheureux ! être au milieu de l'abondance, et ne pouvoir disposer de rien ! être entraîné par l'élan du cœur, et retenu comme par une main de fer, qui vient paralyser mes bonnes intentions !...

« — Je me mets à votre place, mon jeune ami ; mais que la peine que vous éprouvez à ce sujet vous fasse travailler avec un nouveau courage, afin d'acquérir du savoir et de pouvoir jouir par la suite d'un sort indépendant. Alors seulement vous serez maître de suivre l'impulsion de votre cœur. Tromper votre tante, comme vous l'avez fait aujourd'hui, ce serait à son égard un manque de reconnaissance, j'ajouterai même, une infraction faite aux saintes lois de la probité. En paraissant avoir un plus grand appétit que de coutume, et recevant plus que vous ne pouvez manger, afin de porter ce surplus à votre protégé, ce n'est point vous qui exercez la bienfaisance ; c'est votre tante qui se trouve forcée de le faire, sans même que vous obteniez son consentement pour cela ; et voilà le mal. Tout ce qui a lieu par des voies injustes, même le bien, ne peut être qu'un tort.

« — Mais, mon bon ami, faut-il donc laisser périr de misère un enfant à la porte de ma tante, quand je sais qu'elle a de l'argent qui ne lui sert à rien ?

« — Mon enfant, ce sont ses affaires ; tant pis pour elle si elle ne se fait pas de sa fortune une échelle pour monter aux cieux¹ Mais tromper votre bienfaitrice, c'est une action qui ne peut être d'un honnête homme ! Si vous y persistiez, et qu'elle découvrit la supercherie, vous risqueriez de perdre ses bonnes grâces et de la dégoûter à jamais de faire des actions généreuses. Au lieu de cela, mon jeune ami, tâchez de vous faire si bien aimer d'elle, que vous puissiez parvenir à l'identifier quelque jour à tout le bien que vous voudriez faire.

« Mais, pour qu'elle vous chérisse, il faut l'aimer vous-même : c'est ce qui devrait vous arriver, si vous réfléchissiez que, vu le défaut qui la domine, elle a plus de mérite à exercer la bienfaisance à votre égard et à vous traiter comme son fils, que si elle était naturellement charitable et compatissante. »

Henri rougit de nouveau ; il sentait que tout ce que son respectable ami lui disait était vrai, car ces paroles confirmaient tout ce que sa propre conscience lui avait déjà dit.

Cela ne fit qu'accroître la douleur de Henri.

« Comment donc aider ce pauvre enfant ? s'écria-t-il ; me faudra-t-il le voir retourner chez son maître pour être encore maltraité ?

« — Patience, jeune homme, interrompit son digne précepteur ; ne savez-vous pas que le père des humains veille à la conservation de toutes ses créatures ; et que s'il y en a tant qui périssent de leur désespoir, c'est que celles-là ont perdu leur confiance en lui ? Voyez ce pauvre petit Auvergnat : il s'est endormi sous votre porte, en recommandant son âme à Dieu : eh bien, n'a-t-il pas été secouru ? Et à défaut de votre tante, qui était persuadée que c'était un mendiant faisant un rôle pour tromper les passants, le Seigneur n'a-t-il pas suscité la compassion de la portière pour lui donner des soins maternels et empressés ? Allons, mon enfant, au lieu de vous décourager, priez le Tout-Puissant pour vous et pour celui qui vous intéresse ; vous serez bientôt consolé. »

Henri se prosterna sur le prie-Dieu du digne ecclésiastique, et s'en releva, en effet, plein de foi, de force et d'espérance. Il se mit alors au travail avec

un nouveau courage, et y trouva d'autant plus de charme, qu'il espérait par lui pouvoir un jour satisfaire son bon cœur.

Aussitôt que sa leçon fut prise, il descendit chez la portière pour savoir si son petit protégé était revenu : il arrivait.

« Eh bien ! quelle nouvelle ? dit Henri du plus loin qu'il l'aperçut.

« — J'ai trouvé Guillaume, répliqua Chariot ; et si j'avais un peu d'argent, il m'aiderait à faire un petit commerce de fil, d'épingles et d'aiguilles qui pourrait me soutenir. C'est comme cela qu'il a commencé, lui ; et il est à présent un gros marchand de mouchoirs, de mousseline, de dentelle, etc.

« — Et où est sa boutique ? dit Henri.

« — Sur son dos, répliqua Charlot. »

Cette réponse fit rire le questionneur, ainsi que Thomas et sa femme.

« Mais pourquoi, s'il fait bien ses affaires, continua le jeune Surville, n'aide-t-il pas ses compatriotes ?

« — Il ne demande pas mieux que de m'aider, répondit Charlot ; seulement il me faudrait de l'argent.

« — C'est ce que je veux dire : pourquoi ne te prête-t-il pas de l'argent ?

« — C'est qu'il a des enfants au pays, et qu'il vient de leur en envoyer.

« — Ah ! dit Henri, pourquoi n'est-ce qu'au jour de l'an que je recevrai le trimestre de mes menus-plaisirs, que m'envoie mon grand oncle ! nous aurions eu sans doute assez de fonds.

« — Madame Marguerite, dit Charlot, en tirant douze sous bien enveloppés dans un chiffon de papier, voilà le gain de ma journée ; car, tout en cherchant Guillaume, j'ai crié Ramonnez ci, ramenez là, je suis monté dans une cheminée, et il est ben juste que j'vous remettions ceci

« — A la bonne heure ! dit Thomas en prenant la papillote, voilà un honnête garçon ! » Et tout en sifflant il courut au cabaret.

Henri remonta tristement chez sa tante, sentant plus que jamais le malheur d'être orphelin. « Ah ! disait-il en lui-même, si j'avais encore mes parents, je ne craindrais pas de leur exprimer le besoin de mon cœur, et ils se feraient un devoir de le satisfaire ! Oui, s'ils le pouvaient, » ajouta-t-il en lui-même ; et il se rappela que ses parents, qui avaient en effet un excellent cœur, mais pas d'ordre ni de bornes dans leurs dépenses, étaient morts dans

l'infortune, et qu'il était bien heureux pour lui que sa tante l'eût recueilli. Cette pensée le rendit plus aimable et plus caressant avec elle. Cela mit mademoiselle de Surville de bonne humeur ; car après son argent son neveu était ce qu'elle aimait le mieux au monde. N'était-ce pas lui qui perpétuerait son nom, et qui lui donnait déjà dans le monde la considération de mère de famille, dont l'avait déshéritée jusqu'ici son titre de vieille demoiselle ; titre que, au surplus, elle avait mieux aimé conserver que d'aventurer sa dot, ainsi que plusieurs héritages qu'elle avait recueillis, et dont M. de Surville, son frère, avait dissipé la part qu'il lui était échue ?

En dînant avec sa tante, Henri parla du joli trait de Charlot, qui n'avait eu rien de plus pressé que de remettre ses douze sous à ses hôtes, et de la différence de conduite de Thomas, qui était parti aussitôt les dépenser.

« Oh ! si ce n'était sa femme, dit mademoiselle de Surville, il y a longtemps que je l'aurais mis à la porte. Voyez, le mauvais sujet, aller tout de suite dépenser l'argent que ce pauvre enfant lui rapportait !...

« Mais que compte-t-il faire, ce bon garçon ? » ajouta mademoiselle de Surville avec intérêt, car l'argent rapporté intact l'avait beaucoup touchée.

Henri raconta alors avec feu la difficulté qui empêchait son petit protégé d'entreprendre un commerce susceptible de devenir productif. A ce mot de productif les yeux de mademoiselle de Surville brillèrent ; elle voyait déjà les pièces de quinze sous changées en écus, les écus en louis, les louis en fonds de terre, eu rentes, etc. Son neveu, remarquant avec joie le plaisir que sa tante prenait à l'écouter, lui cita les noms de tous ceux qui, partis d'abord du dernier degré de la misère, étaient parvenus à s'enrichir par leur travail et leur économie.

« Oui, oui, dit la tante, le travail et l'économie sont les fonds qui manquent le moins.

« — Oh, c'est bien vrai, ma tante ! Mais sans aucune aide il est très-difficile de rien faire ; aussi si j'avais seulement touché mon trimestre, vous me permettriez bien...

« — Non pas de tout risquer, dit mademoiselle de Surville.

« — Non, ma tante, mais quelques parcelles. »

Ce mot de parcelles plut extrêmement à la chiche demoiselle.

« Eh bien ! dit-elle, si je t'avancais quelque chose, me le rendrais-tu bien ?

« — Pouvez-vous en douter, bonne tante ? Dailleurs, n'est-ce pas vous qui allez toujours toucher ce que mon parent m'envoie ?

« — Il est vrai. Voyons, que veux-tu ? » Et elle alla fureter dans un petit cabinet noir, d'où elle rapporta un gros sac avec tant de précaution, que ni celui-là ni ceux qu'il fallut déranger pour le prendre ne firent entendre le moindre son argentin.

« Tu recevras trente-six francs, dit-elle, si je t'en prêtais six ?

« — Que pourrait faire avec cela mon petit négociant ?

« — Voyons, en risque-tu douze ? C'est beaucoup d'argent, pourtant !

« — Chère tante, encore six, je vous en prie ; cela fait la moitié de mon trimestre, je vous promets d'avoir une double économie. »

Celte parole alla droit au cœur de mademoiselle de Surville, et elle délivra trois écus de six francs à son neveu, non sans choisir du moins les plus rognés.

Quand elle eut refermé hermétiquement le sac, Henri voulut lui éviter la peine de le reporter ; mais elle se récria sur l'inutilité de cette attention, et s'enferma même dans son petit cabinet pour placer à son aise son cher sac à côté de ses bien-aimés confrères.

Lorsque Henri fut muni de sa petite somme, il monta de nouveau quatre à quatre les degrés qui conduisaient à l'appartement de son vieil ami, et, triomphant, déposa sur sa table les trois écus.

« Voilà, dit-il, des fonds pour commencer le commerce de Charlot.

« — Voyez-vous, mon cher-enfant, dit le bon ecclésiastique quand il eut appris comment son jeune ami les avait obtenus, que la droiture réussit souvent mieux à ses fins que la ruse et l'injustice.

« — Oui, monsieur ; mais il m'a fallu pourtant avoir de la finesse pour flatter la manie de ma tante, et l'intéresser au sort de Charlot.

« — Il n'est pas défendu, mon ami, pour plaider une cause, et réussir au gain d'un projet légitime, de présenter sa requête de la façon la plus intéressante possible ; c'est là le ressort de l'esprit : heureux quand il sert ainsi les besoins du cœur !

« Maintenant, mon cher Henri, tout en exerçant la charité, il faut agir avec prudence ; car il serait fâcheux, par peu de réflexion, de servir ceux qui ne le mériteraient point, ou qui ne sauraient faire un bon usage des ressources qu'on leur donnerait ; tandis qu'on serait empêché par là d'obliger ceux à qui les secours seraient plus utiles et plus profitables. Si vous le permettez donc, j'irai m'informer de votre protégé, puis de Guillaume ; et savoir aussi si ce dernier est capable de diriger le pauvre enfant dans une route honnête et fructueuse ?

« — Ce que vous ferez, mon bon ami, étant dicté par la sagesse et par la pitié, ne peut qu'être parfaitement raisonnable ; veuillez donc me seconder dans mon désir d'être utile à un infortuné.

« — Hélas ! mon jeune ami, j'ai trop peu d'aisance pour exercer la charité autrement que par mes bons offices ; mais je me trouve heureux néanmoins que la Providence m'en donne quelquefois les moyens.

« — Bon ami, dit Henri en l'embrassant, c'est donc tous les jours que vous êtes heureux ; car tous les jours, par les bonnes leçons que vous lui donnez, vous rendez service à un orphelin.

« — Cher Henri, dit M. Donnal la larme à l'œil ; oui, je jouis beaucoup de vous voir profiter du peu que je sais ; acquérez, acquérez à votre tour des connaissances, cela vous sera un moyen de plus d'être utile à l'humanité. »

Ah ! comme il devenait bon, raisonnable et apte à la science, cet aimable jeune homme, ainsi dirigé par la vertu la plus pure et par le zèle le plus désintéressé !

Enfin, le digne ecclésiastique est de retour : il n'a appris que des choses avantageuses du petit Auvergnat et de son compatriote.

Henri remet à Chariot sa petite somme, grossie encore de six francs qu'y a joints M. Donnal, et que celui-ci tenait de la charité d'une dame à qui il a raconté la générosité de son élève. Ainsi un bienfait excite un autre bienfait : heureux celui qui peut être cause que les actions généreuses se propagent ! celui-là exerce doublement la charité.

Le fil, le ruban, les épingles, les aiguilles sont achetés ; il ne s'agit plus que d'aller vendre tout cela. Guillaume saura bien diriger le petit

bonhomme dans les villages adjacents de Paris, et où la vente est assurée ; il l'emmènera même dans les maisons où il a l'habitude de vendre sa marchandise, et à mesure qu'il débitera ses étoffes, il sera tout naturel que Charlot vende de quoi les coudre.

Cependant une difficulté vient encore arrêter l'exécution de ce projet : Charlot est sale et déguenillé, et ne pourrait se permettre d'entrer nulle part ainsi. L'extrême misère et la malpropreté repoussent ; car il semble qu'elles soient le résultat des vices ou de la négligence. Il vient à Henri, en songeant à cela, une idée qui lui semble excellente ; c'est de prendre dans sa garde-robe les habits qui sont trop petits pour sa taille et de les descendre à Charlot.

Cependant, prêt à commettre cette action, qu'il croit d'abord toute simple et toute louable, il réfléchit à ce que lui a dit, il y a peu de jours, son bon ami sur la délicatesse et la probité ; il pense donc qu'il ne peut disposer de rien sans en demander permission à sa tante, à qui il doit tout. La réussite alors lui semble difficile ; car il sait que de temps en temps M^{lle} de Surville fait venir un fripier, et lui vend tout ce qui ne peut plus servir à son neveu. Il ne perd point courage néanmoins, et monte chez elle avec toute la marchandise de Charlot.

« Tenez, ma tante, dit-il, cet écheveau de fil revient à tant, et notre petit mercier peut le vendre près du double ; ces aiguilles ne coûtent pas un liard, et il peut les vendre deux, etc., etc. »

Les yeux de M^{lle} de Surville expriment une véritable satisfaction à chaque objet que touche son neveu ; elle voit dans son imagination des capitaux qu'elle a prêtés le matin se doubler. Ce n'est pas elle, il est vrai, qui en profitera ; mais ce cher argent ne sera pas perdu ; au contraire, il rapportera de gros intérêts : cette idée a de quoi la charmer, comme aussi la promptitude et la justesse avec laquelle son neveu fait le calcul total de tout ce que ces objets rapporteront. « Ah ! dit-elle à demi-voix, celui-ci ne sera pas un évaporé comme son père, qui dépensait toujours sans compter. Mon neveu connaîtra le prix de l'argent, et saura les bénéfices qu'il peut produire ; voilà le fruit du bon exemple. »

Quand l'addition du gain total fut faite, M^{lle} de Surville s'aperçut bien qu'il était le résultat d'un plus grand nombre de capitaux. Alors Henri conta

à sa tante que la générosité dont elle avait usé à l'égard du petit Auvergnat, par son prêt, avait stimulé celle d'une dame, que même il lui nomma. Cette dame n'était qu'une simple bourgeoise, et M^{lle} de Surville n'était pas fâchée de paraître l'emporter sur elle par sa charité. C'est, pensait cette demoiselle, relever l'honneur de la noblesse. Cependant elle rougit d'humiliation en songeant qu'elle avait moins fait que cette dame, qui avait effectivement donné six francs, tandis qu'elle avait prêté dix-huit francs seulement pour deux mois. Elle ne fut donc pas fâchée que son neveu lui donnât les moyens de paraître l'emporter sur cette générosité roturière. En conséquence, lorsque Henri, après avoir tourné plusieurs fois sa langue dans sa bouche, avant d'oser aborder la question, finit en rougissant par faire part à sa tante du motif qui l'amenait ; il fut tout étonné que celle-ci ne mît presque ou point d'opposition à sa demande. « Oh ! dit-il en lui-même, qu'on fait bien d'être droit et franc dans le bien qu'on veut faire ; la meilleure politique est, je le vois, de n'en point avoir. »

Voilà donc notre petit Chariot vêtu proprement, et pouvant aller faire son commerce, qui ne tarda pas à réussir ; car il était actif, gentil, notre petit Auvergnat ! très-gracieux et très-accommodant pour ses pratiques.

Cependant il n'en était pas plus heureux ; car le père Thomas, prétendant que la pension payée par l'enfant à la bonne Marguerite ne suffisait pas pour indemniser le ménage de sa dépense, soutirait au jeune marchand tous ses gains, ou lui faisait des scènes quand il les lui cérait, et ne voulait rien lui donner pour satisfaire sa fainéantise et son vil défaut.

« Hélas ! disait Henri à son digne précepteur, voyez s'il n'y a pas des êtres naturellement malheureux, et s'il est possible de vaincre pour eux la fatalité ?

« — Patience, répondait le bon ecclésiastique, Paris n'a pas été fait en un jour ; d'ailleurs, qui connaît les desseins de Dieu ? Peut-être veut-il que votre protégé ait à souffrir des défauts de son hôte, afin que cet enfant ne soit jamais tenté de tomber quelque jour dans de pareils vices. Le mal qui se trouve dans le monde est presque aussi utile que le bien, puisque celui-là fait ressortir la beauté de celui-ci : c'est comme les ombres d'un tableau. »

Sur ces entrefaites, Jean, le jeune domestique de mademoiselle de Surville, qui était le fils de l'un de ses fermiers, ennuyé d'avoir changé un

état laborieux et indépendant contre une position indolente et servile ; sa bonne veste de bure, contre un habit galonné, mais froid et râpé ; les plaisirs du village, contre la vie la plus sédentaire de la ville ; une nourriture commune, mais abondante, contre des aliments plus délicats, mais rares et limités, et enfin le gain de ses journées, qui pouvaient s'accroître avec l'âge, contre des gages qui ne se multipliaient jamais, finit par demander de l'augmentation ou son congé.

Ce dernier point était plus facile à sa maîtresse à accorder que l'autre ; aussi fut-il décidé que Jean allait quitter la maison.

Mademoiselle de Surville, malgré son avarice, n'aimait point à paraître déroger de son rang, elle désirait retrouver un autre domestique, qui, sans être trop onéreux pour elle, lui donnât devant ses connaissances l'apparence d'avoir un laquais ; Henri profita du désir de sa tante pour lui proposer Charlot, fort grand depuis qu'il faisait de longues courses à Paris et dans les environs.

« Vous n'avez pas de quoi occuper un domestique entièrement, dit le bon jeune homme à mademoiselle de Surville ; que Chariot cire vos appartements deux fois la semaine ; qu'il casse le bois et nettoie les souliers pour seconder votre vieille cuisinière ; qu'il vous accompagne chez les personnes où vous passez vos soirées ; qu'il aille vous chercher : n'est-ce pas là le peu que vous exigez d'un domestique ! Eh bien, mon petit mercier pourrait faire tout cela sans renoncer à ses pratiques. Il se trouverait fort heureux d'être couché et nourri chez vous ; il n'aurait pas besoin de salaire, car le gain de ses marchandises lui en servirait ; vous auriez le plaisir de rendre service, et l'agrément d'avoir un domestique à bon marché.

« — Eh, mais ! l'arrangement n'est pas mauvais, dit mademoiselle de Surville. Allons, mon neveu, je vois avec plaisir que vous saurez calculer, et que l'argent que je ménage avec tant de soin pour vous ne passera pas en mauvaises mains. Cependant le valet que tu me proposes a bien peu d'apparence ; il est encore si jeune !...

« — Eh, ma tante ! n'est-ce pas un défaut qui va se passer tous les jours ? Et puis, quand on saura que c'est une bonne œuvre que vous faites... »

Cela déterminait mademoiselle de Surville ; car, bien qu'elle fût avare et que sa conscience lui reprochât quelquefois ce défaut, elle n'était pas fâchée d'avoir la réputation d'une personne charitable : cette qualité fait tant

d'honneur à l'humanité, que tel qui ne l'a pas ne demande pas mieux que d'en paraître doué.

Voilà donc notre petit Auvergnat tout à fait installé près de son jeune bienfaiteur, et dès lors son sort devint des plus doux.

Actif et vigilant, il lui était facile de remplir son office auprès de sa maîtresse et de continuer son commerce, qui s'agrandit de jour en jour. Celle-ci prenait plaisir chaque dimanche à compter avec lui ses gains, et à lui voir serrer son argent dans un sac dont elle lui avait fait présent, dans sa munificence.

L'estime qu'elle conçut pour un enfant qui ne dépensait pas un sou inutilement, car il gardait tout pour ses parents, la rendit pleine de bonté et d'indulgence à son égard ; aussi n'accueillit-elle pas les grimauderies de sa vieille gouvernante, qui ne faisait que répéter qu'un tel valet était trop jeune, et qu'il était désagréable pour elle de ne l'avoir pas toujours sous la main.

Henri d'ailleurs faisait en sorte que rien ne fût négligé dans le service de Charlot ; quand il savait que son cher protégé devait, pour son commerce, aller loin et partir plus tôt que de coutume, lui se levait en même temps que le petit Auvergnat, l'aidait à casser le bois, ou nettoyait ses souliers, et ne lui laissait pas le soin de broser ses habits.

« Bien, bien, disait à son bien-aimé disciple le bon M. Donald ; vous ne regrettez plus, mon ami, de ne pouvoir exercer la charité, en voilà un nouveau moyen qui s'offre à vous, et que vous saisissez avec empressement : ainsi il est loisible à tout bon cœur d'exercer de telle manière que ce soit la bienfaisance. »

Henri en trouva encore une nouvelle occasion. Charlot désirait apprendre à lire, à écrire, à calculer : le bon jeune homme demanda à être dispensé d'accompagner sa tante dans toutes les sociétés où elle allait passer la soirée pour jouer aux cartes, ce qui n'avait, d'ailleurs, aucun attrait pour lui, et il employait ce temps à instruire le petit Auvergnat.

Celui-ci avait tant de bonne volonté, qu'en peu de mois il sut tout ce qu'il pouvait lui être utile. Avec quel plaisir Henri vit la première lettre que son

cher petit élève écrivit à ses parents !

« Ne pleurez plus sur votre Charlot, disait-il ;
« un ange a veillé sur lui, et vous reverrez
« votre enfant, un jour, riche comme le sei-
« gneur du lieu et instruit comme le magister
« de notre village. Oui, mon père ; oui, ma
« mère ; oui, mes frères et mes sœurs, je gagne
« beaucoup d'argent par un légitime commerce ;
« j'en ai déjà un grand sac presque tout rem-
« pli. Quelque jour je vous porterai le tout, et
« vous serez à votre aise. C'est le bon M. Henri
« qui me vaut tout cela ; c'est aussi à lui que
« je dois le bonheur de vous écrire. Il est
« bon pour moi, comme vous l'étiez, mon cher
« père et ma chère mère ; il m'aime, comme le
« faisaient mes frères et mes sœurs ; aussi, ne
« soyez pas étonné que je le chérisse comme
« vous tous ensemble ; mais cela ne m'empêche
« pas de vous aimer comme je le faisais au vil-
« lage, et je ne serai vraiment heureux que
« lorsque j'y pourrai retourner. »

Ce fut les larmes aux yeux que Henri lut cette missive que lui avait présentée Charlot, et ce fut aussi les larmes aux yeux que celui-ci, en voyant l'attendrissement de son jeune maître, lui jura, en pressant sa main, de le chérir à jamais. Ah ! qu'un jeune homme qui, à la place du bon Henri, ne se serait occupé que de lui-même et de ses plaisirs, aurait été privé d'un bonheur pur, d'un charme ravissant ! il est si doux de sentir qu'un bon cœur nous est dévoué !

Heureux celui qui, dans le cours de sa vie, peut obtenir cette douce satisfaction !

Ce ne fut pas seulement par des paroles que Chariot prouva sa gratitude à son bienfaiteur. Celui-ci fut attaqué de l'affreuse épidémie à laquelle dans ce temps on n'avait pas encore su remédier par la vaccine. Dès lors, que de soins, que de veilles au chevet du lit de son ami ! Mademoiselle de Surville, qui n'avait jamais eu cette épouvantable maladie, et qui la craignait extrêmement, fut bien heureuse de pouvoir s'en remettre sur Charlot de

l'extrême vigilance qu'exigeait l'état dangereux de son neveu. Quelle garde. en effet, aurait été plus zélée, plus attentive, plus affectionnée !

« Ne me touche point ainsi, disait Henri au jeune Auvergnat, lorsque celui-ci, après que l'éruption fut complète, enlevait le malade de son lit pour le poser dans un autre bien doux et bien bassiné ; tu vas gagner ma maladie, mon pauvre Charlot !

« — Eh que m'importe ! répondait celui-ci ; que j'adoucisse vos maux, que je vous voie bientôt en parfaite santé, voilà mon seul désir, mon seul espoir !..... Ne suis-je pas à vous à la vie et à la mort ! Vivrais-je encore si vous ne m'aviez retiré du lit de neige où j'allais périr sans secours ? Dois-je craindre d'exposer mes jours pour sauver les vôtres ? D'ailleurs, qu'ai-je à craindre ? le Ciel voudrait-il me punir de veiller sur celui que lui-même a préposé pour être mon bon ange ?

« — Soyez bénis tous deux, s'écriait le bon ecclésiastique, ému jusqu'aux larmes de ces scènes touchantes : voir un bienfaiteur généreux et un obligé reconnaissant, rien n'est plus capable d'honorer l'humanité et de plaire au Seigneur ! »

La persuasion de Charlot qu'il ne pouvait être puni en faisant son devoir se vérifia. Soit qu'il eût eu la petite vérole dans son village, soit qu'il n'eût point puisé sur sa montagne le germe de cette affreuse maladie, il fut épargné.

Quant à Henri, il ne revint pas à la santé sans perdre la beauté du visage ; mais, outre que cet avantage est bien peu de chose à un homme, pour lequel la culture de l'esprit est tout, la bonté de son âme, qui perçait dans son doux regard et dans son aimable sourire, sut toujours le rendre intéressant.

Avec quel plaisir, au bout de six semaines, mademoiselle de Surville revit enfin son neveu, le soutien de son nom, préservé d'une mort funeste ! Comme elle complimenta le fidèle Charlot, qui lui avait épargné la plupart des frais et de l'inquiétude d'une si terrible maladie !

« Ah ! se dit-elle, mon cher Henri a eu bien raison de m'engager à être charitable pour son petit Auvergnat ; tout bienfait porte avec lui sa récompense. »

Plus tard, la vieille demoiselle eut de plus grandes raisons de reconnaître cette vérité.

Dès le commencement de l'année 1793, année si fatale au repos, à l'honneur et au bonheur de la France, les nobles, les riches, commencèrent à trembler ; et mademoiselle de Surville, d'autant plus craintive, qu'elle avait plus à perdre, fut dévorée d'une vive inquiétude.

Au printemps de cette année, Charlot, qui avait extrêmement augmenté son commerce, demanda un congé à sa maîtresse pour aller voir ses parents.

« Quoi donc ! disait celle-ci, mécontente d'avoir de moins dans sa maison un jeune homme fort et courageux, sur la fidélité duquel elle avait cru pouvoir compter, Charlot participe-t-il au vertige général ? oublie-t-il ses bienfaiteurs, comme tant d'autres, qui sont devenus les ennemis de ceux qui les avaient protégés ?

« — Cela ne se peut, disait Henri : l'âme de Charlot est aussi pure que sa conduite a été généreuse avec moi lors de ma maladie. Nous le reverrons quelque jours aussi bon et aussi fidèle que par le passé.

« — Oui, oui, disait le digne M. Donnal ; Charlot, qui a fait sa première communion en même temps que son cher bienfaiteur, et avec les sentiments d'une solide piété, ne peut jamais abjurer les sentiments qui jusqu'ici ont fait son bonheur : le mauvais exemple ne peut rien sur les âmes sensibles et vertueuses. »

Cependant plusieurs mois se passèrent, et le jeune Auvergnat ne reparaisait pas.

Les horreurs de la guerre civile augmentaient de jour en jour ; les emprisonnements des nobles et des prêtres avaient lieu à chaque moment et Henri craignait également pour sa tante et son digne instituteur. La première, surtout, n'était point aimée dans son quartier ; car les marchands ou les ouvriers, avec lesquels elle était parfois obligée d'avoir des relations, se plaignaient constamment de son avarice. Le portier de sa maison, toujours ivrogne, devenait de plus en plus mauvais sujet. Dévoré du désir de s'enrichir, afin de ne plus mettre de frein à ses débauches, mécontent du bon

ecclésiastique, qui l'avait souvent réprimandé de ses mauvais procédés à l'égard de la bonne Marguerite, il avait plusieurs fois dit dans les cabarets, qu'il hantait du matin au soir, qu'il y avait dans sa maison deux personnes qui bientôt sauteraient le pas : la méchante avare, sa maîtresse, et le vieux calotin qu'elle recélait.

Ces vociférations avaient retenti jusqu'aux oreilles de Henri ; et s'il ne craignait point pour lui, il tremblait pour ses bienfaiteurs. Oh ! comme il aurait voulu s'exiler avec eux du théâtre d'horreur qu'offrait alors sa patrie ! Mais comment partir ? Il était impossible de quitter Paris sans passeport ; et comment des nobles et un prêtre pouvaient-ils en espérer ?

Ces trois personnes étaient dans les plus vives terreurs, lorsqu'un jour une voiture s'arrête à la porte de mademoiselle de Surville ; un quart d'heure après, quelqu'un monte avec fracas l'escalier. Ciel ! sont-ils dénoncés ? vient-on les chercher pour un procès, qui ne peut être que funeste ?

Enfin, la porte s'ouvre, et un homme à bonnet rouge se présente ; mademoiselle de Surville est plus morte que vive, le bon prêtre recommande à Dieu son cher Henri ; mais celui-ci jette un cri de joie, et se précipite dans les bras de celui qui cause une si vive terreur à ceux qu'il aime. C'est Charlot qu'il embrasse ; non plus le pauvre et faible Charlot d'autrefois, mais un grand jeune homme, fort et courageux, qui vient les protéger.

« Ciel ! s'écrie le bon ecclésiastique, en ramassant le bonnet rouge qui est tombé de la tête de l'Auvergnat ; Charlot, as-tu donc revêtu la livrée de nos oppresseurs ?

« — Pour vous défendre contre eux, digne homme, ainsi que mon bon Henri et sa seconde mère. »

Quel bien firent ces paroles aux trois êtres émus qui les entendirent ! et comme leurs regards fixés sur Charlot semblaient demander l'explication des projets du bon jeune homme !

« Je ne suis plus porte-balle, dit-il, mais bien marchand forain, possesseur d'une excellente cariole, où je vais faire voyager ma famille.

« Voici le signalement de mes parents, dit-il en dépliant un papier : Mon père, taille moyenne, ventre rebondi, front chauve, teint fleuri (c'était le signalement du digne prêtre). Ma mère, taille svelte et élancée, teint blanc et maladif, œil bleu, cheveux gris (c'était celui de mademoiselle de Surville). Mon frère (et en lisant cela, Charlot pressa la main de Henri), œil noir et doux, bouche gracieuse, figure marquée de petite vérole, taille haute. N'est-ce pas bien le signalement de mon bienfaiteur ?

« J'ai fait faire ce passeport, ajouta Charlot, pour mes parents, qui devaient me suivre à Paris ; mais, à quatre lieues de chez nous, ma mère, malade, n'a pu soutenir le voyage ; mon père s'est blessé en descendant de voiture ; mon frère a été obligé de retourner à la maison pour les y reconduire tous deux. Vous comprenez bien que tout ceci était concerté d'avance, et que je n'ai plus besoin, à l'aide de ces déguisements, que de faire renouveler vos passeports à Paris et que de vous emmener au fond de ma province. Là, les malveillants seront bien habiles s'ils viennent, vous chercher. Mais prenons bien des précautions : le père Thomas, à qui j'ai fait boire un coup ce matin pour le faire jaser, le père Thomas, dis-je, qui me croit de son bord parce que j'ai trinqué avec lui, m'a dit qu'il doit vous dénoncer, et que bientôt cette maison sera investie. Je vais vous attendre dans ma cariole à moitié chemin de la municipalité ; vous y arriverez chacun de divers côtés. Au fond de ma voiture, qui est bien fermée, M. Donnald et mon cher Henri endosseront ces blouses, mademoiselle de Surville ce casaquin, ce tablier et ce bonnet de paysanne. Ayez soin, auparavant, de vous brunir les mains avec de l'eau de suie ; et fouette cocher !... »

Tout se passa comme l'avait médité le bon Charlot ; mais ce n'était pas tout pour mademoiselle de Surville que de lui sauver la vie, si l'on ne pouvait préserver du pillage une partie d'elle-même, son cher trésor

« J'ai prévu tout, dit Charlot ; j'ai demandé asile pour cette nuit à la bonne Marguerite ; et quand son mari, que je ferai boire encore, sera bien endormi, j'irai déménager le petit cabinet noir, que je connais. J'engagerais bien M. Henri à m'accompagner ; mais la maison n'a qu'à être déjà investie, il pourrait y risquer sa liberté.

« — Et toi, mon cher Charlot, dit le jeune de Surville, si Thomas allait te suspecter ?

« — Je ferai en sorte que cela ne soit pas, reprit l'Auvergnat ; mais quand cela serait, ne dois-je rien risquer pour mes bienfaiteurs ?

Il termina cette affaire au gré de son bon cœur ; et comme M^{lle} de Surville avait depuis longtemps des craintes, et qu'elle avait changé en or tout l'argent qu'elle avait chez elle, il lui fut moins difficile d'enlever son trésor. Cependant il fut obligé de faire plusieurs visites à l'hôtel où les voyageurs l'attendaient, pour sauver de la maison de M^{lle} de Surville ce qu'elle renfermait de plux précieux. La vieille domestique eut ordre de se retirer dans sa famille, où sa maîtresse, trop heureuse de s'être sauvée, lui donna les moyens d'exister ; bien entendu que la bonne Marguerite se prêta volontiers aux vues bienfaisantes de Charlot, et que celui-ci la récompensa généreusement.

Quand M^{lle} de Surville se retrouva en possession de ses chers rouleaux, qui furent bien cachés dans ceux d'étoffes qui formaient la pacotille du marchand forain, avec quelle ferveur elle rendit grâce à Dieu d'avoir inspiré à son neveu les généreux sentiments qui avaient concouru à la faire échapper, ainsi que lui, au ravage d'une si terrible révolution ! Oh ! dès lors cette pensée sut corriger dans son cœur le sentiment d'avarice qui l'avait si longtemps desséché.

Et M. Donald, comme il remercia aussi le Seigneur de lui avoir donné la volonté de faire l'éducation de l'orphelin, pour lui inspirer surtout les sentiments de charité dont la récompense maintenant retombait sur lui-même !

Que dirai-je, enfin ? Charlot mena M^{lle} de Surville dans sa famille, comme une parente qui venait y rétablir sa santé ; le bon abbé, dans une autre maison sûre, afin d'éviter les soupçons ; pour Henri, il resta avec son libérateur, comme un de ses frères qui l'aidait à son commerce. De cette façon, tous évitèrent les dangers de ce temps calamiteux, et quand les beaux jours revinrent après l'orage, Henri put rentrer dans le bien de son grand oncle, et sa tante dans les siens ; car il fut prouvé que ni l'un ni l'autre n'avait émigré.

Ah ! qu'ils furent heureux, Henri et Charlot, de se devoir réciproquement la vie et la fortune, et de s'aimer jusqu'au tombeau !

Jeunes gens qui lisez cette histoire, ouvrez vos cœurs au sentiment d'une douce compassion pour vos semblables ; vous acquerez ainsi des amis pour l'avenir, des protecteurs contre l'adversité, et de doux souvenirs pour votre vieillesse.



BONHEUR ET MALHEUR OU L'ASILE LE PLUS SUR EST LE SEIN D'UNE MÈRE.

Claire et Léontine étaient des amies d'enfance extrêmement unies : habitudes d'une même maison, ayant même âge, mêmes goûts, toutes deux orphelines de père, toutes deux élevées par leurs mères, qui étaient liées entre elles, on les voyait du matin au soir ensemble, et participant aux mêmes études, aux mêmes plaisirs.

Heureux temps où, stimulées l'une et l'autre au bien et à l'affection mutuelle, ces deux charmantes créatures paraissaient animées d'une âme pure comme leurs doux regard, innocentes comme leurs jeunes pensées !

Cette amitié était bien utile, surtout à Léontine. Sa mère, dirigeant un commerce de soieries considérable, à Paris, ne pouvait veiller sur sa fille ; et la nourrice de celle-ci, qui était devenue la première gouvernante de la maison, ne pouvait que concourir à gâter extrêmement la belle enfant qu'elle avait élevée.

Madame Derval, pour contre-balancer cette affection inconsidérée, usait de beaucoup de sévérité envers sa fille ; aussi Léontine, devant sa mère, était toujours tremblante et craintive, et n'osait se livrer à la vivacité de son caractère. C'était devant M^{me} Aimart et son aimable Claire, ou devant sa nourrice, que cette enfant se montrait telle qu'elle était, c'est-à-dire bonne, aimante, sensible, mais extrêmement turbulente et étourdie.

« Voyez l'effet de l'éducation, disait madame Derval à madame Aimart : devant vous, ma fille, dites-vous, se livre à l'impétuosité de son caractère, devant moi elle est raisonnable comme une demoiselle de vingt ans. Vous

devriez bien user de la même recette avec votre Claire, vous y gagneriez bien plus de tranquillité.

« — Il est possible, répondit madame Aimart ; mais ma fille pourrait y perdre de sa franchise et de sa confiance en moi. Ce qui est mérite en vous, puisque votre sévérité vous empêche d'être détournée de votre commerce pour les importunités de Léontine, serait en moi seulement personnalité, puisque je n'ai rien à faire que de corriger les petits défauts de mon enfant, à mesure qu'ils se montrent à moi ; or, pour les réprimer il faut les connaître, et cela ne se peut qu'en laissant ma fille pleinement en liberté en ma présence. Croyez qu'en me livrant à ce soin maternel, je donne aussi à votre Léontine tous ceux de la plus tendre amitié.

« — Je vous crois, dit madame Derval, les yeux pleins de larmes, et je vous en remercie ; néanmoins ne me gênez pas cette chère enfant. »

Il s'en fallait bien que madame Aimart ait une si fatale influence sur la fille de son amie ; au contraire, c'était cette dame qui rectifiait ce que l'éducation donnée à Léontine avait de défectueux. Lorsque cette enfant, toute jeune, se faisait, en jouant, quelque bobo, c'est dans les bras de sa nourrice qu'elle courait ; car sa mère, désespérée des suites fâcheuses que pouvait avoir la turbulence de sa fille, et voulant y remédier pour une autre fois, grondait ou punissait l'enfant, tandis que la nourrice la couvrait de larmes et de baisers. La petite ne faisait point attention à la pâleur de sa mère, au tremblement qui décelait l'effroi qu'elle avait eu ; elle ne remarquait, d'une part, que les signes de courroux, et de l'autre, que les caresses et les pleurs qui semblaient cicatriser ses blessures ; elle s'habitua ainsi à penser que sa mère l'aimait beaucoup moins que sa nourrice,

Faisait-elle une tache, un accroc à sa robe : « Ah ! s'écriait Léontine, maman va me gronder ! » Alors elle pleurait amèrement, puis appelait à grands cris sa nourrice pour réparer l'accident, à l'insu de sa mère.

« Je ne te conçois point, lui dit sa jeune amie, quand toutes deux eurent atteint une douzaine d'années, tu t'empresses de réparer une faute légère par une faute beaucoup plus grave. Quant à moi, maman serait bien plus fâchée si je lui cétais la plus légère étourderie, que si je lui découvrais le

plus grand tort dont j'aurais pu me rendre coupable. Tiens, que je te conte une faute que j'ai commise dans mon enfance, et qui est cause que j'ouvre à présent toujours mon cœur à ma meilleure amie.

— « Elle est si bonne ! ta maman ; elle t'aime tant !...

« — La tienne aussi, va, je t'assure ; je te dirai comment je m'en suis assurée. »

A cette parole, Léontine fit une petite mine qui peignit le doute, poussa un soupir, et sa compagne continua.

« Je pouvais bien avoir six ans ; j'étais avec maman à la campagne, chez une parente de mon père. Cette dame me mena, ainsi que quelques autres enfants, à la cueillette des noix, ce qui fut un grand plaisir pour moi.

« Cependant, une chose gâta une partie de ma joie ; c'est que les noix, qui étaient en fort petite quantité, parce qu'elles provenaient de tout jeunes arbres, furent rapportées dans des paniers à la maison, et qu'on ne nous en laissa point manger. Au dessert, néanmoins, on m'en donna deux ; l'une d'elle se trouva gâtée, l'autre me sembla si petite, surtout dépouillée de sa coque, qu'elle contenta fort peu ma gourmandise. Les autres enfants, qui avaient aidé ainsi que moi à ramasser ces fruits, ne furent pas plus contents de la générosité de ma tante que je ne l'étais ; et l'un d'eux, assez mauvais sujet, dit : « Il faut nous payer de nos peines... » A ces mots, il courut furtivement dans la cuisine, et tandis que les domestiques n'y étaient pas, il remplit ses deux poches de noix, qu'il prit dans l'un des paniers ; il fit ensuite le partage, et il m'échut une grosse noix qui me semblait superbe dans sa coque verte.

« Je sentais bien pourtant que cette action était mauvaise, d'autant plus que le jeune garçon avait recommandé à toute la bande joyeuse de ne point parler de cette conquête à nos parents.

« Ce secret me pesait sur le cœur plus encore que la grosse noix que je ne savais comment cacher dans ma petite poche. Quand je fus me coucher, je n'eus rien de plus pressé que d'aller la fourrer sous mon oreiller. Mais je n'étais point gaie comme de coutume, je sentais déjà dans mon jeune cœur le tourment du repentir.

« Qu'as-tu, ma fille ? me dit maman serais-tu
» malade ? » J'avais bien envie de confier ma faute à ma bonne mère, mais j'étais retenue par la honte et par le pacte fait avec les autres enfants.

« Cependant maman glissa légèrement sa main sous mon oreiller pour y prendre mon bonnet de nuit, et en retira la noix. « Qu'est-ce que ceci ? » dit-elle étonnée. A cette vue je ne pus retenir mes larmes, et tout en sanglotant je déchargeai mon cœur du fatal secret qui l'oppressait. « Bien, bien, me dit ma bonne mère en
« m'embrassant ; confie-toi toujours à ta mère,
« ma chère amie, sans cela tu deviendrais coupable et malheureuse. »

« Depuis que je possédais la grosse noix, j'avais senti cela, aussi je me trouvais bien soulagée quand j'eus tout dit à maman, et je fis vœu dès lors de ne rien faire jamais que je fusse obligée de lui cacher. Ma bonne mère me promit de remettre la noix dans le panier, « car, ajouta-t-elle, ce n'est pas tout d'avouer une faute, il faut la réparer. »

« Le lendemain, elle dit à ma tante que je désirais bien avoir encore deux belles noix : ma tante me les offrit, et j'eus le plaisir de contenter mon envie, sans qu'il fût empoisonné par la honte ni le repentir.

« Je me trouve si heureuse de n'avoir maintenant aucun secret pour maman, qu'avant de rien faire je me dis toujours : Cela lui plaira-t-il ? et cette pensée m'empêche de commettre aucune action capable de l'affliger. Si j'ai cependant fait quelque étourderie, je suis bien sûre qu'elle me grondera moins de ma faute qu'elle ne me louera de ma franchise de la lui confier : aussi ma mère est comme ma conscience, elle connaît toutes mes pensées.

« — Je me conduirais bien ainsi, s'écria Léontine, si j'avais une mère telle, que la tienne ; mais c'est que maman ne m'aime point comme te chérit madame Aimart.

« — Je crois que tu te trompes à ce sujet, répondit Claire, et je vais te dire comment je me suis aperçue de ton erreur ; c'est quand tu as été malade : ne te souviens-tu pas alors combien tu occasionnas à ta maman de soins et d'inquiétudes ?

« — Gela est possible ; mais cependant c'était ma nourrice que je voyais toujours près de moi.

« — Oui, dans la journée, reprit Claire, parce que ta maman était forcée de veiller sur son commerce ; mais combien de fois l'ai-je vue pleurer en exprimant à ma mère son regret de ne pouvoir te donner tous ses instants ! Et les nuits, qui veillait sur toi ?

« — On m'a dit que c'était maman ; mais je ne me rappelle pas l'avoir jamais vue à mon chevet.

« — Tu avais alors un délire si grand, ensuite un tel accablement, qu'il est possible que tu ne te rappelles pas l'avoir vue ; mais maman, qui s'offrait toujours à soulager la tienne, disait souvent : « Cette pauvre madame Derval n'y

« tiendra pas, elle change à vue d'œil ; s'il faut
« qu'elle perde sa fille, il y aura deux convois au
« lieu d'un.

« — Quoi ! maman m'aimait à ce point ?

« — Oh ! ma bonne mère disait qu'elle-même n'aurait pas eu plus de constance, d'inquiétude et de courage.

« — C'est possible ; cependant maman est cause des premières larmes que j'ai versées dans ma convalescence : quand je demandais à manger, elle m'en refusait, et sans maman-nourrice je serais bien morte de faim.

« — Ah ! je ne m'étonne pas de ce que le médecin disait toujours :
« Cette enfant ne peut se
« rétablir ; si madame Derval ne m'assurait pas
« qu'on suit un strict régime, je croirais qu'on a

« fait à son égard des imprudences qui causent
« ses continuelles rechutes. »

« — Je me rappelle bien, dit Léontine, que maman-nourrice, pour faire cesser mes pleurs, me donnait à manger en cachette de ma mère.

« — Et voilà, répliqua la jeune Claire, ce que maman reproche à la bonne Marguerite : elle t'aime, dit-elle, mais d'une tendresse inconsidérée, qui peut t'être funeste. »

De pareilles conversations que les jeunes demoiselles avaient souvent ensemble, ainsi que les douces exhortations de madame Aimart, combattaient les mauvais effets de la faiblesse de la nourrice et de la sévérité de madame Derval à l'égard de Léontine. Grâce à l'aimable modèle qu'elle avait sous les yeux, cette jeune personne, à mesure qu'elle avançait en âge, acquérait toutes les bonnes qualités de sa compagne, et perdait peu à peu les funestes préventions qu'elle avait conçues contre sa bonne mère.

Hélas ! pourquoi cette douce intimité ne put-elle toujours durer, pour le bonheur des deux jeunes amies, et surtout pour celui de mademoiselle Derval !

Madame Aimart et son aimable Claire furent appelées à Nantes, auprès d'un vieux marin, leur parent, qui, se trouvant veuf et sans enfants, désirait que la première l'aidât à tenir sa maison, et que toutes deux vinssent auprès de lui pour lui fermer les yeux.

Comme cette demande avait de quoi toucher tout à la fois le cœur et les intérêts de la maman de Claire, son départ fut résolu.

Quel chagrin pour les deux tendres compagnes ! « Adieu études, dont nous nous occupions ensemble, plaisir que nous goûtions toutes deux, répétaient-elles, nos beaux jours sont déjà passés.

« — Tu étais pour moi une sœur chérie, disait Claire à Léontine, et il me faut te quitter !.....

« — Je passais de douces journées près de toi et de ta mère, interrompait celle-ci, et maintenant je serai seule, entièrement seule.

« — Il faut te rapprocher de ta maman, disait madame Aimart ; te mettre promptement en état de la seconder.

« — Je ferai de mon mieux, répondait la jeune demoiselle Derval ; mais maman trouvera-t-elle bien ce que je pourrai faire ? Et même cela serait, qu'il manquerait toujours à mon cœur celles près de qui j'ai passé de si fortunés moments.

« — Nous nous reverrons, un jour, mon enfant, disait de nouveau madame Aimart ; que cette espérance adoucisse nos mutuels regrets ! »

Malgré ce doux espoir, nos jeunes personnes éprouvèrent la plus vive peine en se quittant, et leurs jolis visages, inondés de pleurs, ressemblèrent quelque temps à deux boutons de rose que n'épargne point un orage violent.

La moins à plaindre en ce moment fut néanmoins la jeune Claire. Elle quittait, il est vrai, une compagne chérie, mais pour suivre une mère qui avait toutes ses affections ; et de quelle peine une si tendre amie ne peut-elle consoler ! D'ailleurs, elle allait voyager, et d'autres lieux feraient une heureuse diversion à son chagrin.

Il n'en était pas ainsi de Léontine ; tout lui rappelait sa jeune amie et la maman de celle-ci, qui était une seconde mère pour elle.

Quand elle avait vu les yeux de la sienne mouillés aussi de pleurs, au départ de madame Aimart, la jeune désolée avait senti pourtant qu'elle n'avait pas tout perdu, et elle s'était jetée dans les bras de madame Derval, avec le désir de se rapprocher, en effet, le plus qu'elle le pourrait de sa mère.

Cependant, lorsque les effusions de la première douleur furent passées, celle-ci, qui désirait beaucoup que sa fille employât à s'instruire les jeunes années qui lui restaient encore avant de la seconder dans son commerce, renvoyait souvent Léontine étudier dans sa chambre, au lieu de souffrir

qu'elle restât au magasin ; et la jeune fille, en attendant les heures des leçons de ses maîtres, se trouvait triste et délaissée.

Sans doute madame Derval aurait mieux fait de la placer dans quelque pensionnat, où, sous l'égide d'une sage institutrice et près de compagnes de son âge, la jeune personne se serait trouvée mieux entourée ; mais cette enfant était tout pour sa mère : s'en séparer n'était pas en la puissance de cette dame. Sous des dehors sévères, nulle mère n'était plus tendre que celle-ci, et elle avait la fausse idée d'une infinité de parents, qui supposent que les enfants ne peuvent jamais être mieux que sous le toit paternel. Erreur que cela ! Quand eux-mêmes ne peuvent se livrer à l'éducation des objets qui leur sont si chers, il vaut mieux les mettre sous la protection de personnes éclairées, que de les laisser jamais livrés à l'inexpérience de leur âge.

Ce n'était cependant pas l'intention de madame Derval d'agir dans cette dernière hypothèse ; elle avait demandé à quelques amis de lui procurer une sage gouvernante pour sa fille, et c'est pendant la recherche qu'on en fit que Léontine se trouva livrée à une espèce d'abandon.

Pour la distraire, la bonne Marguerite lui amenait souvent de jeunes voisines de son âge ; mais il s'en fallait bien que toutes fussent élevées comme l'était Claire ! et madame Derval, qui s'en aperçut, et qui ne voulait point faire l'impolitesse à ses voisines d'accueillir telles ou telles de leurs filles pour éloigner telles ou telles autres, finit par dire que Léontine, ayant peu de temps pour terminer son éducation, ne devait point être du tout dérangée de ses études. Cette mesure indisposa beaucoup la domestique, qui avait cru remédier ainsi à la mélancolie de sa chère petite maîtresse ; le mécontentement de la nourrice passa bientôt à la jeune personne, et renouvela en celle-ci la funeste prévention que sa mère avait peu de tendresse pour elle.

Sur ces entrefaites, la gouvernante arriva. C'était une demoiselle de quarante ans recommandable par ses bonnes mœurs, mais dont les manières sèches et froides étaient bien peu faites pour gagner le cœur de Léontine.

La jeune élève, sous l'influence d'une douce amitié, se serait portée au bien, comme elle le faisait du temps de sa liaison avec Claire et madame Aimart ; mais sous le joug d'un devoir qu'on ne savait pas parer des roses du plaisir ni des charmes de l'affection, la vertu lui parut sévère et perdit pour elle tous ses attraits. Hélas ! que n'ouvrait-elle son cœur à sa meilleure amie, à celle qui ne voulait que son bonheur ? Cette dame eût senti ses peines et les eût fait cesser ! Eût-il fallu même se séparer de sa fille, et l'envoyer terminer son éducation auprès de sa jeune amie, rien ne lui eût coûté pour rendre sa Léontine vertueuse et fortunée. Mais plus sa situation devenait pénible, moins cette enfant osait communiquer à sa mère ses souffrances morales. Au contraire, elle avait avec celle-ci un air maussade et mécontent, qui redoublait la sévérité dont croyait devoir user madame Derval pour corriger le prétendu mauvais caractère de sa fille.

Malheur, affreux malheur, quand une mère et son enfant ne savent pas lire dans le cœur l'une de l'autre !

Où la première puisera-t-elle des consolations pour les afflictions de la vieillesse ? où sa fille trouvera-t-elle des préservatifs contre les séductions du jeune âge ?

« La religion est le secours des affligés, le soutien des faibles, » lui disait souvent son institutrice.

Cette demoiselle avait raison ; mais elle ne savait point la faire aimer de son élève, cette religion si belle et si consolante !

Elle lui représentait Dieu comme un juge sévère, punissant les moindres fautes comme des crimes ; et le rigorisme qu'elle mettait aux pratiques de la piété, empêchait son élève d'en recevoir les solides bases dans son cœur.

Léontine fit donc sa première communion sans être pénétrée d'un sentiment consolateur d'amour et de ferveur qui dût prémunir son âme contre les dangers de l'irréligion et de l'infraction aux devoirs qu'elle impose.

La gouvernante la fit s'accuser au tribunal de la pénitence de mille petites omissions dans les pratiques extérieures de la piété, et ne la fit point fouiller dans son âme pour en extraire le manque de reconnaissance qui y croissait pour sa mère, les détours dont usait souvent la jeune fille pour tromper cette digne amie, etc., etc.

Il en résulta qu'après avoir reçu l'auteur de toutes les grâces et de toutes les vertus, la jeune personne n'en fut point meilleure ; au contraire, elle ajouta à tous les défauts qui germaient en elle un masque d'hypocrisie qui les couronna tous.

Comme l'institutrice, dans les premiers temps de son installation près de Léontine, s'était aperçue que la trop grande tendresse de Marguerite pour l'enfant qu'elle avait nourrie était préjudiciable à cette même enfant, elle en avait averti madame Derval, qui, ne voulant pas renvoyer une domestique fidèle, avait seulement enjoint à sa fille de n'avoir aucune communication particulière avec sa nourrice.

Léontine ayant trouvé cette mesure fort injuste, s'était procurée des entrevues pendant la nuit avec Marguerite ; celle-ci, pour distraire son enfant chérie, lui apportait quelquefois les lettres des jeunes voisines avec lesquelles madame Derval ne voulait point que sa fille eût de liaison ; Léontine répondait à ces lettres, et voyait même ces dangereuses compagnes quand sa demoiselle de compagnie allait faire quelques visites dans sa famille.

Tandis que madame Derval était occupée à chaque instant d'un commerce qu'elle ne continuait que pour améliorer le sort de sa fille, celle-ci, dans ses conversations légères, indiscrètes et même criminelles, tournait en dérision sa duègne et même sa digne mère ; elle apprenait à leur désobéir, à les tromper ; et, tout en croyant se jouer d'elles, se jouait ainsi de son propre bonheur, qu'elle savait dans sa base, car il ne pouvait exister qu'avec le contentement d'elle-même.

O chemin ténébreux de l'insubordination et du mensonge ! ainsi vous conduisez au vice et à l'erreur !

Pendant que Léontine, parvenue à ses quinze ans, risquait de perdre ses mœurs, sa réputation et l'affection de sa mère, que faisait son ancienne compagne ?

Celle-ci croissait sous l'égide maternelle, pure, suave et belle comme le lis sous l'ombrage bienfaisant qui entretient sa fraîcheur.

Quoique lancée dans le grand monde, par sa position chez son parent, qui n'eût pas voulu, à cause d'elle, renoncer à ses habitudes, elle n'avait rien à redouter du contact des êtres dissipés qu'elle y voyait. Chaque parole inconvenante qu'on lui disait était aussitôt redite à sa mère ; et celle-ci, en s'en montrant instruite, savait aussitôt faire rentrer dans le devoir la jeune personne inconsidérée ou le jeune homme présomptueux. La meilleure sauvegarde d'une fille est la confiance en sa mère ; chaque jour le prouvait à Claire, qui vivait heureuse et paisible comme l'agneau près de la brebis et du chien fidèle.

Cependant le souvenir de son amie d'enfance l'occupait bien souvent : alors de douces lettres adressées à Léontine soulageaient son cœur, et venaient affliger celui de son ancienne amie.

Comment celle-ci pouvait-elle maintenant lui répondre ? Lui ferait-elle part de ses liaisons criminelles, des détours, de la dissimulation qui occupaient sa vie ?

La première punition du vice est le dégoût, l'éloignement des choses honnêtes et légitimes.

Les lettres de mademoiselle Derval à son aimable compagne devinrent donc froides, puis rares ; puis enfin elles cessèrent, ainsi que celles de madame Derval ; et quelque temps après les dames Aimart lurent dans les journaux : Madame Derval vient de céder sa maison de commerce à M. Darcourt.

« C'est singulier, dit la maman de Claire, mon amie ne voulait vivre de son bien qu'en mariant sa fille ! Celle-ci n'est point mariée, nous en aurions reçu la nouvelle : que leur est-il donc arrivé ? »

Pendant ces entrefaites, le vieux marin mourut, en laissant à ses parentes toute sa fortune, qui était considérable. Elles s'étaient habituées toutes deux à considérer ce vieillard comme leur père : aussi les richesses qu'elles en

recevaient n'étaient pas propres à les consoler de sa perte ; au contraire, plus elles lui devaient, plus leurs regrets étaient amers.

La seule chose qui fût capable d'apaiser leur douleur, ce fut leur affliction mutuelle : les peines partagées ne sont-elles pas plus légères ?

Après le temps donné à la pompe funèbre et aux affaires de la succession, ces dames, précédées de la réputation la plus honorable, et suivies d'une belle fortune, revinrent habiter Paris : là les attendaient de si doux et de si chers souvenirs.

Mais quand elles vont à l'ancienne maison de commerce de madame Derval, quelles tristes nouvelles viennent affliger leurs cœurs !

Elles apprennent que cette dame n'a cédé son établissement que parce que la douleur qu'elle éprouvait de la fuite de sa fille l'empêchait de pouvoir veiller à ses intérêts.

La malheureuse enfant, après avoir trompé sa mère par ses liaisons avec de jeunes personnes dangereuses, que son imprudente bonne lui avait fait connaître, s'était attachée au frère de l'une d'elles.

Ce jeune homme, sans état, sans fortune, et de mœurs déréglées, ne pouvait prétendre à la main de Léontine ; c'est ce que celle-ci aurait dû comprendre, si elle avait eu de la confiance en sa mère. Mais ce préservatif contre les dangers d'une conduite inconsidérée manquait depuis longtemps à la jeune fille. Devenue majeure, elle se retira chez la sœur de celui qu'elle avait choisi, et après avoir fait les sommations respectueuses d'usage, elle crut pouvoir se marier, quoique ce fût contre toutes les lois de la raison et du devoir.

Cette mère, si longtemps méconnue par sa fille, éprouva alors une telle commotion de désespoir, qu'elle se trouva, comme nous l'avons dit, incapable de gérer sa maison, qu'elle ne tenait d'ailleurs que pour sa fille. Elle vendit son établissement à perte, envoya plus de la moitié de sa fortune à la coupable Léontine, jura de ne la revoir jamais, et se retira dans une obscure retraite, dont elle ne voulut pas même donner l'adresse à son

successeur, dans la crainte qu'on ne vînt l'y trouver. La coupable nourrice était partie avec sa jeune maîtresse, dont le malheur devait être sans doute la cruelle punition.

Mesdames Aimart, attristées d'un pareil récit, tâchèrent d'oublier cette ancienne liaison, comme un songe d'abord agréable et qui s'était changé en l'une de ces réalités douloureuses auxquelles on désirerait ne jamais penser. Cependant la différence du sort de cette mère et de cette fille leur firent apprécier encore plus le bonheur qu'elles avaient d'être si bien unies.

Depuis quelque temps elles étaient établies dans la capitale, et la bonne réputation de Claire, son amabilité, sa fortune, lui amenèrent plusieurs partis.

Le choix qu'il fallait faire de l'un d'eux devait sans doute, pensera-t-on, ravir à l'aimable Claire la tranquillité qui faisait son bonheur ? Point du tout : n'avait-elle pas une amie tendre, éclairée, fidèle, en qui elle pouvait se fier ? O confiance intime en la plus tendre mère ! que de soins, d'inquiétudes, de regrets, de dangers tu épargnes à sa fille !

Un jeune homme, bon fils, bon frère, vertueux, instruit, laborieux, est choisi par madame Aimart pour être l'époux de sa fille. Il plaira à cette jeune enfant, car il plaît à la mère, et la jeune personne s'est tellement identifiée avec sa meilleure amie, qu'elle a ses goûts et ses pensées. Saint-Sauveur convient en effet à Claire : cette union est conclue sans crainte, sans empêchement, sans retard, comme un pacte fait par l'esprit, l'amitié, la vertu, pour le bonheur des deux époux et de deux familles.

Le jour où la jeune fille abandonne, avec ce titre, l'état de calme dont elle a goûté toutes les douceurs, pour acquérir un titre plus auguste, plus imposant et souvent plus redouté, la voit-on craintive et tremblante ? Non : n'est-ce pas sa mère qui la guide dans l'affaire la plus importante de sa vie ? Cette tendre amie a pris pour elle tous les soucis de cette affaire ; mais elle en a laissé à sa fille toutes les pensées d'espérance et de bonheur. C'est donc calme comme l'innocence, pure comme la guirlande qui orne son front, riante comme les jeunes filles d'honneur qui l'entourent, qu'elle s'avance à l'autel. Que craindrait-elle ? c'est escortée de tous ses parents, de tous ses amis qu'elle y arrive ; son aimable Mentor, qui l'y présente, ne

la doit point quitter ; la belle fiancée va donc acquérir un ami de plus, une famille nouvelle, mais sans se séparer de la tendre mère que jusqu'ici elle a seule chérie, et qui à présent sera doublement heureuse, puisque Claire et son époux seront deux pour l'aimer.

Quelle différence de cet hymen et de celui de Léontine ? L'un est précédé de toutes les espérances, de toutes les joies ; il sera suivi de toutes les félicités : l'autre, précédé de l'orage des passions, est accompagné de cruelles inquiétudes, et sera suivi d'amers regrets.

O jeunes filles ! qui êtes appelées aux pompes de l'hymen, choisissez la bannière sous laquelle vous ferez bien de marcher pour être escortées du bonheur ; et voyez si ce n'est pas sous celle qui doit être soutenue par votre père ou votre mère....

Enfin le cortège est dans le saint temple ; l'auguste cérémonie s'achève avec le recueillement que doit inspirer un engagement pris pour la vie. Le père du marié, triomphant et charmé de l'intéressante fille qu'il vient d'acquérir, lui donne la main avec empressement ; la mère de la mariée, non moins heureuse, appuie son bras sur son cher et nouveau soutien, et, dans un silence de bonheur, suit sa fille bien-aimée.

Cependant celle-ci s'est arrêtée ; un être qui souffre et qui pleure a réclamé son attention, et la félicité de la jeune mariée ne la rend pas insensible à l'aspect du malheur. Sa mère s'approche avec inquiétude, et reconnaît... qui ? l'infortunée madame Derval, seule, délaissée, qui était venue, comme de coutume, pleurer sa fille et prier pour elle au pied des autels, et dont la douleur s'est accrue à la vue d'un heureux hymen, sans qu'elle ait reconnu néanmoins ni madame Aimart ni sa fille. Serrer leur amie dans leurs bras, réclamer son adresse, lui promettre de l'aller voir dès le lendemain, tout cela fut l'affaire d'un instant, d'une triste joie, qui n'en fit que mieux sentir tout le prix de la pure félicité qui l'avait précédée et de celle qui ne tarda pas à la suivre.

Quatre ou cinq ans après, c'était encore un jour de fête : on célébrait chez madame Aimart le baptême du troisième enfant de sa fille. C'était à la campagne : de la salle à manger on voyait la prairie, le lac argenté, le ciel d'azur : on entendait le chant des oiseaux, qui se mêlait à ceux des gais

convives que réunissaient ce jour-là monsieur et madame Saint-Sauveur, autrement Claire et son heureux époux. Aux deux hauts bouts de la table, deux grand'mamans faisaient contraste : l'une fraîche, gaie, encore presque aussi belle que sa fille, s'occupait de deux jolis enfants qui étaient à ses côtés : on reconnaît l'heureuse madame Aimart ; l'autre, triste, pâle et malade, était soutenue par un grand fauteuil, où elle paraissait absorbée dans d'amères réflexions, bien peu en rapport avec la joie générale ; deux larmes même sillonnaient ses joues amaigries en regardant l'autre grand'mère, occupée des plus doux soins. Chacun reconnaît encore madame Derval, recueillie dans la maison de son amie, non parce qu'elle est pauvre (le peu qu'elle a gardé suffit aisément pour la faire vivre), mais parce qu'elle est dépourvue de la richesse du cœur, de la tendresse et des soins filiaux dont elle a tant besoin.

Tout en faisant les honneurs de la table, où sont réunis les amis de son mari et les siens, qui ne sont autres que leurs parents, madame Saint-Sauveur jette les yeux sur la campagne, et aperçoit à la grille de sa maison une pauvre femme et une petite fille en vêtements déguenillés.

Elle suppose que ce sont des mendiante, et se dispose à se lever pour leur porter quelques secours. Comme nous l'avons déjà dit, le bonheur pur dont elle jouit ne l'étourdit point sur les besoins de ses semblables ; au contraire, elle fait refluer sur toutes les créatures que Dieu a formées l'expansion d'amour qu'elle lui doit pour tous les biens qu'elle tient de sa bonté.

Cependant la pauvre femme sonne, et le domestique qui lui ouvre vient annoncer une visite pour madame Derval. Celle-ci, tout en chancelant, va à la porte de la maison, où, triste, humiliée, l'attend la prétendue mendiante et son malheureux enfant. A peine madame Derval est-elle sur le perron, qu'on l'entend crier : « Ma fille !... »

Madame Aimart et madame Saint-Sauveur volent dehors à ce cri, et trouvent leur malheureuse amie inanimée dans les bras de sa coupable et repentante Léontine.

L'œil seul de sa mère a pu la reconnaître ; les yeux, naguère si beaux et si brillants, de l'amie de Claire sont ternis par les larmes ; ses joues sont creuses et décolorées par les souffrances physiques et morales ; une

vieillesse anticipée la fait ressembler aux ruines d'un bâtiment neuf, frappé par la foudre avant que d'être totalement terminé.

« Ma mère ! s'écria-t-elle, ma mère ! quand je reviens à vous, me serez-vous ravie ? Ma bonne mère ! vous dont j'ai si longtemps méconnu la tendresse, vous aurai-je fait expirer de joie, après avoir manqué de vous faire mourir de douleur ? Revoyez votre fille criminelle, mais repentante et délaissée, qui n'a plus d'espoir qu'en vous, et qui veut désormais vous consacrer sa vie ! »

Les larmes de la jeune femme coulent en abondance sur la figure de sa mère ; celle-ci se ranime à l'ardeur des baisers de sa fille ; le cœur de Léontine, qui lui fut si longtemps fermé, palpite avec violence auprès du sien, et en ranime les battements. Elle ouvre enfin les yeux, et loin que le courroux s'y peigne, comme l'avait craint longtemps sa coupable fille, c'est l'amour maternel le plus heureux, le pardon le plus touchant qui les animent de doux et tendres regards.

O cœur d'une mère, qui peut jamais douter de ta clémence ! N'es-tu pas le plus beau sanctuaire de la touchante bonté de Dieu !

Mais on s'occupe de la pauvre enfant, qui n'est point étrangère à cette scène de famille, et qui presse de ses mains sèches et hâlées les mains décharnées de sa grand'mère.

C'est une autre Léontine, non fraîche et jolie comme était celle-ci dans le temps de son innocence et de son bonheur, mais chétive, souffrante, et portant déjà sur son front le cachet de l'infortune.

Que de pensées de tendresse viennent à cette vue agiter de nouveau le cœur de madame Derval ! de combien de bonté, de douceur elle va user à l'égard de cet être si faible qui réclame tous ses soins ! Comme elle compte abjurer à son égard l'extrême sévérité qui lui a fermé si longtemps le cœur de sa fille !

Cependant elle parle à l'enfant ; mais celle-ci a beau remuer les lèvres pour lui répondre, elle ne peut être comprise : une autre langue indique l'immense barrière qui a existé jusqu'ici entre deux êtres si bien faits pour s'aimer.

En effet, le mari de Léontine, pour vivre à sa guise, sans en être empêché par aucune représentation de parents ou d'amis, avait mené sa femme en Angleterre, et c'est là que la petite était née.

Enfin que dirai-je ? On sent que Léontine, abandonnée de son époux, qui ne tarda pas à mourir d'inconduite et de misère, était venue se réunir à

madame Derval pour ne la plus quitter, et l'on pressent que la seconde partie de la vie de cette jeune femme, employée tout entière au devoir filial, aux soins de la maternité, sera bien plus heureuse et bien plus honorable que la première.

Elle seule, avec sa mère, voulut veiller à l'éducation de sa chère enfant. Nulle domestique faible ou inconsidérée ne put détruire, par sa fatale influence, ce que toutes deux faisaient ou disaient pour le bonheur de leur fille.

Et lorsque quelque bonne imprudente paraissait vouloir s'immiscer entre elles et cette enfant, Léontine lui racontait la triste fin de Marguerite, qui, en voyant le sort malheureux de sa jeune maîtresse, était morte de chagrin et de repentir..

Lorsque, réunie à madame Saint-Sauveur, avec laquelle sa mère, son enfant et elle ne faisaient plus qu'une même famille, la jeune veuve racontait toutes ses infortunes, elle disait à sa fille et à celles de son amie, qui l'écoutaient :

« Mes enfants, voyez combien j'ai été punie de mon peu de confiance dans le respectable guide que Dieu m'avait donné ! O mes bien-aimées ! n'oubliez pas cette belle pensée de l'un de nos plus aimables poètes :

« L'asile le plus sûr est le sein d'une mère. »

FLORIAN.

FIN DES VEILLEES D'UNE MÈRE DE FAMILLE.

1 Paroles de saint Éloi à Dagobert, au sujet des richesses que possédait ce roi.

Veillées d'une mère de famille, sept nouvelles

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65686597>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr